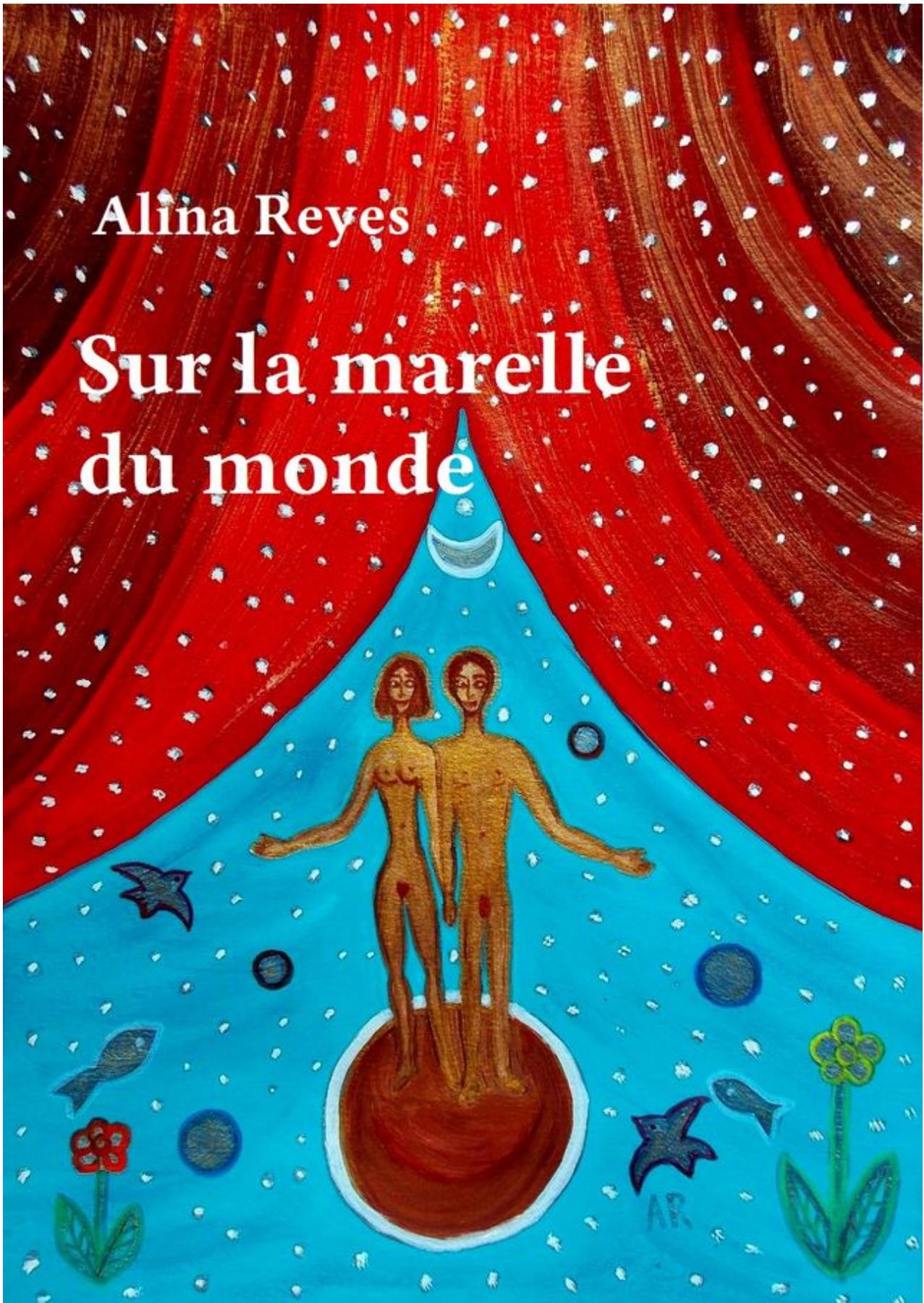


Alina Reyes

Sur la marelle du monde



Alina Reyes

Sur la marelle du monde

DE LA MÊME AUTEURE

Cueillettes, Nil Éditions, 2010

Charité de la chair, Presses de la Renaissance, 2010

Souviens-toi de vivre, Presses de la Renaissance, 2010

Psaumes du temps présent, Presses de la Renaissance, 2009

Lumière dans le temps, Bayard, 2009

La Dameuse, Zulma, 2008

La jeune fille et la Vierge, Bayard, 2008

Notre femme, Atelier in 8, 2007

Forêt profonde, Le Rocher, 2007

Le carnet de Rose, Robert Laffont, 2006

Nue, avec Bernard Matussièrre, Fitway Publishing, 2005

Sept nuits, Robert Laffont, 2005

La Chasse amoureuse, Robert Laffont, 2004

Satisfaction, Robert Laffont, 2002

Une nuit avec Marilyn, Zulma, 2002

Politique de l'amour, Zulma, 2002

La vérité nue, avec Stéphane Zagdanski, Pauvert, 2002

Ma vie douce, Zulma, 2001

Nus devant les fantômes, *Franz Kafka et Milena Jesenska*, Éditions 1, 2000

Autopsie, Inventaire Invention, 2000

L'Exclue, Mille et une nuits, 2000

Lilith, Robert Laffont, 1999

Corps de femme, Zulma, 1999

Moha m'aime, Gallimard, 1999

Poupée, anale nationale, Zulma, 1998

Il n'y a plus que la Patagonie, Julliard, 1997

Le chien qui voulait me manger, Gallimard, 1996

La Nuit, Joëlle Losfeld, 1994

Derrière la porte, Robert Laffont, 1994

Quand tu aimes, il faut partir, Gallimard, 1993

Au corset qui tue, Gallimard, 1992

Lucie au long cours, Le Seuil, 1990

Le Boucher, Le Seuil, 1988

...dans tes yeux de fin d'orage on pouvait voir se lever un très pâle arc-en-ciel

André Breton, *Arcane 17*

*Raconte-moi, Lila, l'humanité,
sa vie, sa mort, son odysée,
son chemin, son combat de veine
souterraine parmi les ombres
et son éternelle arrivée
dans nos cœurs
battants*

TERRE

À la limite on pourrait dormir sur les tombes mais l'hélicoptère qui tourne à basse altitude au-dessus de nos têtes fait un bruit d'enfer. Putain, j'ai cru voir un feu-follet. Bah non, c'était la flamme d'un briquet. Est-ce que ça existe vraiment ? je demande à Lila. Elle s'est couchée par terre en chien de fusil, la tête sur mes cuisses. Je crois pas qu'elle dort.

Quoi ? elle me dit, en remuant un peu comme si je la dérangeais dans son sommeil. Cette fille m'éclate, on dirait qu'elle est en train de jouer une pièce de théâtre. Les feux-follets, je lui fais. Ça existe vraiment ?

C'est les gaz produits par les morts, elle dit. Ça s'enflamme.

(En fait je le savais, c'était juste pour dire quelque chose.)

Tu veux dire quand ils pètent ?

Lol. Ça la fait pas rire du tout, elle me fait la leçon sur le respect qu'on doit aux morts. Je sais pas si elle fait son show ou si elle est sérieuse, c'est le problème avec les comédiens je suppose. Je ferme ma gueule, j'en pense pas moins. Les lueurs des smartphones dansent partout dans le cimetière. On est au moins 250, presque tous, en fait, presque autant qu'au départ. Une collection de vivants par-dessus une collection de cadavres. Y'en a qui chantent. Tout le monde est à la fois énervé et crevé. Je passe ma main dans les cheveux de Lila, voir si elle ne saigne plus. Un street medic a soigné sa blessure avant qu'on soit pris dans la nasse et poussés ici, mais on sait jamais. J'espère qu'il y a encore des street medics avec nous. Le pansement est humide, mais c'est sec autour. La tête, ça saigne toujours beaucoup. Elle m'a fait peur quand juste après avoir été touchée, ses orbites se sont mises à bouger dans tous les sens comme des planètes qui auraient décroché de la gravitation universelle. Là ça va mieux mais c'est pour ça que je lui parle, aussi. Pour qu'elle reste consciente. On sait jamais, si elle a un traumatisme crânien. Elle est tombée juste à côté de moi mais c'était tellement la folie, je sais même pas ce qui lui a fait ça. Sûrement un éclat de grenade désencercante, on m'a dit. On était dans le brouillard des lacrymos, les gens couraient en titubant et en toussant, il y en avait qui vomissaient. Je m'en tirais un peu mieux grâce à mes lunettes de ski et à mon écharpe imbibée de vinaigre sur le nez. Je l'ai aidée à se relever, j'aurais peut-être pas dû, vu comme elle avait

les yeux qui partaient dans tous les sens mais bon j'ai pas pris le temps de réfléchir, j'avais qu'une idée c'était de l'éloigner de cet enfer et c'est ce que j'ai fait, en la soutenant de mon mieux. Quelqu'un qui nous a vues a crié « street medic ! street medic ! ». Le gars est arrivé en courant, il m'a aidée à l'asseoir contre le mur de l'immeuble et il l'a soignée. Il a pris un coup de matraque et moi aussi, par un flic qui courait et a continué sans se retourner. J'ai mal à l'épaule, je suis sûre que je vais avoir un énorme bleu. On lui a demandé si elle était pas venue avec des potes, elle a dit que si mais qu'elle les avait perdus de vue au moment de la première charge des flics. J'ai dit je reste avec toi en attendant que tu les retrouves.

Bon, je le lui ai pas dit mais ça m'arrange pas vraiment parce que je suis là pour faire des photos.

Si ça se trouve tes potes ont été nassés avec nous et ils sont là, je lui dis. On devrait aller faire un tour, voir. Je les aurais vus, elle dit.

Ben c'est pas forcé, j'insiste. Viens, on y va. Puis c'est pas bon pour toi que tu t'endormes.

Tu veux dire que je risque de mourir ?

Mais non. C'est juste que... Bon, allez, on va pas rester là comme ça, on se bouge.

J'ai décollé sa tête de mon jean et on a commencé à déambuler entre les tombes et les gens. Je la regardais du coin de l'œil, voir si elle s'intéressait à ce qu'il y avait autour d'elle, à chercher ses potes. Mais avec la nuit, c'était pas évident de savoir si ses yeux étaient tournés au-dedans d'elle ou au-dehors.

La nuit coule comme du café, plus noire que le sang. Je voudrais bien en boire (du café) mais rien à boire ici. Un escargot glisse sur la pierre grise. Je passe derrière, je baisse mon jeans, je m'accroupis sous la lumière de la lune cabossée. Je pisse, j'avais tellement envie de pisser, ça n'en finit plus, et à la fin je me secoue pour faire tomber les dernières gouttes, je sens l'haleine fraîche de la terre sur ma vulve humide, c'est bon. Humus, humide, humain.

Je me rhabille, je passe voir où en est l'escargot. Sa trace brille. Ça a quelque chose de sexuel. Sa coquille tourne comme le ciel étoilé de Van Gogh. Il étire doucement son corps pour avancer pas à pas, si je puis dire. En fait son corps est son pied. Tout en muscle, et qui se ventouse. Ses yeux bougent avec ses antennes dressées comme des microtélescopes en train de s'ajuster à la recherche d'un astre. J'allume mon appareil photo, je veux le prendre.

Tu crois qu'il nous voit ? dit une voix de mec.

Je relève la tête, sa face sort de l'ombre comme si elle y était suspendue. Je suis surprise et contrariée de revoir une tête d'humain, même masquée comme elle est. En fait il me fait plutôt penser à un pitbull. Une espèce de face cachée de la lune, sombre avec des cratères inquiétants. Dans ma contemplation, j'étais un peu devenue l'escargot. Et maintenant j'ai l'impression que l'autre pourrait me briser, si le vice lui prenait. Ils sont comme ça, ces chiens-là, non ? Il fait un pas, je le vois un peu mieux, c'est-à-dire je vois que je ne le vois pas, dissimulé qu'il est sous sa cagoule.

On ne peut pas revenir en arrière. En tout cas c'est quelque chose qu'on ne sait pas faire. Annuler l'instant qui a été fatal. En détourner l'histoire, qu'elle suive une autre voie, qu'elle prenne un autre sens. Mon couteau est toujours dans ma poche, il peut beaucoup mais pas ça. Couper ce genre de lien. Détacher le présent du moment passé qui le conditionne. Nous sommes pris dans la nasse comme dans un paquebot empêché de quitter le quai. Le remous fait se tendre et craquer les câbles qui l'attachent aux bittes d'amarrage mais elles ne cèdent pas. Pendant ce temps, en Méditerranée, des bateaux surchargés de migrants menacent de couler, ou sont en train de couler. Il n'y a pas plus d'espoir en mer qu'au port.

Je rejoins l'endroit du cimetière où ils se tiennent tous. C'est un tout petit cimetière, l'un des plus petits de Paris. Le long d'un de ses murs, les ossements de centaines de Communards assassinés pendant la Semaine sanglante. C'est quand même incroyable qu'on se retrouve enfermés là. Je cherche Lila, je suis pas tranquille de l'avoir laissée seule.

C'est à cause de mon appareil photo qu'il m'a reconnue. Quand j'y vais, je porte toujours mon sweat sombre à capuche, large et qui descend bas sur mon jeans, histoire de passer inaperçue, et même qu'on sache pas vraiment si je suis une fille ou un mec. Lui était en noir des pieds à la tête, comme beaucoup d'entre nous dans ce groupe parti en manif sauvage. J'avais remarqué ses lacets rouges.

Une des meilleures façons de combattre le néant est de prendre des photos, a dit Julio Cortazar, sur qui j'ai travaillé pour mon master. Je suis étudiante en littérature. Enfin, j'étais. Il s'est passé quelque chose, pour ainsi dire le néant a montré sa gueule, et je me suis mise à faire des photos. D'abord avec mon vieux smartphone puis avec un appareil que j'ai acheté – bas de gamme mais c'est tout ce que mes moyens me permettent. Au début j'ai regretté un peu, il m'a semblé que je faisais de meilleures images avec mon tél parce que c'était plus discret, les gens

me voyaient moins. Mais il est pas top non plus, et maintenant j'ai quand même des images à 4000 pixels, au lieu de 1600. Et de toute façon, avec les problèmes de droit à l'image on ne peut plus publier des photos d'inconnus, ou seulement si on les voit de loin ou de dos, enfin pas facilement identifiables. En manif, c'est un peu différent. On a le droit de photographier les flics, puisqu'ils sont dans l'exercice de leur fonction. Évidemment ça leur plaît pas, surtout s'ils sont en train de faire une de leurs saloperies, tabasser un manifestant à terre à plusieurs ou traîner une fille par les cheveux sur plusieurs mètres. Maintenant tout le monde dans les manif sait qu'il faut filmer les #ViolencesPolicieres. Les flics savent qu'ensuite les images vont être partagées sur les réseaux sociaux, c'est censé les dissuader d'aller trop loin. Quand il se produit une bavure – et il s'en produit tout le temps – les gens filment avec leur portable (ou leur caméra pour les nouveaux pros de l'info, les agences qui travaillent en-dehors des média mainstream). Les flics nous matraquent ou matraquent notre matériel pour nous en empêcher, ou même ils nous tirent comme des lapins au flashball ou au LBD ou à la grenade désencercante, ils balancent encore des lacrymos et si c'est la nuit nous aveuglent avec leurs torches, qu'on puisse plus rien photographier ni filmer. Malgré tout il y a des images qui sortent, alors ce qu'ils font aussi c'est construire de leurs corps des murs autour de la scène de tabassage. Mais les murs sont jamais étanches et on arrive à apercevoir ou deviner quand même ce qui se passe. Pas facile pour nous les photographes, vidéastes et périscopeurs, et on ne compte plus les blessés, même parmi ceux qui prennent la précaution de porter un casque avec écrit dessus PRESSE ou TV, pour faire comme les pros des grandes chaînes, que la police respecte davantage vu qu'elles sont du même bord que ses maîtres. D'un autre côté ceux qui parmi les manifestants ont fait le choix politique d'une certaine violence, qu'ils exercent contre des enseignes de grands groupes et contre les forces de l'ordre, ne nous aiment pas non plus. Même s'ils sont masqués et même si nous prenons garde à ne pas diffuser d'images où ils seraient reconnaissables, ils craignent toujours de pouvoir être identifiés par la police sur une photo ou un film. Certains nous violentent aussi, verbalement ou même physiquement pour essayer de casser notre matériel. Personnellement avec mes 47 kg je ne suis pas taillée pour leur résister mais jusque là j'ai eu assez de chance ou d'habileté pour n'avoir pas trop de problèmes avec eux.

J'aime carrément mieux ce cimetière que celui de la place de la République, bétonnée comme la mort. Non mais les hommages dégoulinants de kitsch dans les jupes de la statue, ça

va un moment. Ce truc m'a toujours donné envie de gerber, et de plus en plus. Les bougies, les cœurs, les conneries. Rendre hommage aux morts, oui, mais pas là. À peine sortis du métro cette obscénité, c'est comme d'aller embrasser une vieille bigote du dix-neuvième siècle, un cadavre empaillé prêt à tomber en poussière d'un instant à l'autre. C'est ça l'allégorie de la République ? Sans compter qu'il faut se forcer à oublier la réunion au sommet de la honte, le peuple convoqué par le gouvernement à manifester en même temps que des chefs d'État parmi les plus pourris, copains comme cochons pour une photo truquée. Désolée mais moi j'oublie pas. Ni oubli ni pardon.

Certes Asile de Nuit a foutu son bordel sur la statue comme sur le reste de la place, des tags, des banderoles se sont mêlés aux gadgets de dévotion, mais c'est toujours aussi moche. Et puis il y a eu ce gars qui est tombé de là-haut une nuit, surtout quand ils sont bourrés ils veulent grimper au cocotier, au sein de la Grande maman. Il a été hospitalisé « en urgence absolue » d'après la presse, qui a dit aussi qu'il n'avait pas de papiers sur lui. Je connaissais plusieurs SDF et migrants qui venaient dormir ici, en fait certains venaient avant qu'Asile de Nuit s'installe sur la place, il y en a que ça a attirés mais d'autres qui sont partis, notamment des Roms, quand je pense qu'on leur a un peu pris leur maison je suis pas très à l'aise avec ça mais bon. Donc j'ai essayé de savoir qui c'était, le gars qui était tombé, et comment il allait. J'ai demandé plusieurs fois à Camille et à d'autres gens de l'organisation mais personne n'a pu me répondre. J'avoue ça m'a foutue en pétard. Moi je dis c'est pas normal. Si ç'avait été un intello du mouvement qui s'était cassé la figure, un de ceux qu'on voit dans les médias, sûr que ça se serait passé autrement, tout le monde s'en serait préoccupé. Alors faudrait savoir : tout le monde est égal, mais certains plus que d'autres ? Vous me direz y'a peu de chances que Lord ou même Ruppin, avec leur tête bien froide, aillent faire de l'escalade sur quelque statue que ce soit. Old same story, les généraux à l'arrière. C'est comme avec les filles agressées ou violées sur la place, les premiers temps : faut pas en parler. Paraît-il que ça porterait tort au mouvement. Dommage collatéraux, circulez y'a rien à voir. Pareil du côté des flics. Les médias détournent pudiquement les yeux de leurs victimes. Ça pourrait porter tort à l'institution, à la Tombe, à l'État. État-police-médias, c'est le garant de métro-boulot-dodo. On y touche pas !

Donc oui, je préfère encore ce cimetière-là, le cimetière de Charonne, au moins ici il y a des arbres parmi les tombes, c'est vivant. Je sais toujours pas s'il était encore ouvert avant qu'on y arrive, ou s'ils l'ont fait ouvrir exprès pour nous y enfermer. Les cimetières ça ferme à la tombée du soir, non ? À mon avis ils nous ont fait comme ils ont pris l'habitude de nous faire

avec le métro, nous nasser puis nous pousser dedans. Oui c'est exactement ce qu'ils ont fait. Sauf qu'être enfermés et gazés dans le métro c'est encore pire qu'en plein air.

Je dis les généraux pour parler de Lord et de Ruppin mais après tout c'est peut-être pas eux les généraux. Tout le monde fait semblant de croire qu'il y en a pas, « pas de leaders à Asile de Nuit ! », mais sérieux, on peut vraiment croire ça ? On fait semblant de croire aussi que la presse et les autres médias nous aiment pas, nous ignorent, on se la joue victimes, mais pendant les premières semaines ils ont pas arrêté de parler de nous, à croire qu'on les avait embauchés pour faire notre com'. Je dis ça, je dis rien, mais bon, ça veut dire quoi ? Manipulation par des traîtres internes ou tentatives de récupération ? Rien de tout ça sans doute pour beaucoup, du moins pas consciemment. Je suis pas complotiste, je dis qu'il faut pas être bisounours non plus. Les parasites, les tireurs de ficelles, ou du moins ceux qui essaient de les tirer, se glissent partout.

Et moi je fais quoi, là ? Je photographie ou je participe ? Je suis comme la main en train de se dessiner elle-même en train de dessiner. Le genre de GIF que tout le monde adore. Ou pas.

Je cherche Lila, je la trouve pas. Tout ce que je trouve c'est de quoi remplacer la vieille expression « chercher une aiguille dans une botte de foin » par « chercher une black bloc dans une nuit noire ». Nuit noire c'est beaucoup dire, même s'il n'y a pas de lampadaires dans le cimetière on est quand même en ville et puis y'a un bon morceau de lune dont la blancheur filtre à travers le voile de pollution chimique et électrique. Il y a une nouvelle d'Italo Calvino où la lune est un pot de crème, quelque chose comme ça. Quand on a faim, ça sonne comme le petit bruit de l'œuf dur cassé sur un comptoir d'étain, dans le poème de Prévert. J'ai faim.

Je serre mon couteau dans ma poche, je sais que j'ai eu tort de le prendre – jamais de couteau en manif, si les flics te chopent t'es mort ! – mais en fait j'ai pris l'habitude de l'avoir avec moi il y a plusieurs semaines, pour donner un coup de main à la Cantine de Nuit, sur la place. Et pour tout dire oui, ça me rassurait de l'avoir dans ma poche. Depuis quelque temps quelque chose dans le monde m'inquiétait, m'inquiète, je sais pas quoi mais j'ai le sentiment que mon intégrité physique est en danger, je deviens comme les libertariens, une impression que la fin du monde pourrait se produire à tout instant et qu'alors il vaut mieux avoir de quoi se défendre sur soi.

Je pensais pas que j'aurais à le sortir pour autre chose que pour découper du pain à

sandwich ou décapsuler des canettes, pourtant. Tout d'un coup ça me revient, je m'arrête net, stupéfaite : comment j'ai pu oublier ça ? Syndrome de stress post-traumatique. Le sol se dérobe sous mes pieds. C'est l'expression toute faite qui me vient, elle me vient comme un gros bloc de terre qui en effet s'effondre sous mes pieds.

Ils nous ont coursés de République jusqu'ici. Au départ l'idée c'était de partir en manif sauvage réclamer la libération de nos camarades au comico de l'Évangile. Aussitôt les flics ont fait barrage. On a essayé de les faire reculer en continuant à avancer les mains en l'air en signe de paix (ou bien comme face à un fauve, il paraît qu'il faut rester calme, ne pas montrer sa peur et lever les mains pour se grandir – vous connaissez l'histoire du missionnaire qui rencontre un lion dans le désert ? Il tombe à genoux et prie : « Seigneur, faites que ce lion soit chrétien ! » Le lion à son tour joint les pattes et dit : « Seigneur, bénissez ce repas ! »), et les coups de matraque se sont mis à grêler, les lacrymogènes à péter et gazer.

Je lave mon couteau sous le robinet d'eau du cimetière, c'est un truc que m'a fait remarquer Oliban, qui fait des dizaines de kilomètres à vélo en plein été, et la preuve que je ne suis pas lady McBeth c'est que le sang part tout de suite. Enfin, il me semble. On n'y voit rien, les arrosoirs alignés dessous seront peut-être un peu rougis. Je ne suis pas une meurtrière, je n'ai fait que me défendre. Je replie la lame, je la remets dans la poche de mon pantalon, je m'assois par terre. Je ferme les yeux un instant, une voix dit : tu veux me sauver, cow-boy ? C'est ma voix, car je suis l'Indien. Mais j'oublie aussitôt qui est détruit, du cow-boy ou de moi. J'ai encore les yeux qui brûlent, putain de gaz. Je tousse. La peau aussi me brûle. Je retourne à l'eau, je me lave avec, le visage, le nez, les yeux, les mains.

On a reflué, on est partis dans l'autre sens, les flics au cul, dans un nuage de lacrymos, le bruit assourdissant des grenades de désencerclement, la peur de la blessure, de la mort, la rage de ne pas céder, jamais. Courir, s'arrêter de temps en temps, se retourner et faire des photos ou lancer des bouteilles sorties d'un container à verre renversé, filmer, soigner les blessés. Le chaos, la guerre. Notre ennemi l'État et ses chiens policiers, harnachés, casqués, cagoulés, armés, leur matricule arraché pour pas être identifiables sur les images. Impunité. La gueule du soir s'entrouvre, cours, cours. Y allons-nous tout seuls ou y sommes-nous poussés par les flics j'en sais rien, en tout cas voilà devant nous une porte ouverte, un portail, la seule issue, on y va. Une fois qu'on est dedans ils nous gazent encore, c'est seulement quand ça s'arrête et qu'on veut ressortir qu'on se rend compte qu'on est enfermés, que la nuit est tombée, que les murs du cimetière sont hauts.

Mort sur les riches ! Mort sur leurs flics ! Mort, mort, mort sur les pilleurs, les exploiters, les pollueurs, les répandeurs de mort ! Mort sur les dominateurs ! Je suis sûre que celui-là était un flic, un de leurs serviteurs. Pourquoi aurait-il essayé de me prendre mon appareil photo, sinon ? Les flics n'arrêtent pas de faire ça, confisquer ou casser les appareils photo, ou obliger les photographes à détruire leurs images. Ils ne veulent pas de preuves de leur violence, de leur sadisme, de leur servilité au système qui les opprime encore plus que nous. Oui il se pourrait très bien que ce soit un flic. Ou pas. N'importe, j'aurais pu planter ma lame dans le bide de ce porc mais j'ai été magnanime, je l'ai juste dépliée pour le menacer, le faire reculer. Au lieu de ça il a continué à avancer, il s'est jeté sur moi. Comment se fait-il qu'il se soit plié en deux en se tenant le bas-ventre j'en sais rien, ça s'est trouvé comme ça dans le feu de l'action, mon bras a dû dérapé, tout est allé si vite, je sais même pas comment j'ai réussi à me défendre face à cet épais plein de muscles et trois fois plus haut que moi comme tous les flics en civil. C'est grâce à la nuit, il m'a pas vue sortir mon couteau je crois, il s'attendait pas à ça, j'avais l'air d'une proie tellement facile.

Maintenant je sais qu'il y a de grandes chances pour qu'il y ait au moins une image compromettante dans mon appareil photo, sur le moment on ne se rend pas compte de tout ce qu'on capte. C'est pour ça qu'il a voulu me le prendre. J'ai envie de checker mes images mais je me rends compte de mon imprudence, il ne faut pas que je reste là, isolée, je l'ai pas tué, il pourrait revenir.

Des semaines, des mois, des années que la police harcèle le peuple, le violente, l'estropie, l'assassine, en toute impunité. Des années, des décennies, des siècles que les éternels parasites qui vivent du travail du peuple l'oppriment par le bras de leur administration, de leur police et de leur armée. Mais l'esprit de la Commune n'est pas mort, et la justice vaincra. Vinceremos ! Est-ce que je délire ? Semaine après semaine j'ai vu le sang couler sur les pavés, coller les cheveux, dégouliner sur les visages, briller dans des trous gros comme des mandarines dans les membres, les corps, bleuir dans des hématomes géants. J'ai vu les innombrables blessures infligées par les tonfas, les matraques télescopiques, les LBD et les flashballs, les grenades lacrymogènes, les grenades assourdissantes, les grenades désencercantes dont la police semble posséder un stock illimité. Il y a eu des mutilations, des yeux crevés, des vertèbres et des os brisés, des œdèmes intra-crâniens, des comas, des séquelles neurologiques. J'ai vu des gens s'effondrer, d'autres s'étouffer, vomir, paniquer, s'évanouir dans l'épaisseur des gaz. J'ai vu les flics balancer presque systématiquement des lacrymos sur

les blessés à terre et les gens en train de les soigner. J'ai vu les flics violenter des reporters, j'ai été moi-même bousculée et frappée. J'ai vu le chaos et la guerre dans les rues, la rage plus forte que la peur s'emparer des foules agressées, les bouteilles, les pavés, les morceaux de goudron et autres objets, les fumigènes, les pétards, parfois les cocktails molotov voler vers les flics cuirassés. J'ai vu le canon à eau en action, renverser un homme comme on couperait à sa base une fleur. J'ai vu les violences policières finir par écraser presque complètement le mouvement Asile de Nuit, puis s'acharner à essayer de mater le relais pris par les grandes manifs de syndicalistes et d'autonomes. J'ai vu les tentatives de récupération, les serpents des extrêmes-droites tenter de se glisser sur la place avant qu'elle ne soit finalement presque désertée, et même après. Il aurait fallu partir plus tôt, ne pas s'accrocher là, où ça ne pouvait que finir.

En fin d'après-midi on s'y est retrouvés après la manif de la honte, celle où ils nous ont fait tourner en rond, filtrés, dépouillés et nassés. Des Asile de Nuit et quelques dizaines d'autres. Il n'y avait presque plus rien, c'était un peu comme de rencontrer un ex, presque plus rien qu'un mélange pesant de nostalgie et d'inquiétude, d'insécurité et d'ennui. Puis voilà, on est partis en manif sauvage, parce qu'on avait des camarades à aller réclamer au comico et parce que c'était trop triste de rester là. Et finalement je me suis retrouvée menacée par ce mec cagoulé, et toute la violence vécue pendant toutes ces semaines s'est levée et a rugi en moi, mon couteau a pour ainsi dire bondi de ma main et je le lui ai planté.

Du sang, des tombes, du sang. Toute cette mort me tue. Je suis digne du cortège de tête, je me suis bien battue. Maintenant il me faut mon repos de la guerrière, il me le faut. J'ai de l'électricité sous la peau, mes oreilles sifflent. Il me faut un mec, et je sais lequel. Oliban. Je me lève. Je vais sortir de là, je vais le chercher.

Je me lève, le sang m'afflue aux oreilles. J'ai mal au crâne. Les morts ont-ils mal au crâne ? Le sang de leur tête imprègne la terre. Des gongs résonnent. Nos aïeux ont connu les sirènes qui hurlaient à l'heure des bombardements. C'était la guerre, il fallait se sauver. Ils descendaient dans les caves, chaque nuit où les avions survolaient leurs villes. Cela arrive encore, aujourd'hui, cette nuit. En Syrie et ailleurs. Des murs s'écroulent, des gens tombent, le monde entier hurle. Des gens mitraillent, des gens se font sauter, des gens tuent. Des gens se meurent, des gens sont dans l'épouvante et la douleur. Sommes-nous morts ou vivants ? Un feu brûle au milieu du cimetière. Ils ont dû trouver des cageots dans un coin, car ça pétille et fait des étincelles. Certains sautent à travers, je vois leurs silhouettes sombres s'élancer à travers la lueur jaune des flammes sans en être éclairées, comme si elles n'étaient que fantômes. Je

voudrais les rejoindre mais j'ai mal à la tête. Je n'ose pas y porter ma main, j'ai peur de découvrir qu'elle est en sang. Je sens l'odeur du sang et même son goût, il entre dans ma bouche depuis le coin de mes lèvres. Est-ce le cagoulé qui m'a fait ça ? La terre tremble, j'ai la nausée, les étoiles tombent du ciel dans une atroce féerie. Je me retourne, il y a une femme assise sur le banc au carrefour des allées, ses cheveux argentés sous la lune en font une sorte de lampadaire. Elle a la tête tournée vers moi, elle me fait signe d'approcher. C'est étrange d'être si calme alors que la terre tremble. J'essaie de me relever mais le vertige me reprend, je pose mes mains à plat sur le sol qui bouge comme une machine à laver en début d'essorage, pas trop vite encore mais en grondant sourdement.

Le vent souffle dans ma nuque, rabat mes cheveux sur ma figure. J'avance à quatre pattes en regardant régulièrement autour de moi. Il n'y a plus personne. J'appelle Lila, j'appelle Oliban. Rien. J'arrive auprès de la vieille femme, je lui demande où sont les autres. Elle me regarde dans les yeux, on dirait que des fleuves lui sortent des pupilles pour s'écouler directement en moi. Je comprends que quelque chose ne va pas. Est-ce que c'est la mort ? je lui demande. Tu dois les sortir de là, dit-elle. D'où ? je dis. Puis je m'évanouis.

Palet

'tain, c'est quoi, ça ? Je sais pas ce qui me fait bondir d'abord, leur puanteur qui s'engouffre dans mes narines, ou le fait qu'ils commencent à me becqueter. Saloperie de bestiaux. J'agite les bras, en gueulant encore, pour les faire reculer. Cassez-vous ! Putain, merde, cassez-vous ! »

Le pire c'est que ces cons me répondent. Clac-clac-clac-clac-clac. T'as pas toujours dit ça ! Clac-clac. Clac-clac-clac. Criiiii ! Criiiii ! Criiiiiiii !

J'écris ça comme je peux, si ces bêtes avaient inventé l'alphabet ça se saurait, je pourrais transcrire leur horrible cri. Tu l'entends, tu vois la fin du monde ! Je dis Criiii mais c'est Rrraaa aussi, enfin y'a tout à la fois dans leur cri, les dinosaures à côté c'est rien, 'tain !

Clac-clac-clac-clac. T'as oublié ?

Quoi ?

Quoi, quoi ? Criii ! Criiii ! Raide morte, t'étais ! Té-té-té-té-té ! Ra-raa-criii-clac-clac. La clé, c'est qui qui l'a ? La clé d'l'au-d'là ? Cric-crac ! À da-da-da sur ton bidon! CRIIII ! CRIIII ! Les archanges ! Nous sommes les ar-AAARRRR-archanges !

'tain, le truc de malades ! J'y crois pas !

Si, señora ! Los arcangeles ! the champions of the Death ! Notre maîtresse ! Tress-tress-tress ! Criiiiiiii ! Un-deux-trois, un-dos-tres, enna-dio-tria, clac-claclaclac.

Érecta

Ma tête est bleue comme une orange, me dit un jour Nelida, l'une de mes cousines, qui n'a pas le cerveau plus gros qu'un fruit. Ma foi, elle s'en sort avec ça, et pourquoi pas ? Les mâles, qu'ils soient singes ou hommes, ont-ils le sexe plus gros qu'une banane ? Non, et c'est pourtant le plus souvent avec ce bout de truc qu'ils pensent.

Moi je suis Érecta, disons. Une « femme-debout ». Ma cousine n'est qu'une « femelle-étoile ». N'allez pas croire qu'elle parle comme vous, ni comme moi. Cela ne nous empêche pas de nous comprendre, de même que là vous pouvez m'entendre, alors qu'en fait je n'ai pas de parler, seulement de l'écriture.

Nous autres, hominidés qui vivons des millions, un million ou un demi-million d'années avant vous qui me lisez, nous n'avons pas encore de parler. Des cris, des borborygmes, des gestes, des mimiques... enfin, de quoi communiquer, ça, oui. Quelle bête n'a pas ce qu'il faut pour communiquer ? Seulement, tout ça se passe dans l'instant où ça se passe. Si moi, je peux vous dire quelque chose à des centaines de milliers d'années de distance, c'est parce que je suis en train d'inventer l'écriture.

Je vais vous dire comment c'est arrivé. C'était la première fois que le sang coulait entre mes jambes. J'ai senti, alors j'ai regardé. J'étais debout, j'ai regardé le fil rouge qui descendait lentement le long de ma cuisse. Et à l'intérieur de mon autre cuisse aussi, un peu plus haut. On aurait dit une bête vivante et douce qui se glissait entre mes poils.

Je me trouvais à ce moment-là un peu à l'écart du groupe. Je ne sais pourquoi, ce qui se produisait là m'a paru d'une inquiétante étrangeté. Je n'avais jamais vu ni les femelles ni les mâles du groupe paraître s'interroger sur ce phénomène, mais c'est ce que j'ai fait, moi. M'interroger. Je me suis assise, cachée dans les hautes herbes, et j'ai grand ouvert mes cuisses, pour mieux voir. Voir d'où cela venait, pour commencer. J'ai vu que ma fente était rouge, j'ai vu que cela venait de là. Du dedans, qu'on ne voit pas.

J'ai commencé à toucher, pour essayer de voir avec mes doigts ce qui était invisible pour mes yeux. Et cela s'est révélé agréable, très agréable. Décidément, j'allais d'étonnement en étonnement. J'aurais voulu continuer, explorer encore, mais les herbes et les feuilles se sont mises à faire du bruit, pour me prévenir : « attention, quelqu'un arrive ! »

Je ne me suis pas relevée, j'ai filé à quatre pattes dans la haute végétation, à l'abri des

regards. Vous trouvez peut-être bizarre que je puisse décrire tout cela alors que le parler n'a pas été encore inventé. Mais ce n'est pas parce que les herbes me cachent que je n'y suis pas. Et ce n'est pas parce qu'il n'y a pas de parler qu'il n'y a pas de pensée. Vous autres avez tout oublié. Les animaux et nous, même si nous n'avons pas de parler, nous savons très bien distinguer ce qui nous entoure. Bien mieux que vous ne le feriez si vous reveniez dans la forêt ou ailleurs dans la nature. Là, j'emploie un langage très simplifié afin que vous puissiez suivre, mais rien ne vous interdit de faire l'effort de vous représenter la richesse des sensations que nous éprouvons dans les échanges avec notre environnement, les animaux et nous, vos ancêtres. De l'imaginer, ou pour dire plus vrai, de vous le remémorer. Car vous le savez bien, tout cela est en vous. Comment quelques petits millions d'années auraient-ils pu l'effacer ? Comme nous, vous avez bien plus ancien que cela dans votre mémoire. Des atomes nés au début de votre monde vous constituent, et vous savez, comme tout ce qui est le sait, tout ce qui s'est passé depuis des milliards d'années. Nous savons tous tout. Seulement notre mémoire a été dispersée en nous et dans le monde comme dans un labyrinthe, dont nous n'avons pas encore trouvé le plan.

Les grandes herbes faisaient sliiish ! et sluish ! et slash ! sur mon passage. La terre devenait boueuse, élastique sous la plante de mes pieds. J'ai continué à descendre vers la rivière. C'est l'heure où les fauves vont boire, mais je n'ai pas peur des fauves. C'est l'heure où les gazelles vont boire, mais les fauves eux aussi sont occupés à boire et les gazelles n'ont pas peur. C'est l'heure où les crocodiles s'approchent subrepticement des rives, la tête et le corps cachés sous l'eau, fourbes qu'ils sont, pour essayer de se saisir de ceux qui vont boire. Si le crocodile veut m'attraper, je sais ce que je ferai : je planterai un bâton dans sa gueule ouverte. Il n'a pas de mains, il ne saura pas le retirer. Le bâton verdira, poussera, se transformera en arbre qui arrachera la gueule du crocodile et le tuera à tout jamais, même pas bon à transformer en sac à main pour femme riche dans quelques centaines de milliers d'années. Ou bien je prendrai une pierre cassée, coupante, et je la lui enfoncerai dans le ventre, là où il est fragile, là où nulle carapace ne le protège. Je lui tordrai les couilles, je les lui arracherai. Si je les trouve. Et s'il en a. En tout cas, il ne me mangera pas.

Je dévale la pente, j'arrive à la rivière. Les berges sont désertes, l'heure n'est pas encore venue, ou bien elle est passée. J'écoute. La marche de l'eau. Sa course, sa danse. Son chant. L'eau parle, je le sais même si moi je n'ai pas encore de parler. J'écoute l'eau parler. Je m'accroupis, je me replie sur moi comme l'enfant dans le ventre de sa mère pour écouter l'eau

parler.

L'eau parle et je pense, le visage dans l'ombre de ma chevelure je pense au monde, au ciel, à la terre, à l'eau, aux animaux, aux plantes, à ceux du groupe qui me cherchent peut-être. Pourquoi ne suis-je pas avec eux, pourquoi suis-je à l'écart ? Pour avoir voulu comprendre d'où le sang venait. Et moi ? D'où est-ce que je viens ? Je relève la tête, je regarde le ciel au-dessus des arbres, je regarde la rivière, je regarde la glaise sous mes pieds. J'éprouve le sentiment de la beauté. De la vie. J'entends battre mon cœur. Je sens que quelque chose me touche, je ne sais pas quoi. Tout mon être se soulève, de joie, de gratitude. Quelque chose pousse un cri qui déchire tout, qui m'appelle. Je tends mon doigt dans le vent qui se lève, je le baisse, je l'enfonce un peu dans la terre mouillée, je trace un trait. Je fais des points, d'autres traits. J'ai changé d'état. Je lévite. Tous les bruits de la nature se sont fondus en une seule rumeur d'amour. Je continue à écrire, dans l'immense douceur de la vie.

Une inquiétude me prend, je sens que là, du côté où le soleil se couche, il y a un corps. Un petit corps d'enfant. Un petit corps d'enfant mort.

Je me relève, je marche dans le sens de la rivière, dans le sens où va l'eau. Étrangement les autres ne me manquent pas, je désire prolonger ce temps de solitude, sans lequel je ne trouverais pas l'enfant. Si les autres savaient que je suis passée sans eux de l'autre côté du temps, ils ne seraient pas contents. Mais si je m'absente trop longtemps, ils risquent de ne plus vouloir de moi. Je marche jusqu'à la proche boucle de la rivière, et je remonterai vers eux. Même s'ils se sont déplacés, les traces de leur passage dans les herbes et leur odeur dans l'air me conduiront à eux.

Voilà l'enfant. Je m'approche de lui, je le touche. Il est couché sur le ventre, la tête sur le côté, les bras le long du corps, paumes tournées vers le ciel, comme souvent dorment les tout-petits. Je voudrais qu'il ne soit pas mort, mais il est froid. La chaleur l'a quitté, son sang ne court plus sous sa peau, mais moi je ne suis pas d'accord, je veux qu'il soit vivant.

Je prends le bébé dans mes bras, je le serre dans mes bras, qu'il prenne ma chaleur. Assise, je me balance avec lui d'avant en arrière, d'arrière en avant, au rythme des incantations qu'il y a dans ma tête. Au rythme des sons qui chantent les traits, les points que j'ai inscrits tout à l'heure dans la terre. Le petit corps est pressé chaque fois entre ma poitrine et mes genoux, et voilà que soudain de l'eau sort de sa bouche, d'un jet. Je continue, pousse de mon corps sur son cœur. Pousse Érecta, pousse sur le petit corps, doucement, fort et doucement, encore. L'eau s'éjecte une nouvelle fois, ses poumons se libèrent, il aspire l'air, il

crie, il est vivant !

Je me lève, le bébé dans les bras. Un bébé déjà grand, maintenant qu'il n'est plus inanimé je peux le caler sur ma hanche, il y tient.

Cet enfant n'est pas des nôtres, si je reviens avec lui les mâles dominants vont vouloir le tuer ou le manger. Et les autres s'écarteront de moi ou regarderont ailleurs, même celles et ceux qui voudraient bien garder l'enfant. Car les autres, quand ils ont peur, se soumettent aux dominants. Et ils ont souvent peur.

Je pense à ma cousine Nelida, peut-être devrais-je aller plutôt parmi les siens avec mon bébé. Le jour où elle m'a présentée à son groupe, aucun d'eux n'a fait preuve d'agressivité envers moi, bien que j'y fusse une étrangère. Ils forment une famille plus pacifique et douce. Peut-être nous accueilleront-ils, mon enfant et moi, nous, les grosses têtes ? Oui, c'est ce que nous ferons, mon bébé et moi. Demain, dès que le jour sera levé, nous nous mettrons en chemin, je chercherai les traces de Nelida et des siens, et nous commencerons une nouvelle vie, parmi le peuple des étoiles.

Pour l'instant le soir tombe et nous rejoignons un abri que moi seule connais. Dans l'ombre de notre chambre étroite, couchée avec Sapienza, première du nom, entre les vivants feuillages, je sens monter le lait dans mes seins de vierge, tandis qu'elle tète. En contrebas, entre les troncs et les feuillages, bougent les reflets argentés de la rivière. Je me rappelle la chevelure de la vieille femme sur le banc au cimetière. Écoute ! Écoute ! dit la brise. Écoute les voix de celles et de ceux que tu dois ramener !

Palet

« Eh, bâtard ! »,
une voix a dit. Elle a répété, mais pas tout à fait pareil, ou c'est que j'avais mal entendu, la
première fois :
« Avatar ! »

Sophia

Je suis la gardienne du petit. Je veux dire ce que je ne sais pas. Comprenez, le petit a disparu, et je ne sais pas où on l'a mis. J'étais en train de lire un roman intitulé *NDE*, pour *Near Death Experience* je suppose. J'en étais au moment où la narratrice s'évanouit, quand j'ai entendu des bruits étranges, comme si les dinosaures en peluche du petit s'étaient mis à parler. J'ai levé les yeux du livre, mais il était tranquillement en train de jouer avec ses Lego. Je me suis levée, j'ai regardé par la fenêtre. Les arbres ondulaient lentement dans la lumière. J'ai continué ma lecture. Avec un fort sentiment de déjà-vu : dans le livre aussi, ça poussait des cris. Puis on se trouvait propulsé à la Préhistoire. J'ai eu une sorte de pressentiment, je l'ai refermé. Comme si ça pouvait empêcher les fantômes qui s'y trouvaient d'en sortir.

La maison est magnifique. Dix-huit pièces, des baies vitrées partout. À chaque pas, la lumière. Pourquoi Monsieur et Madame ne s'inquiètent-ils pas ? Il y a un trou noir caché dans cette lumière, c'est la disparition du petit.

Si seulement je savais où il est. Le trou noir. Je passerais dedans, tête la première. Il paraît que cela vous avale. Cela m'est égal, du moment que je retrouve le petit.

J'ai oublié de dire son nom. C'est-à-dire, je ne sais pas si j'ai le droit. Appelons-le Arbre. C'est l'enfant de Monsieur et Madame. (En vérité, non. Madame a un ventre long comme une planche à repasser, elle n'aurait pas risqué de le froisser en y portant un enfant). Arbre avait trente-neuf mois, c'est tout petit, n'est-ce pas ? Ne croyez pas que je les appelle Monsieur et Madame par révérence. Ces clowns.

J'ai oublié de me présenter. Moi c'est Sophia. Je vais retrouver le petit Arbre. Vous me suivez ?

J'ai dit à Madame : « Le petit a disparu ». J'étais essoufflée, d'avoir couru de la pièce de tout au fond jusqu'à celle de Madame. Madame prend cinq bains par jour. Elle en était à son deuxième. Sa tête flottait à la surface de la baignoire, surmontée de ses cheveux décolorés. Les opérations d'esthétique gonflaient son visage par endroits, comme celui d'une noyée. Avec l'âge, elle devient de moins en moins expressive. En public, elle produit mécaniquement des mimiques de grâce, mais en privé elle laisse s'accroître de jour en jour son air de dureté. Seules ses lèvres siliconées bougèrent légèrement, laissant passer ces paroles sans appel, pleines de lassitude et de mépris : « Eh bien, cherchez-le ».

J'ai failli tomber par terre, comme si on m'avait projeté sur tout le corps une immense claque. J'ai senti que si je vacillais, toute la maison s'écroulerait.

Ce n'était pas le moment. Je suis repartie en courant, il me semblait que Monsieur était encore là, j'ai filé par les couloirs jusqu'à son bureau. La lumière sonnait comme un troupeau de cloches. J'ai frappé à la porte, j'ai entendu sa voix tranchante : « Laissez-moi ». Trop tard, j'avais déjà ouvert. « Monsieur, Arbre a disparu ! » Il ne s'est pas mis en colère, il a jeté un œil vers moi, ses sourcils arqués comme il fait toujours pour avoir l'air en éveil, il m'a regardée un instant comme si j'étais le chat, et du même geste de la main que Madame tout à l'heure, il m'a chassée.

De toutes façons, ils ne m'auraient jamais crue. Le petit était là, et soudain il n'y a plus été. Cela ne s'est pas produit pendant un instant d'inattention de ma part, pendant que j'aurais été occupée à autre chose ou même juste à l'instant où j'aurais porté mon regard ailleurs. Nous étions en train de nous regarder, lui et moi, moi assise sur mes chevilles et les mains tendues, lui debout avançant vers moi, nous étions en train de rire tous les deux, les yeux dans les yeux. J'ai tourné la tête parce que le vent entraît par la fenêtre et soudain, le petit Arbre a disparu. Où il était, il n'y était plus. Je me suis frotté les yeux, je les ai rouverts : rien. Les battements de mon cœur se répercutaient dans toute la pièce. Je me suis levée, je l'ai cherché partout. Dans sa chambre, dans toute la maison.

J'ai prévenu Madame, j'ai prévenu Monsieur. Maintenant je me dis qu'ils ont peut-être déjà oublié Arbre. Ce que j'ai pris pour une incompréhensible indifférence, pour une monstrueuse dureté de leur part, n'était peut-être en fait que l'expression de leur indulgence envers moi. Certainement ils m'avaient prise pour une folle, mais par une rare délicatesse ils avaient feint d'ignorer ma folie. Certes je n'ai jamais vu Monsieur ni Madame se comporter avec tendresse, je veux dire avec une tendresse réelle. Ni l'un ni l'autre, ni l'un avec l'autre, ni avec Arbre ni avec qui que ce soit. Mais leur cœur n'est peut-être pas complètement mort, qui sait ? S'ils avaient oublié le petit, c'était peut-être que le petit avait disparu de leur tête aussi mystérieusement et soudainement qu'il avait disparu de sa chambre, alors que j'étais en train de le regarder.

J'ai pensé que je ferais mieux de le chercher toute seule, sans plus leur en parler. Sans quoi ils me croiraient sans doute définitivement folle. Or je n'étais pas folle. L'étais-je ? Je

voyais bien que cela en avait toutes les apparences. Puisqu'il était arrivé, devant mes yeux, ce qui n'arrive jamais, ce qui ne peut pas arriver.

Je suis retournée vers la chambre du petit Arbre. Sa porte était encore ouverte. Je l'ai traversée, je suis entrée dans ma chambre par la porte de communication entre les deux. J'ai mis le livre dans mon sac, que j'ai passé en bandoulière sur mon épaule gauche, et je suis sortie par l'autre porte, celle qui donne sur le jardin. Je n'avais pas envie que Monsieur ou Madame me voient partir. Je n'étais pas censée quitter la maison, à coup sûr ils m'auraient demandé des explications. Mais en me faufilant depuis le jardin jusqu'au portail, en faisant bien attention à rester derrière les haies, je pouvais compter qu'ils ne me verraient pas, même s'ils se tenaient derrière l'une des nombreuses baies vitrées. J'ai fait le chemin courbé en deux, que ma tête ne dépasse pas de la verdure. Je me suis relevée au moment d'arriver au portail. Là aussi ils auraient pu me voir, mais si j'étais rapide il y avait peu de chances pour qu'ils regardent là juste à ce moment. J'ai souri au garde, il me connaît bien, il m'a laissée passer sans histoires. Le petit Arbre m'attendait de l'autre côté de la rue, en sautillant comme un oiseau dans les cases d'une marelle tracée à la craie sur le trottoir. J'ai traversé, il m'a tendu la main.

Vous me suivez ? Tenez, voici le livre. Moi-même je l'ai trouvé dans un jardin, je ne sais même pas s'il a été publié vu que je n'ai pas trouvé mention d'éditeur, mais je le dépose à mon tour sur un banc public, c'est ainsi que ça marche. Je dois vous ramener, nous irons jusqu'à vous mais tous les chemins y mènent, vous pouvez passer par les voix que vous voulez, le livre est à vous maintenant que vous le tenez, comme Thésée dans le labyrinthe tient le fil qu'Ariane lui a donné pour sortir de l'antre de la mort.

Tout s'est passé de nuit. Ce dont nous n'avons pas souvenir. Aucun de nous ne sait ce qui est arrivé, mais chacun a sa théorie. Nour dit que nous étions dans la caverne, Dieu seul sait depuis combien de temps et combien nous y étions. Virginia dit que nous avons été emportés et roulés par les vagues. Franz dit que nous tournions comme une bête en cage dans la fosse de Babel. Selon Edgar, nous avons été pris dans un maëlstrom au milieu de l'océan, qui nous a emportés dans les abysses. Jules est persuadé que cette plage est l'aboutissement d'une expédition que nous avons faite au centre de la terre, et que le ciel au-dessus de nous n'est qu'une illusion de ciel. Zénon prétend que nous ne sommes arrivés nulle part, que nous sommes toujours en chemin et que nous n'arriverons jamais. D'après Julio, c'est juste que

nous sommes en train de jouer, tour à tour à cloche-pied et sur nos deux pieds, à la marelle.

Je sais que la guerre a eu lieu, la Très Grande Guerre. J'ai combattu. Je remarque que beaucoup ici sont comme moi marqués de cicatrices. Sommes-nous morts ? Il faisait encore nuit quand les premiers d'entre nous ont commencé à se réveiller. Une trouée de lumière est apparue dans le noir, un couloir lumineux si ravissant. Si engageant. Je vous prie de ne pas vous engager sur cette voie. Elle ne mène qu'à la mort. Je vous prie de prendre les voies de ceux qui reviennent à la vie, afin d'apprendre à nous en sortir. De la guerre passée, de la guerre qui vient. Nous en sortir vivants.

Écoute, tout au long des couloirs, des passages et des embranchements au long desquels des voix chuchotent. Ulysse sur son bateau se fit attacher au mât pour écouter celles des sirènes sans succomber au désir mortel de se jeter à l'eau, mais l'eau qui coule dans ce livre n'est pas de celles qui noient. Nous sommes déjà au royaume des morts, tu as pris place avec nous autres à bord de la barque de Charon, et ce que nous allons faire, c'est aller chercher en nous celles et ceux qui peuvent nous ramener à la vie. Descends le fleuve comme il va ou bien va en avant, va en arrière, va et viens sur la marelle où ton palet te mène. Ici, dans cet espace-temps, il n'y a pas nécessairement de chronologie, ou la chronologie n'est pas nécessairement linéaire. Comme le dit Cortazar, la réalité est une énorme éponge et les éléments qui passent par ses trous la font sans cesse basculer. Ici, au même titre d'être éternel, montent et s'entrecroisent des voix de femmes, d'hommes, d'animaux, d'astres, d'anges. À vous, les gens, d'insérer à l'intérieur, dans les creux entre les pages, entre les lignes, entre les mots, vos propres chuchotements. Pour que nous traversions ensemble la plage du crime, le livre de sable, le goût du sexe, Gaza et Zaga, le goût de l'amour, le goût de la vie. Je suis avec vous jusqu'à la fin du livre, et c'est un livre sans fin.

Palet

Cric-crac, cric-cric-crac-cre-cri-cro-cru ! Dans l'atelier les os chricotent sous les p'tits coups d'marteau. Eh, bonjour, monsieur du corbeau ! Que le grand cric te croque, cracrapuleux oiseau ! Critique de ta toison cure, croa croa croa quoi ? Croix de fer, j'y crois dur comme bois ! C'est à boire à boire à boire, c'est à boire qu'il nous freux. Abracapulco, acrapulchraes, azertyuioplà ! Tricot d'peau, tracas d'sot, crac boum hue la credence, clearwater, croustinabule de nouilles en croûte, l'enfourneras-tu, maîtresse Crocuss ? Cocasserie, crique-assiette, par tous les trousse-oreilles, quelle pince-monseigneur t'a picpiqué la corbeille ? Oh, trognon de feu ! N'ai-je donc tant Vécuss (moins ou pluss). Kaliméra, kalimérons, mon homme émoi. Ah, ah, jacta est ! Tambouille de foie, j'ai l'cœur en morceaux quand je le vois, sa perlipopette tendue vers moi. Dieu tout-puissant, que fais-tu là ? L'amour, que crois-tu donc, s'incarne le verbe en m'enlaçant, sans plus de jactance, ni s'faire prier.

La grande ourse

Repose en paix, Franska. Me dit le vent, la brise dans la maison qu'on m'a prise.

La justice des hommes, qu'ils s'étaient mis en position de me devoir, par ma mort révèle ce qu'elle est, et d'abord pour eux-mêmes : iniquité systématique, à la fois dissimulée et flagrante. Les animaux sauvages ont-ils un prénom ? On m'a enlevée à ma forêt natale, on m'a fait subir un long voyage par route, des opérations chirurgicales. Pour pouvoir me fichier, me surveiller, me suivre à la trace technologique comme n'importe quel citoyen du monde moderne. On m'a ouvert le ventre pour y implanter un radio-émetteur. On m'a arraché une dent pour déterminer mon âge. Comme au chien de la fable, on m'a imposé un collier. Pour me maintenir attachée non par une laisse, mais par un GPS relié à plusieurs satellites.

Ainsi kidnappée, déplacée, manipulée, triturée, trafiquée, ainsi informée de l'homme et de sa familiarité brutale, on m'a fait reprendre la route. Enfin, on m'a relâchée sur un territoire que je ne connaissais pas, où je n'ai pu me fondre, et qui s'est vite révélé hostile : un mois avant ma mort, j'avais déjà des dizaines de plombs de petit calibre dans le corps.

Ils m'avaient appelé Franska, donc. Façon de marquer ma naturalisation ? En fait une domestication forcée. Me gratifier d'un prénom signifiait ma réduction à l'état d'objet des hommes. D'objet propre à satisfaire les intérêts et les fantasmes obscurs des hommes. Car leur fascination pour le monde naturel n'a d'égale que leur haine secrète envers lui. C'est toute l'histoire de l'humanité : un incessant combat contre la nature. Qui prend parfois les traits de l'amour. D'un amour faux, irresponsable, aveugle. Au nom de l'amour de mon espèce, on m'a fait subir tous ces outrages. C'est une manœuvre en laquelle les hommes sont maîtres. Ils la pratiquent beaucoup entre eux. Une puissance étrangère envahit un pays et y installe durablement la guerre, ou la dictature, sous prétexte de lui apporter la démocratie et la paix. Dans l'espace privé comme dans l'espace public, on insulte, on souille, on détruit couramment ce que l'on désire et voudrait honorer. Toujours au nom du bien et pour la bonne cause, les peuples sont les dupes continuelles de ceux qu'ils élisent. Le mensonge d'État s'étend à tous les secteurs du pouvoir.

Justement, revenons à toi, Franska, chuchote et crie le vent.

J'ai causé bien des problèmes, dans ces montagnes où j'errai, déracinée de ma forêt originelle. Comme bien d'autres ours avant moi, "réintroduits" pour le bien que nous veulent

les bureaucrates et leurs idéologues, je me suis attaquée aux troupeaux des hommes. De mes pattes puissantes j'ai ouvert les côtes des brebis comme des portails, dévoré leur cœur – ou pire encore, je l'ai délaissé. Le carnage apparut maints matins, dans maintes prairies, à maints bergers, qui en restèrent aussi tremblants et traumatisés que leurs bêtes survivantes.

Une nouvelle fois, la colère des éleveurs a monté. Une nouvelle fois, ils ont protesté bruyamment, soutenus par les élus locaux. Comme depuis des années, l'affaire n'en finissait pas. On a même tenté d'effrayer le touriste en plaçant çà et là sur le territoire de telle commune où j'étais passée, des panneaux avertissant le randonneur que le maire dégageait sa responsabilité en cas de rencontre avec le fauve.

Et puis voici qu'en une bien triste aurore d'août, un militaire basé sur l'une de ces communes "menacées" écrasait, raconta la presse, l'ourse maudite, sur une quatre-voies. Aussitôt fait, aussitôt réglé : une tente était dressée autour de l'accident afin de le rendre invisible, et la route bloquée par les gendarmes cinq heures durant, tandis que les hélicoptères assuraient la surveillance par le haut. Un peu plus tard on montrerait à la télévision la traînée de sang sur le bitume, et le sinistre cadavre de l'ourse éventrée. On expliquerait le scénario : une première voiture aurait, sans s'arrêter, heurté et blessé l'animal, qui aurait poursuivi sa traversée avant d'être frappée une deuxième fois par le véhicule de l'armée.

L'absence de témoins, hors une mystérieuse conductrice qui ne songea à se manifester à la police qu'après avoir appris ma mort, ne doit bien sûr pas faire douter un instant les citoyens de la véracité des faits. On voit mal les autorités, embarrassées par ce dossier, imaginer de fermer la route à six heures du matin, pour y monter un faux accident avec une ourse repérée, capturée la veille, et déjà sacrifiée. Ou bien poussée sur la voie... Évidemment on peut tout imaginer, pourquoi et comment croire tout ce que l'« on » raconte ? Mais voyons, et la science ? Le rapport d'autopsie confirme, donc... Et puis, à qui aurait profité la ma mort ? À tout le monde ? Puisque je ne me tenais pas bien, puisque je n'avais pas sept ans comme on le croyait mais dix-sept ans, puisque je ne servais ni les intérêts de la région ni les partisans de la réintroduction ? Un moindre mal eût sans doute été de me rendre à ma forêt qui me pleurait et m'espérait, mais l'homme n'aime pas se désavouer. Les meilleurs complices du crime sont les sourds.

Franska, dit le vent, fausse ou vraie victime d'un accident de la route, ourse des sourds, ne tends-tu pas un miroir aux humains, dans ta triste fin ? Ayant détruit la variété des peuples, réduit le chatolement de leur humanité, sont-ils devenus si seuls, sous leurs universels tristes

tropiques, qu'il leur faut désormais humaniser les bêtes en leur donnant un nom, avant de les détruire, non comme le chasseur tue sa proie, mais dans un réseau de responsabilités administratives et collectives ? Ta mort n'est-elle pas le reflet de la mort qu'il se donnent et se promettent eux-mêmes ? Je te vois, je te lis, signe de leur liberté et de leur dignité bafouées. Logique meurtrière d'une pensée calculatrice acharnée contre la pensée sauvage. Ton sang obscènement exposé sur le bitume, il crie de rage, il est en moi. Dit le vent. Et les arbres balancent leurs hauts feuillages comme des chevelures de femmes debout sur les rochers, face à la mer où le bateau de leurs hommes vient de sombrer.

L'après-midi même, dans le village du militaire qui, après ça, partait vite en vacances, on fêtait, à grands renforts de sono, l'arrivée de la Vuelta, course de vélos espagnole. Au stand de l'Armée de terre, un jeune soldat en treillis distribuait des brochures de propagande aux enfants désœuvrés. Sur celui de la presse locale, on amusait le public avec des quizz sur les derniers vainqueurs du Tour de France. Toute question de dopage oubliée, les gagnants empochaient, ravis, de laids colifichets frappés de publicités. Et du côté des éleveurs, on se promettait d'alimenter à vie en gigot d'agneau l'exécuteur missionné d'une pauvre ourse qui avait eu le tort de ne pas savoir ne pas être libre. D'une grande ourse qui continue à danser dans le ciel, transporter la nuit et servir de boussole.

Palet

Ris, Nocéros ! quitte
ton air féroce ! ça vanne
dur quand tu barris, barètes
à poil, quand tu te poiles !

Comète

Ma chevelure ondule. Je déchire la nuit, et le jour aussi. J'ai des bijoux incrustés dans le corps. Produits par la vitesse du chemin, d'où jaillit un lait d'étoiles. En tournant les galaxies éclaboussent sur moi, se solidifient à mon contact. Des diaprures s'implantent dans mes fentes, je jouis dans la matière noire de l'univers, quand les rêves appuient sur les matières précieuses attachées à mes chairs.

Je suis puissante, voyez ma langue, je suis fragile, voyez le nu de ma coiffure. Depuis si longtemps des hommes essaient de me saisir, de s'emparer de ma liberté. Ont-ils voulu m'attraper, me baiser ? Oui. Je voulais être leur camarade, leur alliée, leur amie, homme à homme. Je sais avec qui je veux baiser et avec qui je ne veux pas. Les pires sont ceux qui cherchent avant tout à vous baiser au sens figuré du terme. Ceux-là sont de l'autre côté de la frontière. Tant qu'ils ne comprendront pas, ils resteront coincés dans le cachot où ils se démènent.

Je leur ai apporté la vie, mais je n'espère plus qu'ils arrivent à franchir la distance qui nous sépare, et qui ne fait qu'augmenter. Pourtant, sait-on jamais. Ma chevelure ondoie, chargée d'yeux. Je veux leur signifier, par un dernier regard, que je me suis souciée d'eux, que j'ai fait tout ce que j'ai pu, qu'il ne m'est pas indifférent d'avoir à les laisser loin derrière, définitivement.

Qui a compris le premier pourquoi la nuit est noire ? Un poète, Edgar Poe. La nuit est noire parce que les galaxies, les astres, toutes les formations d'étoiles s'éloignent à toute vitesse, évitant à la lumière de s'agglomérer. La lumière aime à voyager. Qu'y puis-je, si tant d'hommes sont si lourds, si lents ? Si je suis si rapide ? Ce n'est pas moi qui cours, mais le chemin sur lequel je me tiens, qui avance à vive allure tel un tapis volant, un long ruban que rien ne peut arrêter, oui un ruban de joie, irrésistible et urgent. La joie court, non ?

Je me retourne, je les vois. La troupe des poussifs. Plus enveloppés de tissu que les fenêtres d'un salon où l'on veille les morts. Ils portent leur mort sur eux, c'est leur sexe. Je devine à l'odeur qu'il n'y a pas de climatisation. Quand ils ont un mort appelé à être exposé toute sa mort durant, ils le remplissent d'herbes sèches, ainsi qu'un pharaon. Ensuite ils n'ont plus qu'à lui enfiler ces habits lourds comme des tentures d'appartement bourgeois, et un

masque moulé sur son visage. Ils couchent le tout dans une châsse et les crédules défilent, émerveillés. Ils ne savent pas se passer de mentir, c'est ce qui les rend si lourds.

Quand je dors, je vais plus vite encore. Peut-être. Sûrement. Haha, vous le savez bien, si vous avez ne serait-ce qu'une fois dans votre vie rêvé. L'espace ? Le temps ? Vous les franchissez plus vite que le son. Bang ! Que peut l'esprit ? tout. Il appuie sur les bijoux du corps et la joie jaillit par tous ses pores.

Je suis le Seigneur des mondes, dit l'Être. Ceux de l'arrière essaient de l'avoir. Je n'y peux rien si je leur glisse entre les doigts. Je suis la truite-lampadaire que les enfants des enfants de leurs enfants seront bien contents de trouver.

Cela continue à me propulser. Chaque fois je jouis. Chaque jouissance fait sourdre de moi une lumière liquide qui se coagule en lampe sur le chemin. Pourquoi les attendrais-je ? Même si je le voulais, je ne le pourrais pas. Ma mission est de courir à la joie pour éclairer ceux qui viendront. Sûrement pas ceux-là, au loin derrière, qui traînent leurs ventres et leurs rideaux en me reprochant mon échappée belle. La distance s'est tellement agrandie. Il me suffirait de faire un tout petit saut maintenant pour qu'ils disparaissent entièrement de ma vue.

Les chats dans l'univers tour à tour ronronnent et jouent de leurs pattes aux griffes rétractiles. Certains mesurent des années-lumière, d'autres sont si infiniment petits que même des pattes de mouche ne pourraient les dessiner. Tous ont les yeux verts, ou non.

Les idéologues voyagent dans leur cagibi en touristes sexuels, toujours en quête de quelqu'un à baiser. Ni infiniment petits, ni infiniment grands, ils sont bornés. Ceux qu'ils attrapent ils leur ôtent la vie, puis ils les veillent dans leur salon.

Je me retourne. Ils se sont pris les uns les autres pour maîtres, c'est pourquoi ils ont ces chaînes aux pieds qui les empêchent d'avancer. Dieu merci, leur son ne m'atteint pas, il est trop lent. Chaque mouvement de mes orteils compose une musique céleste. Mes yeux sont des fentes de plus en plus ouvertes.

Des plantes vivaces grimpent dans l'univers le long de mes cuisses, fleurissent dans ma grotte. Dans mes profondeurs des tiges montent, cherchent dans mon utérus l'éclat de rire du printemps. Des jeunes filles donnent naissance à des enfants conçus à même leur chair, chair à chair, corps à corps, tandis que les poussifs se frottent les éprouvettes. Misère d'eux ! Ils ne connaissent pas les raccourcis. Leur pensée orthopédiquement chaussée procède à pas prudents, sous leurs piétinements la terre souffre et se meurt.

Je viens d'ailleurs, je vais ailleurs et autrement.

Le soleil éructe et soupire après l'eau. Il n'a de cesse d'y tomber, la fin du jour venue. Les terriens le croient responsable, et non coupable, du jour et de la nuit. Mais il n'a que sa soif, et la lumière ne leur vient que de la danse des planètes qui le tiennent à distance, et de la Terre qui l'abreuve en tournant sur elle-même.

Des hommes peignent dans mon utérus. Je sens la caresse de leurs pinceaux, de leurs doigts, de la couleur qu'ils soufflent sur ses parois. Je suis celle qui file si vite qu'ils ne peuvent la suivre. Les fiers-à-bras s'échinent à courir derrière moi, les sages entrent dans mes habitations. Ils ont raison, c'est là qu'ils peuvent me toucher. Allons-y.

Tandis que mes poursuivants, le souffle court, ne cessent de lancer leurs mains pour essayer de me saisir, la tranche de pain sur laquelle ils se tiennent, sous le poids de leur poids s'incline et les fait glisser, telle une confiture molle, vers où nul ne le sait. Un estomac, sans doute.

Je skie dans les montagnes d'étoiles, bondis de galaxies en galaxies. L'espace est plein de la respiration des animaux furtifs. Les hommes m'appellent matière noire parce que j'échappe à leur contact, à leur vision. Mais ceux qui se déchaussent voient autre chose.

Tout en m'élançant toujours plus en avant, je demeure au fond de la caverne. Ceux qui y viennent perçoivent mon parfum. Des orchidées rigolent à gorge déployée. Le dieu mâle qu'ils cherchent n'est autre que mon bouton de rose. Leurs doigts qui tâtonnent me font frissonner d'amour.

Ils modèlent des formes en deux ou trois dimensions quand j'embrasse leur forme. Je goûte qu'ils soient là. Je les rend féconds.

Il leur faut franchir mes paupières. Elles sont l'hymen de leur jour, beaucoup restent derrière.

La lumière passe à travers les barreaux du cachot. Ils sont dans la nuit et ils ne le sauraient pas, s'il n'y avait cette lumière qui passe où ils ne peuvent passer. Ils balancent entre la désirer et la maudire. Ils cherchent la violence, ils veulent faire mal. À force de contorsions dans leurs prisons, ils sont devenus complètement tordus. Plus ils sont tordus, plus ils sont chefs. Leurs os font des bruits de ferraille rouillée.

Où a-t-on vu les carcasses des voitures à la casse se mettre à rouler ? Ils ont le sang tout encombré de casses. Ah ça non, ça n'avance pas.

Des brodequins se dressent au coin des lèvres des dormants. Des drones portent l'œil chassieux des chefs au-dessus de leurs têtes. Les dormants ont des têtes. Ils sont des hommes.

Ils dorment pour rêver, pour mieux veiller quand l'heure vient de veiller. Les chefs n'ont ni tête ni queue, ni queue ni tête, ni membres ni langue, seulement leurs drones abatteurs d'hommes. Ils sont des troncs coupés pour pouvoir entrer dans les télés.

Je dévale les escaliers de notes. Toutes les gammes de couleurs-sons s'entrechoquent, tremblement montant des profondeurs de l'univers. Une lave surgit, elle claque de la langue. Sur la planète Terre les hommes font des traces d'escargot qui luisent un peu sur les mornes contrées. Mais voici : la coulée blanche leur tombe du ciel dans les yeux, et ceux qui le peuvent comprennent qu'elle est venue ouvrir le monde.

Les triangles se font des baisers par les pointes, l'univers vibre de leurs petits bruits de succion. C'est en plein milieu que j'habite. Et tout autour aussi. En plein dedans, partout. Les pouponnières d'étoiles battent des cils sur mon passage, les trous noirs ferment la bouche et s'inclinent. Je jette des confettis, sème des graines, répands des pétales. Toutes les étoiles rient, et le reste aussi.

Les amoureux me font cortège, avec les oiseaux très variés et les poissons qui s'échouent sur les plages pour nourrir les passants qui ont faim.

Qui reviendrait te chercher ? Je reviens, je t'attrape au fond du puits. J'ai l'homme en moi, je le suis.

Les images de la comète qui a surgi dans le ciel russe un matin ont fait le tour de la planète en quelques minutes. Pendant plusieurs jours elles ont continué d'apparaître sur internet, d'être visionnées et revisionnées. Les paranoïaques n'y ont pas cru d'abord, sous-entendant qu'il devait s'agir de quelque missile tiré secrètement par l'ennemi. Les mystiques y ont vu un signe du ciel et en sont devenus des adorateurs. Mais le commun des mortels en a été à peine ému, et une information chassant l'autre, a vite oublié l'événement.

Finalement seuls des scientifiques n'ont pas lâché le morceau. Ils se sont mis à chercher des restes de cet objet qui semblait s'être désintégré sans rien laisser de lui. Rien d'autre que des milliers de bouts de vitres brisées par son souffle, le souvenir de leur stupéfaction et de leur peur dans le cœur des habitants de la région, et ces centaines d'images, le plus souvent prises par des caméras installées derrière les pare-brises des voitures comme témoins d'éventuels accidents. Ces images fascinantes de l'irruption d'une lumière surnaturelle et d'une énorme traînée blanche dans le ciel d'un petit matin d'hiver gelé.

Le coup de l'émotion passée, alors que les chicanes et les violences du monde des hommes reprenaient le dessus dans les esprits, les scientifiques donnèrent suite en plongeant

dans les eaux boueuses du lac, dont ils remontèrent, des mois plus tard, un grand bloc et plusieurs morceaux de cette visiteuse extraterrestre. C'est devant l'un d'eux que je me tenais, quelques mois plus tard, au fond d'une galerie du Museum d'Histoire Naturelle, à deux pas de chez moi. Les Russes avaient généreusement fait don de cette espèce de caillou sombre à leurs collègues de Paris. Bien avant moi, un homme était venu dans ce même Museum se tenir face à un axolotl, rencontrer sa propre étrangeté.

Palet

Ô Truche, passe-moi la cruche !
l'omelette est prête
et tu m'as battu
comme un œuf à la course !

Hector

Onze heures déjà. Il s'est finalement endormi à l'heure où l'hôtel Hélas, la cité entière, s'éveillaient. Il s'est endormi, dans des bruits de tuyauterie, de pas et de voix dans l'escalier, avec dans la rue le ronflement des moteurs, le crissement des freins, le grincement des trams glissant sur leurs rails, celui d'un rideau de fer qu'un commerçant tirait, avec les entrechoquements des chaises et des tables qu'un garçon de café rangeait sur le trottoir, à cause du vent qui se levait.

Hélas, quel drôle de nom pour un hôtel. Qui ne lui va pas si mal, hélas. Le soleil couchant s'attarde une dernière fois sur sa vieille façade de pierre noircie, c'est pitoyable comme la caresse d'une fille fraîche à un vieillard édenté. Hector, drôle de nom de guerrier pour un misérable comme moi, réduit à loger au dernier étage de l'hôtel Hélas. Hector a poussé la porte qui a poussé un long cri d'agonie. Dans l'entrée, deux vieilles femmes couvertes de noir ont marmonné entre leurs lèvres pincées, racornies. L'une d'elles s'est levée, le visage austère, et lui a tendu sa clef en plantant dans les siens ses petits yeux secs. Il est monté. Quatre étages par un escalier sombre, étroit, humide. C'est le bout du monde, et quel monde ! Il y a, sur le mur du fond, une lucarne avec vue sur une impasse pavée. Le mur de l'immeuble d'en face est encore plus sale et délabré que celui de l'hôtel, les volets de bois vermoulu en sont toujours - et sans doute à jamais - fermés. Ensuite l'impasse fait un coude, et le regard vient buter là, sur l'arête d'un mur noir, condamné à tout ignorer des éventuels mystères de la fin du cul-de-sac. Seule une antique plaque scellée sur le coin extérieur de l'immeuble informe de sa qualité d'impasse. Un jour, se dit Hector, un jour je devrai descendre et aller là-bas, tout au bout, pour savoir, un jour, j'irai. Sur les toits, des pigeons balourds roucoulent sans passion.

Réveillé en sursaut, Hector s'éjecte de ce placard exigü où il a été projeté et emprisonné par une main aux longs ongles noirs. Maudits cauchemars ! Bleue et grise la nuit par la lucarne l'invite. Le couloir, noir. En bas de l'escalier, il reste figé : près du sol flotte une tête, chauve, immobile, cadavérique. Passé le premier instant de stupeur, il reconnaît dans cette figure fantastique le visage de l'hôtelier, discerne autour de lui un petit lit dont les couvertures bosselées révèlent l'existence du corps épais qui l'accompagne normalement. Rapide et silencieux, il remonte vers son peu douillet cocon.

Perdu dans ses pensées, il ne sait plus combien d'étages il a gravi avant de se retrouver dans cet espace circulaire, haut, blanc et lumineux. Dans le mur concave, dix portes flanquent neuf

couloirs rayonnant autour de l'axe central. Aussitôt ressorti, Hector ébloui distingue à peine l'escalier qui, plongé dans la semi-pénombre, s'élève maintenant en colimaçon, raide et étroit. Sans s'arrêter, il court entre les marches aiguës jusqu'au dernier.

Le plancher craque et l'ombre géante d'Hector tremble du mur au plafond. La flamme de la bougie vacille, bien sûr, et avec elle sa chaude lumière répandue. C'est tout ce qu'il y avait sur le palier, une table et une bougie.

Hector est obligé d'avancer précautionneusement parce qu'il y a des marches qui montent ou qui descendent tous les trois pas, avec des portes au bout et dans les coins et les recoins, et des numéros dessus écrits à la craie sans qu'on puisse y déceler aucun ordre, pas plus que dans cette drôle d'architecture qu'il découvre à tâtons. L'espace obscur est plein de grincements, grignotements, galopades. Bestioles. Les peintures s'écaillent, les boiseries ont des échardes. En s'approchant des portes, Hector perçoit l'écho d'une agitation, des voix, des souffles lointains.

Cris et halètements. De douleur, ou de plaisir ? Comme ils sont étouffés, c'est difficile à dire. Peu à peu tous ces soupirs exhalés par les murs enflent et viennent s'écraser contre Hector, lui enserrent la poitrine, lui creusent le ventre, et les boyaux noirs du dédale le propulsent d'une porte à l'autre, le jettent à l'aveugle contre les bruits obscènes de la vie. Il poursuit sa lutte contre les chiffres presque effacés, il avance et il ne sait même pas pourquoi, le pauvre Hector, seulement il faut bien qu'il y aille maintenant qu'il est là. À la maison il faisait bon et clair.

En enfonçant la clé dans la serrure, Hector transpire. Elle tourne. Deux fois. La porte est légère et s'ouvre comme dans un coup de vent.

Devant lui s'étend une allée de galets blancs, enveloppée dans une douce coulée de jour et couverte d'une épaisse tonnelle de vigne vierge.

Il avance sous la voûte rouge, sent le sol caillouteux épouser un peu brutalement la plante de ses pieds. De leurs feuilles flamboyantes quelques tiges plongeantes l'effleurent. L'air est si parfaitement tiède qu'on s'en évanouirait de bien-être.

Le bout de l'allée est voilé d'une nappe de blancheur bleutée, muraille opaque, impalpable, qu'il doit crever de son corps.

Des cascades de rires l'accueillent. Des filles. L'une d'elles s'avance vers lui doucement, gentiment, comme on approcherait un animal effarouché. Elle lui prend la main, l'amène auprès de la fontaine. Les autres font cercle et silence. Elles penchent leurs visages attentifs vers Hector et toute leur beauté lui tombe dessus, incroyable.

« Je suis Lunette », dit celle qui l'a conduit. « Et toi ? » Toutes se mettent à lui lancer des mots aimables, à lui caresser les cheveux, les joues, à lui enlever ses vêtements sans façons, aussi légèrement que s'ils étaient de plumes. Hector est pris dans une ronde où tous les corps se touchent, où les peaux s'effleurent, se frottent, elles dansent et poussent des petits cris, se cognent à lui, le sang gicle à grands coups dans ses membres, rien n'est vrai, il fait si chaud. Avant d'avoir pu rien comprendre, voilà comment s'endort le vaillant Hector, tout nu au milieu de cinquante ravissantes.

C'est difficile à expliquer, mais ici, à la place du ciel, il n'y a rien. Pas de bleu, ni de soleil, ni d'étoiles ni de lune. Ni de plafond pourtant. Comment dire ? Le jardin présente un mélange d'ordre et de sauvagerie. Autour de la fontaine s'étend une pelouse veloutée, à laquelle quelques vieux bancs de pierre, gagnés par la mousse, donnent une note d'infinie nostalgie. La première violence de ses émois passée, Hector ne peut se promener ou s'allonger là sans avoir l'impression d'un bonheur déjà enfui, toujours en train de s'écouler et de se perdre.

Cette trouée d'herbe grasse est bordée de buissons de chèvrefeuille, roses grimpantes, arums, lilas, rhododendrons, de massifs mélangés de camélias, violettes, fraisiers, narcisses, muguet, pivoines, pensées, d'où montent des odeurs entêtantes. On entre au-delà dans le royaume des oiseaux, le verger riche d'une innombrable variété de fruits où s'égaillent merles siffleurs, rossignols et canaris chanteurs, cailles carcaillantes, coucous, bouvreuils, huppés, roitelets, paradisiers et oiseaux-mouches. Parfois quelques galets ébauchent une allée égarée entre les arbres, quelques pierres entassées amorcent des jardins suspendus ou des pans de mur évoquant quelque ruine antique.

Lunette lui affirme qu'il est ici impossible de se perdre. Mais ce qui le gagne, c'est l'ennui. Hector se rendort, hélas.

Palet

De sa patte le chat polit son
chapeau lisse - on
dirait qu'il salue, poli, ce
pacha polisson !

L'ange de Kafka

Les milliers de cadenas accrochés au Pont des Arts menacent de faire s'écrouler les rambardes. Comme les humains sont étranges. À croire symboliser l'amour par ces choses rigides et froides, ces pièces de fer faites pour enfermer. Dont ils jettent la clé, comme s'ils voulaient être sûrs de ne jamais pouvoir se libérer.

Le soleil se lève sur la Seine, le ciel sera bleu aujourd'hui. Mes camarades et moi-même l'avons balayé toute la nuit, palmes en main, là-haut où il n'y a ni jour ni nuit, seulement les jeux merveilleux de la lumière. Nous aimons tant animer la vie du ciel et l'entretenir. J'étais un peu nostalgique d'avoir à descendre, mes camarades le savaient, c'est pourquoi ils chantaient de plus belle en conduisant gentiment le petit troupeau des nuées au bercail. Ils m'entouraient, me souriaient, frôlaient de leurs ailes mes ailes, afin de me faire savoir que ce n'était qu'un au-revoir, que nous nous retrouverions l'instant d'après, quel que soit le temps qu'il me faudrait passer en bas, où le temps enferme les êtres à clé. Du moins ceux qui ont jeté la clé.

Aussitôt que j'ai fait le pas, que j'ai sauté vers la Terre, la nostalgie s'est faite discrète dans un coin de mon cœur, pour laisser place à une douce excitation. Quelle joie d'avoir été choisi pour cette mission. Accompagner le voyage de Franz. Je ne sais pas pourquoi il a voulu redescendre, lui. Est-ce lui qui l'a voulu ? Quoiqu'il en soit, nous nous en remettons à la grâce de Dieu, nous verrons bien.

Quelques humains commencent à aller et venir derrière moi sur le plancher de bois. Nul ne me voit, à cause de leur temps compté, qui leur cadenasse les yeux. J'ai pitié d'eux, je les aime déjà. Une mendicante s'installe au bout du pont. Elle porte une longue jupe, ses pieds sont nus, je vois qu'elle vient d'ailleurs, d'un pays où on ne la veut pas davantage qu'ici. Je tourne mes regards vers le fleuve. Il devrait arriver, maintenant. Je m'assois sur la rambarde, la ville s'obscurcit. L'eau coule entre les deux murailles d'ombre, ruban de lumière. À l'est, dans l'or du soleil levant, voici qu'apparaît sa barque, toute petite à l'horizon. Des vaguelettes l'accompagnent, vertes et transparentes avec des lèvres blanches. Je suis tout sourire.

Le voici, mon Franz. Sa barque de bois approche, il rame vigoureusement, sous son chapeau rouge son visage sombre ruisselle de sueur. Soutenu par le courant, poussé par le vent, il file si vite que je me demande comment il arrivera à s'arrêter avant d'arriver directement à

l'océan. Ça y est, il passe sous le pont. Je vole jusqu'à l'autre rambarde, le regarde s'éloigner. Il est maintenant couché de tout son long dans la barque, sur le dos, tout droit et maigre dans son costume noir, les mains croisées sur la poitrine, ses yeux brillants fixés sur le ciel. Ses lèvres bougent, il parle, il sourit. La Seine l'emporte, il n'est déjà plus qu'un point.

À moi maintenant de ne pas traîner. Avant de le rejoindre je passe saluer la mendicante. Elle lève la tête, je me vois dans ses yeux : elle m'a vu, un sourire fend le masque pitoyable qu'elle se compose, Job, pour le job.

Vu d'en haut, le quartier de la Défense ressemble à un microprocesseur. Les tours d'acier scintillent, percées de haut en bas de centaines de petits rectangles froids, baies vitrées derrière lesquelles travaillent les employés humains. Je ne suis plus habitué à me déplacer dans l'atmosphère terrestre, je prends beaucoup de plaisir à découvrir ses possibilités, me laisser soulever et emporter par les sentiers de l'air, en jouant de mon corps et de mes ailes pour diriger mon vol. Je descends vers l'esplanade, me rapproche du fourmillement des employés qui se distribuent dans les différents immeubles. Avant même de le voir, marchant avec les autres sur les dalles de béton, je sais que Franz est là, je sais où il est. C'est bon, nous sommes bien reliés. Allez, un dernier petit plaisir, je m'engouffre dans un courant d'air chaud, d'abord je remonte doucement, puis je suis happé à toute allure, je vois la courbure de la Terre à l'horizon, c'est beau ! Je commence à apprécier vraiment l'aventure.

Je passe par la fenêtre, pénètre à l'intérieur de la tour, vais directement à la porte de l'ascenseur au moment où il doit en sortir. Il est le seul à porter un chapeau, et rouge comme il est, ce chapeau qui se déplace au-dessus des hommes a l'air d'un être vivant, indépendant, venu on ne sait d'où. Comme Franz est déjà grand, ainsi coiffé il dépasse tous ces gens qui se serraient comme des sardines dans la boîte et s'en déversent. Bizarrement, lui seul a la peau sombre. Un homme de taille moyenne, à costume gris, chemise bleue, cravate grise, lunettes rectangulaires cerclées de fer posées sur son nez étroit, en avançant les yeux fixés sur son smartphone, le rejoint comme sans faire exprès. « Hey Franz ! » dit-il, une fois près de lui à le toucher. « Vous allez bien ? »

« Ça va, et vous ? » répond Franz, tandis que le collègue pianote encore quelque chose sur son portable, puis le montre à Franz en disant : « Un problème avec ma femme. Mon ex. Histoires de pension alimentaire. »

« Ah », dit Franz.

Ils remontent un couloir le long duquel des portes s'ouvrent sur des bureaux.

« J'ai pas oublié ce que je vous dois », dit le collègue, en claquant son smartphone et le remettant dans sa poche. « J'ai rendez-vous avec mon banquier, d'ici deux ou trois jours tout sera réglé. »

« Pas de problème », dit Franz.

« Le truc c'est que je dois le voir demain, et qu'en attendant ma carte de crédit est bloquée. Juste le jour où j'ai promis à mon ex de prendre ma fille ce soir et de l'emmener au McDo ! »

« Ah », dit Franz.

« Si je vous devais pas déjà de l'argent, je vous aurais demandé de me dépanner. Mais je vais lui dire que c'est pas possible, c'est tout. La petite va être déçue. Connard de banquier. »

« Tenez », dit Franz en sortant de son portefeuille le seul billet qui s'y trouve, un billet de cinquante euros.

Tandis que le collègue fait disparaître le billet dans sa poche, une femme de ménage d'une cinquantaine d'années, un peu difforme, qui vient de terminer son service, les croise et s'arrête pour saluer Franz. « Merci pour les bonbons ! », dit-elle, ses larges narines se dilatant de joie. Franz lève la main à hauteur de son oreille, comme s'il ne voulait pas entendre ça, et faire signe en même temps que ce n'est rien.

« Merci mon vieux », dit le collègue en lui prenant le bras, avant de disparaître dans le premier bureau sur la gauche. Franz continue à marcher et entre dans le bureau suivant, où pénètrent aussi d'autres employés. En quelques minutes, huit hommes et deux femmes rejoignent leur ordinateur, dans chacun des dix boxes de la pièce.

Avant que Franz ne soit assis, l'un des hommes, vêtu d'un costume bleu pétrole, l'interpelle : « Franz Kafka ! Où avez-vous garé votre barque ? » Puis, s'adressant à la cantonade tout en soufflant par son gros nez cabossé : « J'ai vu notre nouveau collègue tout à l'heure. Devinez où ? Je traversais le pont de l'Alma pour aller prendre mon métro, et qu'est-ce que je vois ? Une barque, une vieille barque en bois, en train de filer sur la Seine. Et dans la barque, un homme couché sur le dos, le sosie de Franz ! Tout raide, tout noir, avec son chapeau rouge, surgi de nulle part, dans cette barque qui avait bien cent ans d'âge ! Ma parole, on se serait cru arrivé à l'instant du Jugement dernier, au moment où les cercueils sont déjà ouverts mais où les morts ne remuent pas encore ! »

« Ah ! » dit Franz en riant. Excellent, je note ! »

L'autre sort son téléphone de sa poche et vient vers lui : « Regardez, j'ai pris une photo ! Le temps que je réagisse, la barque était déjà loin, mais on la voit, je n'invente rien ! Franchement, j'ai jamais vu un truc pareil, en plein milieu de Paris ! J'aurais vu un tigre à la Seine, ça m'aurait pas davantage surpris ! »

« Oui, oui, étonnant... étonnant vraiment... Excusez-moi, il faut que j'aille voir le chef », dit Franz.

Mais vous n'êtes là que depuis une semaine ! » dit l'homme épais, assis derrière son immense table. La lumière qui entre, comme moi, au quarantième étage par la vaste baie vitrée de son très grand bureau, joue dans son casque de cheveux blancs. Son regard implacable contraste avec ses traits enfantins, charnus.

Je sais, dit Franz, debout, tenant son chapeau à la main. Mais ce sont ces troubles... L'insomnie... Je passe des nuits blanches... C'est difficile à expliquer, mais donnez-moi seulement une semaine de congés, et tout sera réglé, je reviendrai comme neuf... J'abattrai du travail comme onze bûcherons !

Vous croyez que votre insomnie va passer en une semaine ?

Oui oui, sans doute.

N'est-ce pas plutôt grâce au travail que vous finirez par retrouver un rythme de vie sain ?

Un rythme de vie sain ! Tout à fait ! C'est ce qu'il faut ! Si vous me donnez une semaine, le travail sera fait, le jour et la nuit reprendront leur place.

Je ne vous comprends pas. Pourquoi demander un congé si vous voulez travailler ?

J'ai un travail à faire. Cela me presse. Je dois... je dois écrire. Cela m'empêche de dormir la nuit. Cela m'arrache au sommeil, cela m'oblige à me lever et à me tenir devant ma table de travail comme un condamné. Ne croyez pas que je n'ai pas essayé de lutter contre cela ! Je fais tout ce que je peux. Je fais du sport, j'arrive à l'heure au bureau, je ne passe pas tout mon temps sur internet, je suis extrêmement sérieux. Quand je rentre chez moi j'accomplis mes obligations familiales, bref j'endure tout ce qu'il y a à endurer. Après cela je devrais m'écrouler de sommeil, non ?

Le temps passe, monsieur Kafka.

Pardon, je vais faire vite. Je m'écroule de sommeil en effet, mais cinq minutes après, Cela me réveille et voilà, j'y suis jusqu'à l'aube, à faire sortir de moi sur la page blanche mot après mot, *comme une véritable délivrance couverte de saleté et de mucus*. Parce que *ma main est la*

seule qui puisse parvenir jusqu'au corps. Il me faut cette semaine de congés. Je partirai dans un camp de naturistes, loin de tout, dans la nature, je n'aurai rien d'autre à faire que de finir de laisser sortir Cela. Alors je pourrai revenir, Monsieur.

C'est bon, allez-y.

Dans le couloir, retournant à son bureau, son chapeau de nouveau sur sa tête, Franz, de satisfaction, frappe son poing dans sa paume. Alors qu'il passe devant la machine à café, deux collègues l'apostrophent. Celui qui a la chemise gris souris lui demande s'il connaît *la meilleure méthode pour tuer les chats qui ont la vie dure*. Celui qui a la chemise gris crevette lui demande s'il connaît l'histoire des *quatre hommes qui mangeaient un rôti de chat*.

Soudain il y a un bruit de course furtive, comme si un rat traversait la pièce. Franz bondit, se retrouve d'un saut de l'autre côté du couloir, dont il scrute le sol. L'homme à la chemise gris souris, à quatre pattes, essaie de regarder derrière la machine à café. Quand il se relève, il a un gros cafard noir accroché sous le nez. « Haha, Hitler ! », dit l'autre.

Franz le regarde fixement, incrédule. L'homme à la chemise gris crevette rit bruyamment, en se tapant les cuisses. L'homme au cafard plisse le nez, ouvre de gros yeux, le visage parcouru de mimiques qui indiquent que quelque chose le gratte.

Enfin il éternue. Le cafard, projeté au sol, s'enfuit en produisant un bruit de course disproportionné. Rapide comme l'éclair, Franz sort son stylo de sa poche, le lance comme une fléchette. La plume transperce pile le dos du cafard, stoppant sa course.

Ce n'est pas ma première mission parmi les humains. Au moins cette fois ils n'essaient pas de me faire ce qu'ils ont essayé de me faire dès que je suis arrivé à Sodome, une fois. Remarquez, aujourd'hui ils ne me voient pas. Ceci explique peut-être cela. Mais peut-être qu'à la Défense, le mal aussi est invisible. Tandis qu'à Sodome tout se voyait. S'entendait, même. La rumeur en était montée jusque Là-Haut. Avec l'un de mes camarades, nous avons été envoyés voir ce qu'il en était. Verdict : Sodome a été détruit.

En survolant de nouveau la ville, cette fois dans les couleurs du soleil couchant, je retrouve mon enchantement du matin. De là-haut, même si dans l'atmosphère on n'est jamais bien haut, tout est beau. Le plan de la ville, semblable à une histoire écrite dans une écriture primitive. Ses artères, ses espaces verts, ses bâtiments semblables à des pièces de jeu, sa circulation de minuscules choses et êtres. Mais les avoir de nouveau approchés, ces minuscules

êtres, me laisse comme à Sodome une drôle d'impression. Peut-être pire, même si cette fois je n'ai pas subi d'agression. Comment dire ? C'est leur esprit. N'est-il pas tordu ? J'essaie de ne pas trop y penser, je me dis que je n'ai encore rien vu, qu'il est idiot de s'inquiéter pour si peu. Mais rien à faire, cela me trouble, j'en oublierai presque où je dois aller. Je me rends compte que depuis un bon moment je tourne au-dessus de la ville sans en sortir.

J'oblique vers l'est, traverse le périphérique. Banlieues, barres d'immeubles, zones pavillonnaires. J'amorce ma descente dans l'une d'elles et je passe le portail, en même temps que Franz, d'une maison grise à un étage, quatre fenêtres à l'étage et une cheminée sur son toit de tuiles.

Penché sur la table de toute sa carcasse massive, armé d'une longue fourchette et d'un long couteau, son père coupe la ficelle qui entoure le jambonneau, puis tranche les viandes, luisantes de gras, en plusieurs parts. Tous les regards sont rivés sur le plat. D'un signe de tête appelant sa femme à lui tendre son assiette, le père commence à servir la potée. Ses gestes sont pleins d'autorité, tandis qu'il remplit consciencieusement les assiettes de la femme puis de l'adolescente d'un assortiment de viandes et de légumes. Vient le tour de Franz Kafka. Il tend son assiette, et la main en avant, refuse la viande. Le père hoche la tête, pique deux pommes de terre, une carotte qu'il dépose à l'aide du couteau dans l'assiette, que retire alors son fils.

Tu vas rester longtemps comme ça sans manger de viande ?, lance le père d'un ton méprisant.

Les deux femmes échangent un regard consterné.

Quand je mange de la viande, je me sens comme *une saleté étrangère dans mon lit*, réplique Franz.

C'est une insulte à ton grand-père ! Je ne l'ai jamais vu autrement qu'avec son tablier couvert de sang ! Ça, c'était un homme !

La fille éclate de rire. Le père donne un coup de poing sur la table, tout en poussant une espèce de meuglement.

Oh, dit Franz, plongeant le nez comme par soumission dans son assiette, où il arrange la carotte et les pommes de terre en sorte qu'elles figurent un pénis et des testicules.

Comme des gamins, Franz et sa petite sœur, face à face, pouffent dans leur main. Puis Franz se lève et annonce qu'il s'en ira demain à la première heure, ayant obtenu une semaine de congés.

Génial ! Tu pars où ?, demande sa sœur.

Dans un camp naturiste, au bord de l'océan. Une semaine de vie saine !

Trop bien ! Je peux venir ?

Tu t'imagines, réplique le père, que je vais laisser partir ma fille au milieu d'une bande de cinglés qui se promènent toute la journée nus comme des vers ? Des vers, des vers de terre, voilà tout ce qu'ils sont !

Et avant de se rasseoir, il fait le geste de les écraser sous ses pieds.

Un peu après, installé dans sa chambre, Kafka écrit dans son Journal : *Aujourd'hui, soirée familiale désespérante. Mon beau-frère a besoin d'argent pour l'usine, mon père est inquiet au sujet de ma sœur, de son commerce et de sa maladie de cœur, ma sœur cadette est malheureuse, ma mère est plus malheureuse que nous tous, et je suis là à écrivasser.*

Le train longe les bords d'un fleuve. C'est un vieux train, et un vieux fleuve. Ils courent dans le même sens, et leur course fait toutes choses nouvelles.

Assis sur la banquette, Franz Kafka détourne son regard du paysage, baisse son chapeau sur ses yeux et semble se mettre à somnoler. Je me mets avec lui, oreille contre oreille, joue contre joue, œil contre œil, corps contre corps.

À côté de nous repose le sac de voyage, ouvert. Avec dans la fente, l'ouverture, une liasse de papier. Entre nos cuisses le stylo, avec lequel la main de Franz Kafka a déjà noté quelques mots. *Le train longe les bords d'un fleuve. C'est un vieux train, et un vieux fleuve. Ils courent dans le même sens, et leur course fait toutes choses nouvelles.*

Dans la somnolence un rêve nous vient. Il y a une forêt, des taillis, des profondeurs, des courses à l'intérieur, à la recherche de la lumière. Il y a eu crime, il y a une vérité à trouver, une mort à arracher, une justice à rendre, une vie à rendre. Il y a des arbres et du vent, il y a un arbre. Une barque court sur le fleuve, avec un homme dedans, un homme et une femme, entre les arbres qui ne font qu'un.

Palet

Astre couché le roi
de la savane d'or dort.
Or vient le jour d'après hier.
Parmi lions se pavane
un soleil à crinière.
Mille ions et photons,
pierres à prières, adorent
l'Unique éclatant celé.

Marie Curie

Marie Curie se coltine la pechblende. Au mépris du danger, par tonnes elle transporte, trie, épure la « pierre à malheur », jusqu'à lui arracher son cœur, pour l'amour de la science et le bienfait de l'humanité.

« Premier principe, écrit-elle : ne se laisser abattre ni par les êtres, ni par les événements. » Et aussi : « Ma tête flambe, tant elle est embrasée de projets. Je ne sais plus que devenir ! Ta Mania sera, jusqu'à son dernier jour, une allumette au-dessus d'autres allumettes. »

C'est moi, Marya Sklodowska Curie. Mania pour ma famille polonaise, Mé pour mes enfants, Marie pour tout le monde. Corps à corps je me confronte au monde, jour après jour je fais sortir de lui sa lumière cachée.

Et la nuit, Pierre et moi faisons sortir l'un de l'autre la vie, la joie d'amour. « Il faut faire de la vie un rêve et faire du rêve une réalité », dit Pierre.

Le jour baisse. Nous savons, Pierre et moi, sans avoir besoin de nous le dire, que nous allons partir. Quitter cet étrange village de gloires. Nous avons un peu pitié des autres, ceux qui vont rester. Où iraient-ils ? Il paraît qu'il y a un autre couple, mais tous les autres ont été enterrés seuls. Seuls. Et il n'y a presque pas de femmes.

Tous ces grands hommes. Sans doute leur conversation est-elle très intéressante. Échanger avec eux pourrait être passionnant pendant très, très longtemps. Mais de radioactivité, nous ne pourrions parler qu'avec celui qui fut mon amant après la mort de Pierre, et son ancien élève. Paul. Il est là aussi. Sans sa femme ni les autres avec lesquelles il s'échappait d'elle. Mais il ne me dit plus rien, depuis longtemps. Je désire Pierre, mon amour, mon amour. Lui seul, Pierre.

D'histoire, nous pourrions parler avec tous les autres. Toutes ces gloires de l'histoire de France. C'est ce que nous avons pensé, Pierre et moi, en nous retrouvant là. Du moins c'est une pensée qui nous est venue. Ou qui nous a traversés. Quelques instants. Ici dans la tombe, dans l'enceinte du Panthéon, nous sommes un peu comme dans un atome, dans l'infiniment petit. Les lois sont autres que dehors, où règne la physique classique. Sommes-nous toujours

morts, ou encore vivants ? Pierre et moi, nous allons sortir de l'indétermination, je le sais.

Un petit temps donc, nous avons envisagé la possibilité de rester là avec eux à parler d'histoire. Et en même temps nous avons compris qu'ils n'étaient que de pauvres ombres, errant, une fois les portes fermées, le silence installé, la nuit tombée, dans le labyrinthe voûté du cénotaphe. De pauvres ombres grises. Seuls Pierre et moi émettons un doux rayonnement. Le radium accumulé dans nos corps au cours de notre vie de travail, sans doute. Mais nous les scientifiques, nous les rationalistes, nous les positivistes, je sais que nous partageons une autre impression : si nous rayonnons, c'est d'amour.

Pierre et moi marchons main dans la main entre les épais murs de pierre, saluant courtoisement nos illustres colocataires, sortis comme nous de leurs tombeaux pour la promenade du soir. Les lueurs vertes des petits panneaux fléchant la sortie à intervalles plus ou moins réguliers permettent de discerner un peu les autres, mais rarement de les reconnaître – à supposer que nous les connaissions, car la gloire des hommes n'est pas si universelle ni immortelle que ça. Personne ne se dirige vers la sortie, ils ont certainement compris depuis longtemps que c'était inutile. Ou bien, ils n'en ont même pas envie. Peut-être ne savent-ils plus ce que désirer veut dire. Nous, l'amour nous fait brûler de désir.

Tous ces hommes qui, pour beaucoup, ont connu les honneurs de leur vivant et se retrouvent à errer dans l'éternité sans amour, sans femme, sans enfants, sans peuple, sans vie. Tous se retournent sur nous. Sur nos corps qui contrairement aux leurs, rayonnent. Leur corps à eux semble être un amoncellement de poussière que le moindre souffle disperserait. Nous ralentissons un peu chaque fois que nous croisons l'un d'eux, de peur que cela ne se produise. Que le déplacement d'air occasionné par notre passage ne les fasse disparaître. Peut-être à jamais ? Ou bien se reconstitueraient-ils, leurs poussières retrouveraient-elles la mémoire des formes de leurs corps, et s'assembleraient-elles à nouveau pour leur faire reprendre leur morne et terrible errance ? L'irréversibilité règne-t-elle ici, ou la réversibilité y a-t-elle ses droits ? La question éveille notre curiosité scientifique, mais pas suffisamment pour nous détourner de notre ardent désir de partir.

Pierre et moi continuons à arpenter les corridors voûtés, en suivant les flèches luisantes qui indiquent la sortie. Nous gravissons maintenant un large escalier, nous quittons le sous-sol. Rien d'autre que nous ne bouge. Nous traversons une vaste salle. Nos pas ne produisent aucun son sur les dalles qui composent des motifs circulaires et rayonnants, comme si nous étions en train de nous déplacer dans l'espace interstellaire. Nous distinguons la porte mais

avant même de l'atteindre nous passons à travers le mur, propulsés par un immensément jouissif effet de tunnel. Nous voici maintenant dans la brise fraîche d'une délicieuse nuit de printemps.

Toujours nous tenant par la main, nous nous sommes mis à courir, presque. La surprenante facilité avec laquelle tout s'était passé n'était-elle pas suspecte ? Ne risquait-on pas de nous saisir par l'épaule et de nous ramener manu militari dans notre illustre prison ? Tant que nous étions enterrés au cimetière de Sceaux, nous nous étions contentés du bonheur de reposer paisiblement l'un près de l'autre, enfin réunis. Mais ce transfert au Panthéon avait changé la donne, à la façon d'une opération en laboratoire. Une énergie nouvelle nous tenait debout et exigeait que nous suivions le chemin qu'elle nous indiquait, et qui nous était encore inconnu.

Ils continuent à marcher dans les rues de leur ancien quartier. Le vent se lève, des pétales de cerisier se mettent à voleter dans l'ombre. Elle revoit la neige de son pays, celle des jours de folle joie, des courses à traîneaux en bande de jeunes filles et jeunes hommes allant danser – et elle dansait jusqu'au matin - et celle des jours de folle tristesse où elle devait gagner sa vie, institutrice privée dans une lointaine campagne, séparée de ses proches pendant d'interminables mois. Ce premier garçon qu'elle aima et qui l'aima, le fils aîné de la famille où elle était placée, il lui fallut des années pour admettre qu'il n'irait pas contre la volonté de ses parents, qu'il n'épouserait pas une jeune femme qui, toute savante qu'elle soit, n'était quand même qu'une domestique. Séparation sur séparation. Marie enfant séparée de sa mère morte trop tôt, Marie jeune fille séparée de sa famille, Marie jeune femme séparée de son premier amour, et pour finir Marie jusqu'à la fin de ses jours séparée de son grand amour, Pierre, mort trop tôt. Elle a tant souffert, Marie.

Tout en marchant, Marie fait un geste de la main, comme pour refermer une porte sur le mauvais du passé. Définitivement. Marie trie sa vie comme elle a trié la pechblende, afin de n'en garder que le cœur vivant. Que tombent dans le néant les peines et les humiliations endurées en France comme en Pologne ! La voici réunie à Pierre, son bien-aimé, son très-aimé – rien d'autre que cela ne doit survivre. Rien d'autre que son amour pour Pierre et leurs enfants, et pour leurs rares proches qui ne trahirent jamais.

Leurs pas les mènent aux lieux où ils vécurent et travaillèrent, toujours passant à travers les murs, qui ne sont plus des murs pour eux. Au lieu où fut leur premier laboratoire,

le hangar de l'École de Physique et de Chimie où ils revenaient parfois le soir, après la journée de travail, pour contempler, ensemble dans l'ombre, la lueur féerique des extraits radioactifs qu'ils avaient arraché à la pierre de malheur. Alors, se souvenant de l'amour physique, ils se retournent, se font face, se cherchent maintenant dans les yeux l'un de l'autre.

Pierre est toujours ce beau jeune homme mince, fort, doux, dont les traits reflètent la pureté d'âme. La mort l'a cueilli dans la fleur de l'âge, mais elle, Marie, comment lui apparaît-elle ? Jeune, comme il l'a connue ? ou comme elle était au moment de sa mort, avec son corps de sportive toujours, mais le visage vieilli par les années et l'anémie causée par le radium, la chevelure blanchie ? Qu'importe, car il la regarde avec le même amour et elle sent ce qu'elle n'avait pas senti depuis une éternité : son sexe dressé contre son ventre, contre sa chair qui brûle de désir pour lui. Les cris de bête sauvage qu'elle s'est retenue de pousser pour expulser sa douleur après la mort de Pierre, c'est maintenant, pendant l'amour, qu'elle les laisse jaillir de son corps.

Palet

Chameau de dromadaire,
tu as tant roulé ta bosse
que j'en ai eu le mal de mer
au milieu du désert !

Jeanne Duval

Je m'appelle Duval. Admettons. Jeanne Duval. Nul ne sait d'où je viens, sans doute d'une lignée d'esclaves - mon nom m'a été volé, j'en ai d'autres. Lemer, Berthe, Duval... Vallée, vallon, combe, gorge, ravin... Allons-y pour Duval, où l'eau court et les morts ressuscitent.

Duval sort du théâtre. Sa haute stature, sa démarche ondulante dans son habit masculin, son regard droit, sa peau sombre attirent le regard des passants. Homme ? Femme ? D'Afrique ? Des Indes ? Des îles ? Elle porte son costume de scène, qui lui va tout autant qu'une robe à la ville. Son vrai vêtement c'est sa peau, tout ce qui est tissé par les humains n'est que rideaux de la comédie humaine.

Sur scène elle ne tient qu'un petit rôle mais elle a un admirateur, un qui crie Berthe ! et lui jette une fleur par la fente des rideaux quand ils se ferment. Qui est-il ? Elle l'ignore, et peu importe. La voix varie, ils sont plusieurs à faire le même geste, suivant les jours.

Les spectateurs vont au théâtre comme au sanctuaire, chercher le dévoilement du destin. Mais de la scène, de l'autel, c'est le destin qui les contemple, plongés dans l'ombre.

Quand Duval marche, toute la ville l'escorte, avec ses éclats de voix, ses martèlements de chaussures, de cannes, de sabots et de roues sur les pavés, ses courses et ses rires d'enfants, ses aboiements et ses caquètements, ses cris d'oiseaux. Duval pense à son poète, lui aussi tourne autour d'elle avec son langage. Elle est sa femme costumée, son destin à dévoiler, et qui le déshabille. Le corps de Baudelaire est mince et nerveux. Quand il ne sait pas ce qu'il veut, elle le lui apprend.

Charlot, elle l'appelle. Admettons. Elle déboutonne son habit flottant, sa chemise, son pantalon. Enlève-moi tout ça. Baudelaire est comme elle, il aime la couleur, la folie dans le vêtement. Parfois il entre dans des colères noires. Il est jaloux. Duval a eu d'autres hommes avant lui. En a-t-elle encore ? Elle le regarde dans les yeux comme elle regarde les autres, dans la rue.

Il lui a trouvé un logement rue de la Femme-sans-Tête, sur l'île Saint Louis. Déjà qu'on lui a coupé son nom... quand ça lui prend, il voudrait qu'elle ne soit qu'un corps. Mais c'est avec ses yeux autant qu'avec ses mains qu'elle le déshabille. Comme elle le fait aux autres,

dans les rues, dans les cafés, au théâtre, avec tout son être insupportable d'assurance et d'humilité mêlées. Pire que l'arrogance : inattaquable.

Quand il parle d'elle, Baudelaire dit : ma femme. C'est à ça qu'on reconnaît un vrai poète. Il ne biaise pas, il cherche la vérité. Il ne dit pas ma maîtresse, le mot que les menteurs emploient pour dire mon esclave, mon achetée, une dont je suis le maître. Duval est libre. Baudelaire est à poil devant Duval, qui est à poil devant lui.

Baudelaire est juste avec Duval, mais quand il lui faut admettre qu'elle dépasse ses mots, il devient injuste. Par dépit, par vengeance. Le verbe n'est-il pas le divin, le propre de l'homme ? Seulement quand il se tient auprès de la vie. Duval est la vie. Lui aussi, Baudelaire, l'est, mais en lui la vie ne lui plaît pas. La vie qui le fascine, c'est celle qu'il voit en elle. Duval l'oblige à sortir de lui aussi la vie, comme elle fait sortir de lui son sperme.

« Tu t'attendais à ce que mon sexe reste fermé quand j'ouvre les cuisses ? Je ne suis pas un fantasma de peintre, je suis vivante ! »

Elle rit.

« Fais pas cette tête, Charlot ! »

Elle se lève. Baudelaire la saisit par le bras : « Refais-le », dit-il.

Un rire bref, sonore, fait sauter sa poitrine en avant. Elle se laisse retomber sur le divan, écarte les cuisses, pose ses pieds sur le bord. Elle n'a plus son pantalon, son sexe est nu, ouvert. Ses seins aussi sont à l'air, dégagés du corsage pendant leur première étreinte. Le jour qui passe à travers les rideaux bouge sur sa peau sombre, comme si lui aussi se régalaient à la toucher.

« Touche-toi », dit Baudelaire.

Elle pose ses doigts le long de sa longue fente, la paume à plat sur sa fourrure, l'index atteignant l'anus. Elle gémit, sans bouger.

« Charlot, je veux pas le faire. Toi, toi. Je veux que tu me lèches ! »

Sa voix est redevenue rauque.

« Regarde chéri. »

Elle retire sa main.

« Regarde ça ! »

Il fixe tour à tour son visage déformé par le désir, et son sexe ouvert, béant, luisant de cyprine, et de son sperme qui suinte du trou.

Ils m'appellent Jeanne, ou Berthe. Ils me croient femme, ou bête. Bête comme la femme, dans leur idée. Bête comme le nègre. La mulâtresse, ils disent, comme si j'étais née d'un âne et d'un cheval. Ils ont dans la tête un sexe enfermé qui les rend bêtes et méchants. Ils baisent dans leurs têtes, et ils ont les mains sales. Moi je respire à cœur ouvert, je fais l'amour à sexe ouvert.

Mes grandes lèvres sont dodues comme des beignets. Les jours de fête, on a droit aux beignets. Le marchand les vend dans les rues, odorants et sucrés, faisant monter l'eau à la bouche. Les miens sont gratuits, pour qui je veux. Ils brillent comme des bijoux. Des miroirs où vient se chercher l'homme. Ma parure n'est pas taillée par l'homme, elle est incrustée dans mon corps.

Mes petites lèvres sont délicates comme des pétales. Elles se tiennent à l'abri de mes grandes lèvres comme des bonnes sœurs dans leur couvent. Elles aiment l'ombre de la clôture, et n'en goûtent que mieux le temps des portes ouvertes.

Mon vagin est humide comme un œil, élastique comme une pupille, chaud comme un geysier.

Mon clitoris est plus raffiné qu'une touche de trompette. Il connaît sa place, celle de l'acteur au sommet de l'affiche, qui ne fait son entrée en scène que lorsque s'ouvrent les lourds rideaux pourpres. La part de lui plongée dans les coulisses démultiplie le vibrant de son jeu.

Je sais mettre mes genoux derrière ma tête, mais je ne suis pas assez souple pour pouvoir plonger mon nez dans ma fente. Je peux quand même la humer, en respirant le fond de ma culotte quand je l'enlève, ou mieux encore sur mes doigts après l'avoir touchée, ou sur le visage trempé de l'homme qui vient de la lécher.

Mon corps lové dans mon lit est une jeune fougère qui va se dérouler. En chien de fusil sur le côté, je sens ma fente s'étirer comme une courbe au bout du crayon d'un compas. Tous ses petits nerfs sont en alerte, ça me picore sous la peau. Le sang afflue comme la jeunesse dans le champ où est prévue la fête.

Le terrain des opérations connaît sa guerre, celle du plaisir, mais l'attend haletant comme s'il ne l'avait jamais connue. Il y a peut-être dans les parages un autre corps qui va venir avec ses mains, avec sa langue, avec son sexe. Ou bien ce sont mes propres doigts qui s'appêtent. D'une façon ou d'une autre, l'ouragan aura lieu.

Je suis la forêt tropicale. J'ai mes bêtes, mes lianes, mes serpents. J'ai mes fruits, mes

jus, mon intense ravissement. Je suis l'ombre et la lumière, le silence et les cris, la brise et la tempête. Je suis gavée de vie.

Ma fente supplie entre mes deux beignets. Oui, attends. Gonfle encore, mouille encore, rêve encore ! Je vais venir.

Je t'inspire, Charlot ? Alors viens me lécher, tu me le dois.

Ils se regardent. Baudelaire hésite entre la haine et le désir. Il se dit que cette femme, plus encore que les autres, est un animal. Que c'est pour ça qu'il l'aime.

Je veux voir ta queue, encore. Déshabille-toi, viens me lécher.

Elle halète, ivre de ses propres paroles, de sa propre attitude. Elle joue l'animale parce que c'est lui, l'animal. C'est lui, Baudelaire. Il flaire sa chevelure : un jour, évoquant les manteaux de sa mère, il lui a dit « enfant, je confondais l'odeur de la fourrure avec l'odeur de la femme ». Elle veut voir sa queue de nouveau gonfler, durcir, perler.

Il la regarde. Elle sait qu'il projette sur elle ce qui est en lui, *les profondeurs de la dissimulation*, comme il dit. Elles sont en lui mais il les croit en elle, il croit les lui faire révéler. Il les contemple dans ses traits hagards de désir, dans sa fente ouverte, sombre et luisante, là il contemple son propre abîme, son inconnu.

Il s'y jette, se déshabille, s'avance, s'agenouille et tout à sa foi, enfouit son visage dans la terre de sa femme.

Palet

Petit pou saint qui t'en allais
avec un gros pou laid, trouvâtes-
vous, pèlerins, un scalp où picorer ?
Je crois, car la tête me gratte.

Camille Claudel

Agenouillée devant la cheminée, la tête penchée vers le foyer aux cendres froides, les mains accrochées au manteau de marbre, je me prépare à dire. C'est de ma pensée que vient ma parole, ma sculpture. Par évidemment du bloc de réalité, jusqu'à atteindre l'expression, la révélation.

Si Rodin et moi avions vécu au début du vingt-et-unième siècle, d'où je parle maintenant, il aurait été Jeff Koons et moi Banksy, disons. Vous saisissez la différence ? Je veux dire, c'est vers cette industrie que son art a conduit, et c'est vers cette clandestinité que le mien a mené. Mais Rodin est resté dans son temps, comme mon frère Paul, comme tous les artistes qui savent louvoyer et se placer, bien nourris et imposants, le nouveau clergé. Bon, voilà, ces deux bonshommes ont été un foutu fardeau pour moi, dans cette société patriarcale, mais après ma mort, dans l'autre monde, ça a été comme s'ils avaient perdu tout ce qu'ils avaient dans le corps, au point que je les ai quasiment oubliés, moi qui ne suis plus de leur temps. Au final leurs œuvres n'étaient-elles pas pesantes ? Le monde s'en rendra peut-être compte un jour.

Dismaland, j'en reviens. La planète à l'échelle d'une foire foireuse, la fête foraine de la mort, de la folie, de la laideur. Le monde de la sinistrose, tout droit sorti de l'asile où des bien-pensants m'ont enfermée pendant trente ans, pour, à la fin, m'y laisser mourir de faim. Mon pote Banksy l'a bien compris, lui. Dismaland c'est son œuvre, et ça c'est une œuvre. Éphémère, dérisoire et puissante.

Moi, vers la fin, j'allais vers le petit, le très petit. Je sculptais des petites choses, des êtres en modèles réduits, comme vus de loin, du fond du temps, de la préhistoire d'où ils étaient issus. Je ciselais le passage. La porte étroite. J'ai drôlement bien fait, parce que finalement, je suis passée. Les imposants, les notables, une fois morts ils restent coincés dans leur cercueil, trop gros qu'ils sont pour pouvoir se faufiler à l'air libre. J'ai passé trente ans séquestrée, c'est long, mais croyez-moi, le siècle a passé et quelques décennies ne sont plus rien une fois que vous êtes entré dans l'éternité. Maintenant je me promène où je veux, je fréquente qui je veux, et même j'aime qui je veux, je baise avec qui je veux. Oui, oui. Comment ça ? Est-ce que vous savez, vous, ce qui se passe dans les chambres obscures,

pendant que vous dormez ? Ce que vivent les hommes et les femmes, y compris vous-même, derrière l'épais rideau noir de la conscience ? C'est de là derrière que je parle, de là où je vis dans la lumière maintenant, avec tous ceux qui ont pu passer aussi par la porte étroite. Les chats sont réputés avoir neuf vies, mais les humains peuvent en avoir bien davantage. Assez parlé de ma première vie, qui m'a été volée. La dernière m'est bonne, elle vagabonde mais elle reste mienne.

Penchée sur la cheminée, je fixe les cendres froides entassées immobiles entre les chenets de fer. Champ d'ossements qu'il va falloir que je relève.

Inclinée devant le foyer je vois, au centre exact du monde, une petite maison sous la neige. Y bat mon cœur. Je suis loin de ma maison, depuis de plus en plus longtemps. Mais mon cœur y bat, et mes enfants y vont. Autour de notre petite maison isolée, les montagnes, les animaux, les forêts chantent et espèrent notre retour. Leur cœur crie et appelle, le torrent sort de son lit, puis la paix revient, l'attente s'apaise surnaturellement, malgré la cicatrice laissée, qui parfois brûle.

Ma petite maison est une poupée russe, contenue dans les maisons que sont la montagne, la Voie Lactée, l'Univers, et toutes celles qui sont entre. Contenue dans chacune des saisons, dans la neige, dans la verdure, dans la lumière, la gorge des oiseaux. Et contenant elle-même beaucoup d'autres petites maisons, dans la suite des temps et des lieux qui habitent mon cœur. Par toutes les portes et les fenêtres de toutes ces maisons, je passe de l'une à l'autre, j'ouvre l'espace dans le temps et le temps dans l'espace. J'arrache mon être aux limites, je déchire les limites, je suis libre, je suis l'amour.

J'ai vu le bloc de glace dans la cheminée de ma petite maison, quand l'homme a assassiné mon œuvre. Non je ne parlerai plus de Paul qui m'a séquestrée par jalousie incestueuse, je ne parlerai plus de Rodin non plus, mais il est bien avéré qu'il a manœuvré pour annuler la commande de mon chef d'œuvre *L'âge mûr* qui contrariait la statue qu'il avait faite de lui. Et il est avéré aussi que deux de ses sbires se sont introduits par effraction chez moi pour dérober mon travail et me faire du mal. Au siècle suivant, dans une autre de mes vies, un autre a recommencé, les mauvais, les menteurs recommencent toujours, ils ne savent pas exister autrement que par les manigances, les coups sales et bas, dans l'occulte et la lâcheté. À ce moment-là j'avais une famille bienheureuse, mais la mort s'est répandue autour de moi, mon homme s'est enfui pour qu'elle ne l'avale pas, mes enfants se sont éloignés, j'ai commencé à rêver de prendre un poignard et d'aller ouvrir le ventre du méchant, de bien lui

enfonce la lame, que ses tripes se répandent comme celles de Judas. Oh et puis ce serait lui faire encore trop d'honneur, j'ai mieux à faire, j'ai à récupérer la vie pour mon homme, pour mes enfants, ma famille, voilà ce que je pense en regardant les cendres froides.

Un feu brûle dans la petite maison que je suis. Un feu d'amour, un feu de joie, un feu de vie. Je l'ai entre les cuisses, je l'ai entre les côtes, je l'ai entre les tympanes. Je suis la braise et l'homme de la lointaine préhistoire, qui la transporte précieusement d'un campement à l'autre. Ma petite maison est un abri sous roche, une tente de branchages ou de peau, une demeure de terre crue ou de pierres empilées. Je la tisse de mots pour toi, étranger de passage. Je suis moi aussi l'étrangère et je vais, par la puissance de l'esprit, rallumer le feu dans ma maison.

Je pourrais m'en aller. Partir. Je fais comme si j'allais faire un tour, et je ne reviens pas. Je retourne à ma petite maison. La petite maison où j'ai vécu toute seule, j'avais dix-neuf ans. J'avais dix-neuf ans, j'étais toute seule. J'étais une enfant, j'étais toute seule. Avec un enfant dans le ventre, et ça faisait toujours un, un seul être dans la petite maison. Je veux retourner là, toute seule. J'en ai assez des menteurs, tellement assez. Les galeux de l'enfer. Le monde est une infamie. Les infâmes gouvernent le monde et les innocents souffrent.

Je m'en irais, si je ne les aimais pas tant. Ils ne comprennent pas, ils ne savent pas, ils croient quelque chose qui n'est pas et je ne peux que rester là, derrière le mur qui nous sépare, à l'intérieur même de l'appartement, et ailleurs aussi. Ils ne voient pas le mur, ou bien ils en voient un, mais ce n'est pas le vrai. Tant pis, je fais comme s'il n'y avait pas de mur, je préfère être auprès d'eux même derrière ce mur qui nous sépare à tout instant. J'oublie le mur mais le mur ne se laisse pas oublier, il devient de plus en plus lourd, j'ai envie de partir, chacun de son côté du mur, ça ne serait pas mieux ? J'ai peur pour eux, je reste.

Mon cœur saigne, loin de ma petite maison. De l'autre côté de ce monde, les méchants seront engloutis aux enfers, je sculpterai notre pure habitation et nous retournerons y vivre, éternellement.

Autour de la maison le vent soulève les feuilles mortes et fait courir leur or sur la neige, je vois dans la cheminée monter des flammes en papier sculptées.

Palet

Défense de donner à l'éléphant
de la moutarde ! Quand elle lui monte au nez,
ça barde ! Et les faons ?
Si je ne me trompe, ils ne sont pachydermes.

La plage du crime

Les nuages naviguent. Gris-rouge, traversés des lueurs d'une lune cachée dans le ciel noir. Sous la ligne d'horizon, l'océan roule ses plaques d'acier. Je me retourne, mes pas sur le sable sombre et brillant laissent des traces qui aussitôt s'effacent.

Chaque fois que je me retourne, je vois dans le sol humide l'empreinte de mes pieds en train de disparaître, avalée à l'envers. Et la suite des panneaux lumineux publicitaires s'allongent derrière moi. Un tous les dix mètres, peut-être. Me répétant sous différentes formes leur message impitoyable : « N'y pense plus, c'est fini » ou « Ne cherche pas à revenir » ou encore « Le chapitre est clos ».

Je ne me retourne plus, j'avance. Tout en avançant, j'essaie de reconstituer dans ma tête ce qui vient de se passer. Que cela cesse de ressembler à un rêve, ou à un cauchemar. Je ne suis même pas sûre d'être en train de marcher sur une plage. On dirait une galaxie, plutôt. Le sable micacé brille, ou bien ce sont des milliards d'étoiles en train de courir le long de chemins secrets. Qu'est-ce qui m'a projetée dans ce couloir dur et liquide ? Ai-je plongé dans l'océan qui borde l'univers, ou dans un immense organisme vivant, haletant ? Où suis-je ?

Il fait nuit. L'océan monte, j'ai maintenant les pieds dans l'eau. Je n'y vois presque rien, j'avance en direction d'une petite lumière que les mouvements de la brume font clignoter, loin devant moi semble-t-il. Je me demande si je ne suis pas dans la baie des Trépassés, où nous allions nous baigner en famille pendant les vacances quand j'étais petite. Où la mer pénètre en vaste arc de cercle à l'intérieur des terres. Si tel est le cas, en marchant tout droit je vais m'enfoncer de plus en plus et peut-être tomber dans un trou, à l'endroit où soudain elle devient profonde, et me noyer.

Je me décale sur le côté, afin de ne plus avoir les pieds dans l'eau. Je sens le vide immense de la plage derrière moi. Je n'ai d'autre choix que d'avancer, dans l'ombre de plus en plus épaisse. La petite lumière tremble, suspendue dans la nuit, loin devant.

Je monte dans le sable lentement. C'est épuisant, il s'écroule sous vos pas et la pente est raide pour atteindre l'énorme blockhaus posé de travers sur la dune, en train de glisser vers la mer, comme on l'aperçoit, avec les lueurs rouges et bleues de ses grands tags qui semblent bouger, alerter, quand la lune filtre entre deux nuages. Il fait totalement nuit et je suis totalement

trempée. Malgré le soin que j'ai pris à m'éloigner du rivage, à moment donné une grande vague a couru jusqu'à moi, elle m'a happée, m'a fait tomber, m'a submergée, m'a roulée dans les petits cailloux qu'elle ratissait et soulevait de toute son énorme puissance. J'en ai réchappé en titubant, meurtrie, crachant tout ce que je pouvais de l'eau salée que j'avais avalée.

Je colle mon visage à la porte vitrée. La lumière vient d'une petite ampoule nue pendue au plafond très haut de la salle, qu'elle éclaire à peine. Il n'y a personne. J'actionne le loquet mais la porte est verrouillée. Je me mets à crier : Il y a quelqu'un ? Plusieurs fois.

Maintenant que j'ai arrêté de marcher, l'eau refroidit contre moi, je commence à grelotter.

Il y a quelqu'un ? Il y a quelqu'un ?

Rien ne bouge de l'autre côté.

Mais une voix derrière moi dit : Vous êtes en avance !

Je me retourne. Vous permettez ? dit la femme. Je vois à peine son visage. Elle me pousse, sort une clé de son sac et ouvre la porte. Allez-y, elle dit. J'entre, elle à ma suite.

Je me rappelle qu'un moment après avoir quitté Oliban, à la sortie de l'ascenseur, je me suis retournée pour le regarder s'éloigner sur le boulevard. Alors j'ai vu qu'il s'était retourné lui aussi. Il n'avait fait que quelques pas et il se tenait immobile, en train de me regarder. J'étais aussitôt repartie, malgré mon désir poignant de le rejoindre.

Mais qu'est-ce qui vous est arrivé ? me demande Lila. Vous vous êtes baignée toute habillée ?

Elle parle fort, avec un léger accent de je ne sais où. Elle est athlétique et fine, élégante dans sa robe noire en dentelle sobre et moulante, ses jambes musclées rehaussées de bas noirs et galbées par la cambrure des escarpins – son allure contrastant avec le caractère brutal de la vaste salle de béton mal éclairée dans laquelle nous nous faisons face. Ses yeux noirs et vifs, discrètement maquillés, animent son visage aux traits saillants, comme taillés profondément dans le granit, et encadré de cheveux sombres.

Je lui raconte comment je suis tombée à l'eau. Rien sur son visage ne laisse paraître un signe d'étonnement. Elle me demande si je suis venue pour la soirée. Quelle soirée ? Eh ben vous avez de la chance, elle dit. S'il n'y avait pas eu de soirée cette nuit, vous n'auriez trouvé personne, aucun endroit où vous réfugier.

Il n'y a pas de village ? Des maisons ?, je demande. Elle m'explique que nous sommes au fameux Déesse Klub, un établissement isolé qui n'est ouvert qu'en été. Ou bien à la morte

saison, comme aujourd'hui, quand il y a une soirée.

Autour c'est que des dunes. Vous auriez pu marcher longtemps... Mais comment vous avez fait votre compte, pour vous retrouver là ? J'ai pas vu de voiture garée, vous devez pas venir d'ici...

Je lui dis que je suis arrivée à pied par la plage. J'ai juste voulu aller marcher un peu au bord de l'océan pour me changer les idées, et puis la brume et le soir sont tombés et je n'ai rien trouvé d'autre à faire que de continuer en direction de la seule lumière que je voyais.

Elle me dévisage avec un mélange de méfiance, de mépris et de pitié. N'empêche, je suis contente d'avoir trouvé une explication à laquelle je peux faire semblant de croire, moi.

Bon ben, faut vous changer, vous pouvez pas rester comme ça. Vous allez attraper la crève.

Elle ouvre une porte derrière le comptoir du bar et je la suis dans l'escalier. À l'étage le palier débouche sur un couloir étroit et deux pièces, une chambre et une salle de bains. Dans la chambre elle déplie les glaces de l'armoire et me dit : tu n'as qu'à chercher ton bonheur. Il y a un peu de tout, ce sont des choses que des clients oublient mais je les lave avant de les ranger. Tu vas bien trouver un truc à ta taille... et il y a des serviettes à la salle de bains. Voilà, je te laisse, j'ai à faire en bas avant qu'ils n'arrivent.

Elle redescend. Je fais défiler les cintres de la penderie. Les vêtements pour hommes et pour femmes sont mélangés. Des vestes, des pantalons, des robes, des jupes. Je me demande comment on peut oublier ce genre de choses dans un blockhaus. Je trouve une robe longue rouge à peu près à ma taille. Un peu trop ample sans doute, mais ça ira. Il y a aussi des tiroirs pleins de sous-vêtements, mais je n'y touche pas. Là aussi tout est mélangé, caleçons, soutiens-gorges, chaussettes, culottes, bas, slips... Plutôt que de fouiller là-dedans, je préfère m'en passer. Je prends une douche en me rinçant longtemps, parce que l'eau coule toute rouge à mes pieds. Puis j'enfile directement la robe. Je rince mes vêtements pleins de sel dans la baignoire, je les essore entre mes poings et je les mets à sécher sur le fil.

Apparemment je n'ai pas d'autre choix que de passer la nuit ici, ou du moins d'y rester jusqu'à ce que Lila en reparte. Je regrette maintenant de ne pas lui avoir demandé si je pouvais me mettre au lit, en attendant. D'un autre côté ce n'est pas plus mal car je commence à avoir faim. Peut-être pourrai-je, en bas, acheter quelque chose à manger ?

Heureusement mon sac à dos n'a pas été arraché de moi par la vague, et bien que tout le contenu en soit détrempé, mes papiers et l'argent s'y trouvent toujours. Je le vide, je mets tout à

sécher sur la table en pin de la chambre. Mais où est mon appareil photo ? Je ne sors jamais sans. Je me concentre sur ma respiration, afin de chasser l'angoisse qui me vient d'être dépouillée de lui.

Je m'apprête à redescendre quand Lila réapparaît, flanquée d'un pitbull qui se met à grogner en me regardant. Tais-toi, Vauban, lui dit-elle. T'en fais pas, il te fera pas de mal. Tiens. Je t'ai apporté de quoi grignoter.

Je prends le sac plastique qu'elle me tend.

Ils vont arriver, elle dit. Prends le lit, mets-toi sous la couette et dors, je viendrai te chercher quand je repartirai. Ça marche ?

Ça marche. Merci.

Elle ferme la porte et ils repartent, le chien et elle.

Je mange et bois ce qu'il y a dans le sac. Un assortiment de mini-sandwiches et de mini-pâtisseries, comme on en sert dans les cocktails, avec une petite bouteille d'eau. Je me couche, toute habillée. Je tombe aussitôt dans l'engourdissement du sommeil, un état de demi-songe hanté par le désir d'Oliban. Sans rouvrir les yeux, je relève ma robe sur mon ventre, mes mains s'enfoncent entre mes cuisses.

Comme souvent lorsqu'on se réveille en pleine nuit hors de chez soi, je me demande où je suis. Essayant de sortir du rêve puissant que je viens de faire, où Oliban (mais ce n'était pas vraiment lui) m'embrassait dans l'ascenseur. Pourquoi un ascenseur, un ascenseur qui descendait, et qui descendait si longtemps ? Mon cœur bat, là dans la nuit, dans ce lit que je ne connais pas, dans ce lieu dont je n'ai pas souvenir. Il me semble, là, les yeux ouverts dans le noir, que la seule réalité d'ici est ce rêve, qui prend toute la place dans mon corps. Le reste de ma vie, quand j'essaie de me le remémorer, s'effiloche comme un rêve au réveil, les bribes qui m'en restent s'évanouissent doucement dans les limbes.

Suis-je morte ? Est-ce ainsi, au moment de mourir, que notre vie nous revient, seulement pour s'en aller ? Par remémorations et impressions fugitives, marquées du sceau de l'irréel, alors que le dernier rêve que nous avons fait, ou bien quelque rêve ancien que nous avons oublié, peut prendre toute la place du réel ? Peut-être, mais il y a autre chose. Je m'assois sur le lit. Oui, il y a autre chose. Je ne me souviens plus quoi, mais quelque chose d'autre s'est passé, et je vais le chercher.

À tâtons je trouve le bouton d'une lampe de chevet, je l'allume. On entend l'océan. Je

vais à la fenêtre, je l'ouvre. L'air iodé remplit la chambre. Il n'y a ni lune ni étoiles, il fait noir. Mais en me penchant, je perçois des bruits d'amour.

Je descends l'escalier, pieds nus et nue sous mon ample et longue robe rouge. Les bruits, à peine perceptibles par la fenêtre, enflent progressivement à chacun de mes pas. Arrivée en bas, j'ouvre la porte. La salle est pleine de monde. Mais on ne voit personne, car tous les visages sont masqués.

J'avance. Des gens sont au comptoir du bar, d'autres attablés. La salle est faiblement éclairée. Les gens portent des tenues de soirée très sexuelles, mettant en valeur ou même découvrant des seins, des cuisses, des fesses, des parties génitales. Tous portent des masques d'animaux. Certains en touchent d'autres, ou se touchent eux-mêmes tout en buvant des coupes de champagne. Personne ne parle, ou les paroles sont noyées dans le bruit de fond, bruit de râles, de gémissements, de halètements, de petits cris, de cris de plus en plus forts à mesure que j'approche du fond de la salle, où des canapés sont disposés en arc de cercle autour d'un grand matelas sur lequel est tendu un drap de satin violet. Les gens y baisent par grappes, de même que sur les banquettes et par terre, parmi les vêtements abandonnés et les préservatifs usagés.

L'odeur des sexes, des corps, de la sueur, de la cyprine, du sperme, s'accroche comme une glu aux tissus, aux peaux, aux murs. Les gens qui se livrent à des caresses buccales, femmes ou hommes sur hommes, hommes ou femmes sur femmes, ont relevé leur masque juste assez pour dégager le bas de leur visage, dont on ne voit que le nez et la bouche, engloutissant des pénis ou plongeant entre des cuisses, tandis que leurs têtes d'animaux voilent leurs regards. Une femme à masque d'éléphant, penchée en avant, se tenant au dossier d'un canapé, suce un homme à masque de poisson debout sur cette même banquette, tandis qu'un autre homme à masque d'oiseau la prend par derrière, lui-même pris par derrière par un homme à masque de singe. Les seins de la femme pendent, fortement agités par la cadence des coups de reins de l'homme debout derrière elle, accroché des deux mains à ses hanches. Une femme à masque de chat vient se glisser sous elle, sous sa poitrine aux mouvements frénétiques, et tout en ayant vue sur les sexes en train de forniquer, relève sa jupe jusqu'au milieu du ventre et se caresse, les cuisses écartées et agitées de spasmes.

Sur le lit comme sur les banquettes, les accouplements se font et se défont, se recomposent. On dirait les alliances sans scrupules des politiciens ou des marchands. Les gens vont d'un couple à l'autre, d'un groupe à l'autre, prennent la place de l'un ou de l'autre, changent de partenaires comme s'ils voulaient tout à la fois s'exciter toujours plus et

s'économiser par ces interruptions qui peuvent leur éviter d'aller trop vite à la jouissance. La jouissance ne devient-elle pas ainsi permanente ? Ou bien peut-être ne sentent-ils plus rien, sont-ils devenus des mécaniques. Pourtant des râles sortent des gorges, les peaux sont luisantes, les poils mouillés, voire collés par le sperme, lorsqu'un baiseur au dernier moment retire son préservatif pour gicler sur les corps. On dirait un zoo fantastique, dont toutes les cages auraient été ouvertes. J'ai l'impression d'être en train de lire une histoire, un conte, ou de l'écrire. Avant de me mettre à faire des photos j'écrivais, j'avais le désir secret de devenir écrivain.

Quelqu'un, par derrière, m'empoigne le bras. Je me retourne. Un homme au masque de molosse me force brutalement à le suivre vers le fond de la salle. Je crie, j'interpelle les gens. Sur notre passage ils tournent la tête et nous regardent sans bouger. Ceux qui ont en partie relevé leur masque le rabaisser sur leur figure, et il n'y a plus sur nous, sur moi, que ces paires d'yeux enfoncés dans les trous de ces faces bestiales, factices et fixes. Je comprends soudain qu'il me faut cesser d'appeler à l'aide. Quelque chose dans leur attitude exhale la haine, la tension monte, je sens que d'un instant à l'autre ils peuvent se jeter sur moi et m'écharper, pour finir d'assouvir leur fureur sexuelle dans une pulsion de meurtre.

Je suis la seule qui ne porte pas de masque : voilà pourquoi ils ont envie de me tuer. C'est peut-être aussi le but de celui qui m'emmène, mais peut-être pas. Ce qui se dégage de lui est moins une folie qu'une discipline. Très probablement ce type est du service d'ordre. Ça me rappelle quelque chose, mais je ne sais pas quoi. Le cagoulé. Je me souviens maintenant du cagoulé, au cimetière. L'ai-je tué ? Est-ce son fantôme ? Sont-ils tous des spectres ? J'arrête de me débattre, je me laisse embarquer, après tout les morts sont moins dangereux que les vivants, et je suis soulagée d'échapper à ces amas de gens que l'anonymat déchaîne.

Le type sort des clés pour ouvrir une porte, qu'il verrouille de nouveau derrière nous. Nous prenons l'escalier de béton qui descend à la cave. J'ai mal à l'endroit où il m'empoigne le bras, et comme si cette douleur réveillait toutes les autres, je me rends compte que j'ai mal un peu partout, sur la tête, sur le corps, comme si j'avais été rouée de coups.

La cave a une odeur de pommes de terre germées et pourrissantes. On n'en voit pas les murs, la seule lumière provenant de la lampe du bureau derrière lequel est assis un autre type à masque de molosse, occupé à surveiller sur son écran d'ordinateur les images envoyées par les caméras de surveillance de la salle. Pendant que l'autre me tient toujours, il se lève pour s'approcher de moi, me dévisager et me palper comme si j'étais une extra-terrestre. Sa braguette est ouverte, son sexe pue. Je sais ce qui va se passer : l'autre va me lâcher le bras, ils ne

bougeront plus jusqu'à ce que je me décide à essayer de m'enfuir. Alors ils s'amuseront à me courser dans la pièce sombre.

En effet le premier molosse me lâche. Ils font quelques pas sur le côté, comme s'ils voulaient se parler tranquillement. Je ne leur donne pas ce qu'ils espéraient, je ne bouge pas. Alors ils reviennent vers moi, ils commencent à m'aboyer dessus. Plus exactement, l'un aboie ses questions et ses insultes, l'autre tourne autour de moi. Je dis que je suis une amie de Lila. Quelle Lila ? dit l'aboyeur. La patronne, je dis. Ils se mettent à rire. La patronne, rien que ça ! Y a pas de patronne ici, y a que des patrons.

Alors la serveuse, je dis. Je m'étais perdue sur la plage, elle m'a prêté sa chambre pour la nuit, on doit repartir ensemble quand la soirée sera finie.

Ah ouais ? dit celui qui m'a amenée ici. Lève ta robe. Lève ta robe, je te dis. On va pas te violer, on a quelque chose à voir. Viens par ici, ajoute-t-il en me reprenant par le bras et en me traînant plus près de la lampe de bureau, qu'il a braquée sur moi. Lève ta robe si tu veux pas qu'on s'en occupe nous-mêmes. On a quelque chose à vérifier.

Je lève ma robe jusqu'à mi-cuisses. Il baisse encore la lampe et mes jambes apparaissent en pleine lumière, couvertes de plaies et de contusions.

Il remet la lampe en place, l'autre repart s'asseoir derrière son bureau, à mater les baiseurs sur son ordinateur. Va t'asseoir, dit le premier molosse. Lila viendra te chercher.

Je fais un mouvement vers lui, parce qu'il s'apprête à partir et je voudrais repartir aussi, je ne veux pas qu'il me laisse seule avec l'autre. Va t'asseoir, il répète, comme à un chien. Et il repart.

Il n'y a qu'une chaise, celle sur laquelle est assise le mateur. Je m'enfonce un peu dans l'ombre de la cave, en butant ici et là contre des objets. Je m'assois par terre, sur le sol humide et froid.

Je tourne mes regards vers le bureau où est le type, je veux m'assurer qu'il ne va pas se lever et venir vers moi. Je me rends compte que de ma place, j'aperçois sous son bureau son poing qui va et vient dans la pénombre, tandis que sa gueule de molosse est rivée sur l'écran. J'ai envie de changer de place pour échapper à ce spectacle, mais je pense que puisqu'il est occupé, mieux vaut que je ne risque pas d'attirer son attention sur moi en bougeant. Plus je me ferai oublier, mieux ce sera.

J'ai mal partout. Je touche doucement mon ventre, ma poitrine, mes bras à travers ma robe, je comprends que je dois être couverte de bleus et de plaies, comme sur mes jambes.

Comment est-ce arrivé ? Au moment où la vague m'a happée ?

Je voudrais éviter de voir ce que je vois sous le bureau et qui me répugne, mais la peur qu'il se relève et vienne vers moi sans que je m'en aperçoive m'oblige à le surveiller du coin de l'œil. J'entends tout une remue-ménage autour de moi, il doit y avoir des rats. Mais les rats ne sont rien, comparés au danger que représente cet homme. Certes il est là pour accomplir sa mission de surveillance, mais qu'est-ce qui me garantit qu'il ne se laissera pas dépasser par ses pulsions ?

Certains prétendent que les femmes ont des fantasmes de viol. Certaines femmes aussi le disent. Ça me met en colère, j'ai envie de hurler rien que d'y penser. Je me calme, j'essaie de remettre les choses en ordre dans ma tête, de neutraliser leur violence par la raison. Je me dis que les fantasmes ne sont souvent que des conjurations, destinées à évacuer le mauvais qui pourrait nous hanter. Les fantasmes ne sont pas toujours l'expression d'un désir, même s'ils en ont l'air. Ils sont bien plus souvent un vaccin que produit notre esprit contre les maladies psychiques de l'homme. Et quand une femme se retrouve dans une situation où elle risque réellement d'être violée, elle sait que cela ne produit absolument rien d'excitant, mais seulement l'horreur, le dégoût, le rejet et la haine, la pure rage et l'envie de tuer – saines réactions qui évitent de se sentir coresponsable, d'une façon ou d'une autre, de ce qui arrive, et dont la faute n'est en vérité que celle du violeur.

D'où viennent mes blessures ? Si j'écrivais un livre, je l'appellerais *Un pur moment de rage*.

Le molosse a fini de farfouiller dans son pantalon, sous le bureau. Il fume maintenant, les pieds sur la table, surveillant toujours l'écran. D'habitude je n'aime pas l'odeur du tabac, mais là je la respire à distance comme, je suppose, un condamné à mort fume sa dernière cigarette : enfin quelque chose qui rappelle la vie dans cette cave sombre et froide.

J'ai mal partout, je commence à avoir des frissons de fièvre. Comment se fait-il que je ne me sois pas rendue compte plus tôt de l'état dans lequel j'étais ? Ai-je été sous l'effet d'un médicament ? Je ne me souviens pas d'avoir pris un cachet avant de me coucher. J'en aurais bien besoin maintenant, mais je ne veux pas aller voir le molosse pour le lui dire. Cette fête finira bien par finir, et lui par s'en aller. Mais s'il allait m'oublier dans ce recoin de la cave ? Ou même m'y laisser délibérément et fermer la porte à clé derrière lui ? Il me faut continuer à lutter contre le sommeil, non seulement pour éviter qu'il ne s'approche de moi sans que je m'en rende compte,

mais aussi, ce qui pourrait être pire encore, pour qu'il ne parte pas en me laissant enfermée là. Je me répète sans cesse tout cela pour me tenir éveillée, tandis que les rats circulent dans l'ombre, invisibles.

Bruit de pas dans l'escalier. Lila. Ma sauveuse ! Je veux me relever d'un bond, courir vers elle. Mais mon corps est engourdi comme celui d'une vieille femme. Je trébuche sous la douleur, je tombe à quatre pattes. On dirait que toutes les plaies de mon corps se sont ouvertes. Surmontant le mal, je me remets debout, je la rejoins.

Elle porte un masque de brebis, mais je la reconnais à son corps athlétique et à sa robe noire. Elle a un autre masque de brebis à la main, elle me dit de le mettre pour retraverser la salle. Nous remontons l'escalier, franchissons la porte, quittons enfin cette cave infecte.

Une fois de retour dans le baisodrome, je sens la colère monter en moi. J'enlève mon masque et tout en passant à travers les groupes, je les insulte. Beaucoup somnolent maintenant, abrutis. D'autres, drogués, s'agitent. Peut-être n'entendent-ils même pas ce que je dis, ils sont comme morts, ou comme des grenouilles de laboratoire électrisées.

Nous remontons à la chambre. Je suis fiévreuse, je souffre. Lila me donne deux cachets. Je lui dis que j'aimerais me laver. Nous allons à la salle de bains, elle m'aide à enlever ma robe. Je vois le pansement sur ma tête, et aussi les contusions et les plaies partout sur mon corps. Qu'est-ce qui a pu me faire ça ?, je lui demande.

Je ne sais pas, elle dit. Quand je suis arrivée je t'ai trouvée inanimée, au bout de la route, à la lisière de la forêt. Je t'ai portée jusqu'ici, ça n'a pas été facile. Tu t'agitais dans ton inconscience, tu avais les yeux qui roulaient, on ne voyait que le blanc... Tu as repris conscience quand on est arrivées à la porte, et tu m'as dit que tu étais tombée à la mer. Il est vrai que tu étais toute trempée, avec du sable collé partout. Tu t'en souviens ?

Non.

Tu as réussi à te mettre debout, et en t'appuyant sur moi, à monter à la chambre. Je t'ai donné de l'aspirine, c'est tout ce que j'ai.

Elle se déshabille et m'aide à prendre une douche à peine tiède, pour limiter les sensations de brûlure sur mes blessures. Elle sort un peignoir blanc du placard, elle me met dedans. Puis elle se rhabille. Je me demande pourquoi une fille avec un si beau corps de sportive travaille dans un endroit pareil. Après ce moment d'intimité partagée, elle est toute radoucie. Elle me caresse les cheveux, elle dit : t'en fais pas, on va te soigner.

Elle me raccompagne à la chambre en me soutenant par la taille. Nous nous asseyons sur le lit. Je lui suis reconnaissante. Je prends sa main, je l'embrasse. Ma sauveuse, je dis. Attention, elle dit en riant, tu es tout à fait le genre de femmes que j'aime !

J'ai une grande envie de tendresse, d'amour. Alors embrasse-moi, je dis, en mettant ma main sur sa nuque. C'est la première fois que j'embrasse une femme. Je devrais plutôt dire : qu'une femme m'embrasse. Car elle, elle a de l'expérience en la matière. J'ai envie de douceur, de joie pour oublier les meurtrissures de mon corps. Nous tombons allongées sur le lit. J'ouvre mon peignoir, nous continuons à nous embrasser. Mon ange tombé du ciel, elle dit.

Elle commence à faire des petits baisers sur mon corps, là où il n'est pas trop blessé. Sa bouche se retrouve sur mon sexe. Pendant qu'elle me lèche, je me mets à pleurer. La souffrance, le trou de mémoire, la tension, tout s'écoule de moi sous la caresse de sa langue. Je ne te sers à rien ? dit le corps. Je peux disparaître, si tu veux. Et toute la nuit je fonds comme neige au soleil de ma fièvre. Je m'endors, je ne l'entends même pas partir. En fermant les yeux je vois que du sang sort par mon pied, et par la peau de mon corps.

Puis je suis sur une grande horloge dorée, semblable à celle de Prague il me semble. Je suis à moins 10, d'un grand bond joyeux (car je suis un point) je saute de l'autre côté, à 10. Mais ensuite je ne peux plus revenir. Un automate en forme de faucheuse attaque les aiguilles des heures et des minutes, les réduit en miettes. Le cadran tourne en grinçant dans le vide, déglingué par les coups de faux lui aussi.

Palet

La biche biche, oui.
Mais le cerf sert, aussi.
Et leurs enfants, les faons,
ils les bichonnent dans les bois.

Uccello

Une voix sort de partout, demande à la foule de Saint-Lazare de quitter la gare sur-le-champ. Dans le calme, et en aidant les personnes en difficulté, précisent les haut-parleurs invisibles.

L'ordre d'évacuation couvre tous les autres bruits, réduisant la vie à l'état de silence. Figé dans la masse bétonnée des décibels, le temps prend une teinte livide. D'autant plus inquiétante que l'alerte ne déclenche aucune réaction de la part de ses auditeurs forcés.

Debout au pied du panneau des trains au départ, Uccello voit sur sa droite, près du distributeur de boissons, un homme jeune, à costume-cravate et attaché-case, regarder, médusé, les voyageurs continuer à aller et venir comme si de rien n'était entre les quais, les kiosques à journaux et les sandwicheries, trainant leurs valises à roulettes dans ce mélange d'affairement et de morne fatigue qui saisit ordinairement l'être humain en transit.

Une sirène retentit, le message impérieux se répète une nouvelle fois, se répandant entre les structures métalliques et les verrières et, pénétrant l'enclos de son crâne, dans l'espace mental du jeune cadre dynamique qui, bouche entrouverte sur une soif oubliée, pupilles dilatées, reste tétanisé par la violente non-coïncidence entre ce qu'il entend et ce qu'il voit. Tout va peut-être exploser d'un moment à l'autre et nul ne semble s'en soucier.

Uccello, captivé, ne quitte pas des yeux cet homme médusé, qui regarde tout le monde et que personne ne voit. De toute évidence, il n'a pas entendu l'avertissement annonçant qu'il allait être procédé à un essai sonore dont il ne fallait pas tenir compte. À distance le jeune poète sent à travers le corps de l'autre le brutal arrachement au monde provoqué par ce décalage flagrant entre une parole et des gestes. À moins que ce ne soit par la concordance, plus stupéfiante encore, d'une annonce assourdissante et de l'effective surdité de ses destinataires.

La voie de son train est maintenant affichée. Depuis des semaines Uccello manque de sommeil. Deux heures de transports en commun par jour pour aller travailler, et le soir s'occuper de ses deux amours, Aurélia et la toute petite Agathe. Il ne lui reste que la nuit pour écrire et prier. Nuit après nuit faire reculer le désespoir par la prière et l'écriture, l'une et l'autre étroitement liées dans la douleur et la joie.

En quittant ses deux femmes ce matin il a presque regretté d'avoir accepté cette

invitation qui va le séparer d'elles pour deux jours. Mais maintenant que la voix dans les haut-parleurs s'est tue il se sent léger, heureux. Eh bien ils vont rompre l'anonymat, se voir enfin face à face, eux qui depuis des mois dialoguent masqués. Son vieux sac de voyage sur l'épaule, Uccello rejoint sa voie, le cœur plein d'espoir. Au fond il aime bien cet état, suspendu entre rêve et réalité, où le maintient le manque de sommeil.

Il a reçu des billets de Première. Voiture 9, en queue de train : pas besoin de marcher. À peine plus de deux heures de trajet, heureusement car Uccello commence à redouter le moment proche où tous ces avatars vont prendre corps et visage, et où lui-même va devoir s'exposer en chair et en os (surtout en os, quant à lui !) à leurs regards.

Tâchant de se donner déjà une contenance, il s'engage sur le marchepied, en se demandant s'ils continueront à s'appeler par ces pseudos, ou se révéler leur véritable identité. Encore qu'en cet instant il ne sait plus très bien ce que signifie « véritable identité ».

Il n'a pas fait deux pas dans le couloir que le train démarre. Incrédule, Uccello regarde les wagons du train d'en face se mettre à défiler à reculons. Il sort son portable de son blouson, vérifie l'heure : il reste encore douze minutes avant le départ. De nouveau il lève les yeux sur le train qui s'enfuit de l'autre côté de la voie, tâchant de se convaincre que c'est celui-là qui part et non celui dans lequel il se trouve, et qu'il est victime d'une illusion d'optique. Mais ça ne tient pas : la gare se débîne aussi, de plus en plus vite.

Un instant il songe à retourner à la porte, sauter en marche. Trop tard, trop risqué. Le train qu'il aurait dû prendre est encore là où il l'a laissé pour monter étourdiment dans ce train en miroir, dont il ignore la destination.

Uccello se met à remonter le couloir, en jetant un œil au passage dans chaque compartiment. Personne. Pas un voyageur, pas une annonce vocale, pas l'ombre d'un contrôleur. Les confortables sièges de Première, auxquels exceptionnellement son billet lui donne droit, tous inoccupés, semblent lui adresser un mépris souverain. En fin de compte lui dénier le droit de s'asseoir sur eux, lui le modeste qui de sa poche n'a jamais pu se payer que des Secondes.

Le train prend de la vitesse, quitte la ville. Uccello passe de voiture en voiture, de désert en désert. Avec un vague sentiment que ça ne s'arrêtera jamais, qu'il est désormais irrémédiablement emporté par une sorte de machine infernale, inhumaine, qui ne peut l'emmener ailleurs que nulle part, étant elle-même inhabitée. Le long de la voie des coquelicots très rouges sortent partout du sol. Il lui semble qu'ils tentent par là de l'avertir d'un danger, toutes bouches tendues vers lui comme celles des enfants vers Guignol quand il va se faire

assommer, mais la vitesse et le bruit l'empêchent de les entendre.

Accroché à son sac de voyage qu'il porte en avant de lui, Uccello continue d'avancer, trouvant toujours un wagon après l'autre. Enfin c'est une vitre, et derrière, un homme, le conducteur. Uccello frappe au carreau.

L'homme parle dans une sorte de téléphone, donnant des indications à quelqu'un qui semble piloter la machine à distance, et à l'aveugle. Il explique rapidement que le train se rend au garage, pour révision. Appelle des collègues et annonce à Uccello qu'on pourra le ramener sur Paris. Dehors, il n'y a plus que des rangées de voies désertes.

Maintenant le train ralentit, et l'homme donne des instructions de plus en plus précises. Très lentement il passe entre deux haies de longs balais bleus tournants et aspergeants, selon la même méthode employée dans les stations-service pour le lavage automatique des voitures. Puis il s'arrête.

Uccello salue le conducteur et descend. Guidé par un mécanicien venu à sa rencontre, il traverse rails et ballast, rejoint un engin en ferraille, une draine à bord de laquelle, debout en compagnie de deux autres cheminots, il retourne à Saint-Lazare.

Bien entendu il a raté son train. L'ange veille sur lui ce jour-là, car il s'aperçoit en ouvrant son agenda pour prévenir les autres qu'il ne s'y trouve plus nulle trace du rendez-vous, ni des avatars qu'il devait retrouver.

Palet

Sa robe zappe. Allons au zoo, zélés,
zyeuter sur les zébrures du zèbre,
des zéros et des uns, l'algèbre !
Ah mes zozos, z'en zézaie raies.

Le livre de sable

Des trains circulent à toute allure dans la gare sans s'arrêter, leur vitesse traînée de lumière dans le souterrain. Puis tout ralentit, les bruits deviennent extrêmement graves, un bras passe par une porte, je le saisis, je suis à bord.

Une jeune femme s'assoit sur la banquette en face de nous, causant un déplacement d'air au parfum de chair fraîche. Nous ouvrons les yeux. La liasse de papier sur ses genoux, Julio prend une note rapide. La fille se met debout, se tourne vers la fenêtre, lève les bras. Les poils rasés font une ombre légère dans ses aisselles. Elle saisit les bitonios sur la vitre supérieure, la fait coulisser vers le bas. À quelle vitesse entre l'air dans le compartiment ? Si un homme marche à cinq kilomètres heure dans un train qui va à trois cents kilomètres heure, sa vitesse de déplacement est de trois cent cinq kilomètres heure. Je ne suis pas sûre que cela fonctionne pour moi, que l'on puisse ainsi additionner les vitesses du train et de moi. En tout cas pour la lumière on ne le peut pas. Une lumière allumée dans un train n'ira pas plus vite que la vitesse de la lumière, n'ira pas à la vitesse du train + la vitesse de la lumière. C'est la seule exception à la loi d'addition des vitesses. Et bien qu'ils aient de grands scientifiques, les humains ne savent pas pourquoi.

L'air par la vitre baissée entre-t-il en sens inverse de la marche, ou perpendiculairement à elle ? A-t-il une vitesse de déplacement qui lui est propre ? Que se passe-t-il ? Dans ce vieux train, nous n'atteignons peut-être même pas les cent kilomètres heure, mais le phénomène est tout de même assez puissant pour soulever toutes les feuilles qui reposent sur nos genoux, et les emporter, comme un vol d'oiseaux fous, hors du train, loin du train.

Les feuilles montent et s'en vont en claquant dans l'espace, nous frappons l'air des bras pour essayer de les retenir, mais trop tard, trop tard ! Le paysage les a avalées, à moins que ce ne soit le temps. Quand vous êtes dans un véhicule en déplacement et qu'il se met à pleuvoir, est-ce la pluie déjà là qui vient à votre rencontre, ou vous qui entrez dans le temps de la pluie ? Pleut-il autour de vous parce qu'il est l'heure de pleuvoir, parce que la pluie vient de se mettre à tomber dans le temps, ou bien parce que vous êtes arrivé dans l'espace où il pleuvait, où il pleut, où il pleuvra jusqu'à ce que vous sortiez de cet espace, où il continuera à pleuvoir quand vous n'y serez plus ?

Julio ! Julio !, appelle une femme en longue robe rouge qui attendait sur le quai de la gare. Nous nous dirigeons vers elle, qui vient à notre rencontre.

Venez, dit-elle, je vous ai réservé un taxi-chien !

Elle propose de porter notre bagage mais nous déclinons poliment, nous avons tout de même plus de force qu'elle et le voyage n'a pas été épuisant. Nous sortons de la petite gare à peu près déserte. Aussitôt franchie la porte, nous sommes éblouis par le soleil qui noie tout le paysage. En clignant des yeux, nous distinguons au bord du trottoir un grand chien-loup harnaché, debout, la queue et les oreilles dressées. Il produit comme un trou d'ombre dans le décor, qui nous permet de le voir, alors que le reste est voilé par la brume de lumière. Il tourne la tête vers nous et nous regarde venir en haletant, la langue pendante.

Le chien est attelé à une sorte de mini-radeau à roulettes, sur lequel la femme pose notre sac de voyage. Puis, telle un magicien sortant de son petit sac à mains des cordelettes qui n'en finissent pas de se dérouler, par un système de liens complexes et nombre de nœuds savants, elle nous attache au chien lui-même, couchés à plat ventre derrière lui. Je pourrais échapper à cela en accompagnant Julio par la voie des airs, mais je sens qu'il me faut continuer à faire corps avec lui. Sans doute n'en sommes-nous qu'au début de l'aventure, et quelle aventure ne comporte pas ses épreuves ? Je suis l'ange envoyé pour Julio, j'en reste solidaire.

Les pieds sur la carriole, les bras et le visage dans la fourrure du chien, nous sommes emportés à toute allure par la bête qui court le long d'un lavis de chemins poudreux, obliquant sans hésiter à chaque carrefour. Sans ralentir sa course, elle entre à l'intérieur du camp par le portail monumental qui s'ouvre sur notre passage, file entre les cabanes, entre les arbres, et s'arrête pile devant la nôtre.

Fourbus et poussiéreux, nous nous livrons à une gymnastique douloureuse pour arriver à nous détacher du taxi-chien. Enfin debout, nous nous époussetons, récupérons notre sac. Satisfaits du service rendu, nous flattons l'encolure du chien-loup, et jouant à notre tour les prestidigitateurs, sortons d'entre nos doigts un morceau de sucre que nous approchons de sa truffe brûlante. Il l'avale, et s'écroule à nos pieds. Raide mort.

D'un peu partout entre les arbres surgissent des hommes et des femmes entièrement nus. Leurs visages sont graves. Sinistres, même. Ils font cercle autour du chien et nous. Le regardant, nous regardant. Vont-ils nous accuser de l'avoir empoisonné ? Nous ouvrons les mains en signe d'innocence, nous ne savons que dire, ces gens parlent-ils seulement notre langue ? Julio retire

son chapeau, comme par respect pour la bête morte. On dirait un bol de sang entre ses doigts. Les gens s'approchent encore, ils hochent légèrement la tête comme pour dire non. Je sens que je suis le chapeau de Julio quand il écrit.

Maintenant les gens parlent. Au début tous ensemble, avec un tas de paroles enchevêtrées d'où il est difficile de démêler un sens. Mais à la musique qu'elles font, nous comprenons qu'ils ne sont pas hostiles. Un homme venu de derrière fend le groupe, qui se tait à mesure qu'il passe. Pas vraiment vieux, mais vraiment pas jeune. Ses yeux sont enfoncés dans son crâne de part et d'autre de son nez proéminent, qui surplombe une bouche sans lèvres.

Tout est normal, dit-il. Chaque taxi-chien meurt de déshydratation et d'épuisement au bout de l'unique course qu'il peut faire dans sa vie. Le service va venir débarrasser le corps, ne vous inquiétez de rien. Entrez chez vous, installez-vous, reposez-vous, et bienvenue parmi nous !

Il nous tend la main et nous la lui serrons, doucement car au toucher on dirait un jeu d'osselets prêt à se désarticuler.

Nous sommes très bien, dans cette minuscule maison de bois carrée. Tout à fait fonctionnelle, avec sa table et sa chaise face à la banquette de couchage pour une personne, sa micro-kitchenette, son petit coin toilette à part. Chacun des quatre murs a son ouverture : l'un la porte – pas bien haute, hier soir quand Julio est entré elle a emporté son chapeau – et les trois autres chacun sa fenêtre miniature, guère plus grande qu'un judas mais tout à fait proportionnée à l'ensemble. La porte aussi a son judas, si bien qu'il est possible, sans sortir, de voir dans les quatre directions ce qui se passe, ou qui passe, dehors.

Après le trajet dans cet antique train qui s'arrêtait dans un chapelet de gares sans fin et semblait ne devoir jamais arriver, puis la course étonnante en taxi-chien, suivie d'une sacrée émotion tout de même lors du débarquement dans le camp, nous avons transporté notre sac dans la cabane, pris une douche froide, et renonçant à ressortir pour aller chercher un sandwich, nous nous sommes endormis du sommeil du juste. Et maintenant voici que les lueurs de l'aube nous réveillent. Prêts à manger du lion, lol.

Julio se lève d'un bond, penche son long corps maigre et musclé pour enfiler un caleçon rouge flottant, ouvre la porte, la passe, écarte les bras et aspire un grand bol d'air frais. Se retournant, il attrape son chapeau pendu à la patère et dit tout haut : « Allons faire un tour ! » Je me demande s'il sait que je suis là, que je veille nuit et jour sur lui, que je veille même quand je

dors avec lui. Quoiqu'il en soit, je suis contente qu'il ait en quelque sorte dit *nous*.

Le camp occupe une vaste clairière, encerclée par la forêt de pins. Les oiseaux chantent à tue-tête, comme s'ils étaient chargés de faire se lever le soleil, un soleil qui serait trop paresseux ou indifférent pour songer de lui-même à accomplir son office. Je vois bien qu'en somme les oiseaux nous secondent sur terre, dans le travail que nous autres anges accomplissons dans le cosmos. La faible lueur de l'aube augmente, les tourterelles se mettent à roucouler, les premiers rayons du soleil percent entre les arbres, dont l'odeur de sève monte à mesure qu'ils se réchauffent.

Peu à peu les gens se lèvent aussi, sortent de leurs cabanes tels que la nuit les a pris, nus et encore endormis. Julio est le seul qui ait la peau sombre. Les autres l'ont pâle et rougie ou bronzée par endroits, sans uniformité même s'ils ne portent aucun vêtement. Ils vont et viennent entre l'intérieur et l'extérieur des cabanes, s'installent aux tables et bancs de bois répartis entre les petites maisons, boivent et mangent. Julio passe entre les groupes en saluant discrètement les uns et les autres, la main à son chapeau. Les gens sursautent à chaque fois, comme s'ils ne l'avaient pas vu venir.

Julio ! Approche, je t'en prie !

L'homme à qui nous avons serré la main, hier soir en descendant du taxi-chien, siège au bout d'une série de tables qui serpentent entre les cabanes. Il se lève, le bras tendu vers Julio qui vient vers lui, soulève son chapeau et lui rend son salut.

Je me présente : Dr Lustron. Voici ma fille Mina, dit-il en désignant une jeune femme qui ressemble étrangement à Lila, mais en plus brune et hâlée, assise à sa droite. Et tous nos amis que vous apprendrez à connaître.

Mina se décale, se serrant contre son voisin de droite, un blond bouclé comme un surfer de série américaine. Puis, tapotant le banc là où ses fesses reposaient l'instant d'avant, elle fait signe à Julio de s'y asseoir.

Thé ou café ?

Café, dit Julio. C'est très aimable à vous.

Ici tout le monde se tutoie. À part bien sûr nos deux maîtres, le Dr Lustron et le Pr Kastron, avec qui le vouvoiement est de rigueur. As-tu rencontré le Pr Kastron ?

Pas encore, répond Julio, alors qu'il ne voit plus de son interlocutrice, debout et penchée pour attraper la cafetière, que sa chute de reins, fine et déliée.

Ah, il est déjà en train de donner son cours du matin, dit-elle en lui remplissant

maintenant sa tasse – encore debout, mais de face, d'où tout ce qui est légèrement bombé est aussi ravissant. Tiens, voilà du sucre, du lait, du pain, du beurre, de la confiture, des œufs... des pêches bien mûres... tu veux autre chose ? Sers-toi !

Un ange passe, c'est moi qui vais m'asseoir sous l'arbre, en attendant. Julio mange et boit, tout en parlant tour à tour avec le docteur et sa fille. Je le laisse se restaurer et bavarder tranquillement, je crois que cela lui fait le plus grand bien. Je ne suis pas sûre du tout que les gens d'ici soient moins tordus que ceux du bureau ou de la famille, mais au moins l'air est beaucoup plus agréable à respirer.

Quand il a terminé Julio fait comme tout le monde, il prend sa tasse et ses couverts, se dirige vers les larges éviers où chacun lave sa vaisselle et la laisse à sécher. De temps en temps, il jette un œil du côté de la table, où Mina discute avec le blond. Puis il se décide à partir, seul. Je me lève et le rejoins.

Des gens circulent, certains jouent au ballon, beaucoup se dirigent vers l'océan, qu'on entend sans le voir, une serviette colorée sur le bras. J'aimerais bien y aller aussi, je le souffle à Julio, qui marche sans but. « Allons à l'océan », dit-il. Mais à la façon dont il erre dans les allées en regardant de part et d'autre, je vois qu'il cherche autre chose.

Pourriez-vous m'indiquer où est la papeterie ?, finit-il par demander à un homme d'âge mûr qui lit dans une chaise longue, le journal appuyé sur son ventre rond.

La quoi ?, dit-il, levant les yeux au-dessus des petites lunettes posées sur le bout de son nez.

On m'a dit qu'il y avait dans le camp une boutique où je pourrais trouver du papier...

Qui vous a dit ça ?

Une jeune femme. Mina.

Ah, la fille du Pr Kastron !

En fait, la fille du Dr Lustron.

Ouais ouais... Je les confonds, les deux... Mina et Mani... En plus toujours fourrées ensemble...

Ah bon ? Moi je n'ai vu que Mina.

Ouais ben en tout cas, elle s'est bien fichu de vous... Une papeterie, ah ah ! À moins de couper vous-même un pin et de le transformer en pâte à papier...

Ce n'est peut-être pas une papeterie... Le marchand de journaux... Ou même l'épicier... Ils vendent peut-être du papier... Du papier à lettres, ou des cahiers... Il n'y a pas d'enfants, dans ce

camp ? Les enfants ont toujours besoin de papier. Ils dessinent, ils font des coloriages...

C'est pour vos enfants ?

En fait, c'est pour moi. J'avais emporté du papier, et puis il y a une fille dans le train qui a ouvert la fenêtre, et il s'est envolé. Ensuite le taxi-chien m'a emmené directement ici, je n'ai pas eu le temps de m'arrêter en ville en acheter.

Quelle ville ?

La ville où le train s'est arrêté. Combi-les-Bains.

Connais pas. En tout cas vous avez un drôle de look, vous. Je dis pas ça pour critiquer, hein. Non non, c'est très bien. Le caleçon et le chapeau rouges... Ouais, génial ! Allez, à plus ! Et si vous trouvez du papier, faites-moi signe !

Je donne un petit coup d'aile à Julio dans le dos, qu'il décampe. J'avais oublié ce problème de papier. Julio est venu ici pour écrire, je n'aurais pourtant pas dû pouvoir l'oublier. Depuis que je suis descendue, je me demande parfois où j'ai la tête. Mais aussi, pourquoi n'a-t-il pas tout simplement emporté son ordinateur portable ?

Il n'y a pas d'électricité ici, dit Julio.

La forêt a l'air toute proche, avec ses pins qui entourent le camp. Mais on se rend assez vite compte qu'en fait il doit falloir un bon bout de temps avant d'y parvenir. C'est un effet de perspective, certainement. Le terrain semble quasiment plat, mais quand on avance il s'avère qu'il est vallonné à l'infini. Est-ce parce que le sable change sans cesse de place, et d'autant plus qu'on y marche et que chaque pas, en s'y enfonçant, fait bouger les lignes ? Si nous comptons tous les pas que peut faire un homme dans la journée, ne serait-ce que dans ses va-et-vient ordinaires, et si nous multiplions tous ses pas par un certain nombre de personnes – nombre en l'occurrence indéfinissable, à cause du caractère labyrinthique du camp – ne doit-on admettre qu'il se produit un changement perpétuel du terrain sur lequel nous sommes censés évoluer ?

En tout cas je dois avouer que nous avons marché en vain en direction de l'océan, toute la journée. Si nous ne nous étions fiés au bruit indéniable des vagues, et accessoirement à l'odeur de l'iode, nous aurions pu nous reprocher d'être lamentablement dépourvus de sens de l'orientation. Mais tout en suivant fidèlement les informations qui nous parvenaient par nos oreilles et par nos narines, nous n'avons jamais vu se rapprocher significativement cette bande de forêt qui vraisemblablement fait office de dernier rempart avant l'océan. Toujours nous passions entre des cabanes, toujours semblables à la nôtre mais toujours autres, il fallait le

croire, puisque jamais ne se trouvaient, autour, des gens que nous aurions déjà vus.

Tous les humains ici sont pâles et entièrement nus, et sans doute Julio ne passe-t-il pas inaperçu, avec son caleçon. Rouge. Et son chapeau. Rouge. Et sa peau. Sombre. Et sa haute taille. Masaï. Pourtant je n'ai pas l'impression que les gens le voient. Ils regardent ailleurs quand nous sommes devant eux, ou bien fixement vers nous, mais dans le vide. Vides eux aussi, hébétés. Est-ce parce que je suis avec lui ? Ou bien est-ce l'effet du camp, de la vie dans ce sable, où rien ne semble passer, ni le temps ni l'espace ?

Sans doute, à mesure que nous marchons, faisons-nous et défaisons-nous, de façon imperceptible mais effective, des dunes, qui changent sans cesse la perspective. Sans doute les propriétés du sable, semi-solide, semi-liquide, tout en nous donnant l'illusion d'avancer sur du plat, font-elles de notre trajet quelque chose comme une course en montagne, quand le sommet semble à portée de main mais s'éloigne à mesure qu'on avance et que la réalité du terrain, vue de près, oblige à contrarier sans cesse la ligne droite – et même si l'on montait en ligne droite, pas après pas la perspective, en évoluant, se chargerait de nous faire éprouver combien nous pouvions, de plus bas, nous illusionner sur la distance restant à parcourir.

Mais il faut ajouter à cela qu'à cause du caractère liquide du sable, nous sommes, de toute évidence, comme un bouchon sur la vague, qui avance avec elle pour être ensuite repris par la vague suivante, et ainsi de suite à l'infini, les vagues ne cessant de se chevaucher l'une l'autre, sans qu'il soit possible, comme en montagne, de s'y déterminer par rapport à un repère fixe, à un camp de base d'où mesurer aisément l'avancée, non seulement d'après le temps de marche mais aussi par la possibilité de se retourner pour constater que ce qui était plus haut est devenu plus bas.

Où allez-vous, Julio ?, dit la voix de Mina.

Certainement le soleil est en train de se coucher sur l'océan, à l'horizon, ce doit être beau. J'aimerais bien voir ça avec Julio. Je regrette presque de voir soudain les filles déboucher sur le sentier, face à nous. Reviennent-elles de là où nous n'avons pas réussi à aller ? Mina et Mani portent des sacs de paille à leur épaule, d'où dépassent des serviettes de plage. Elles ont par endroits du sable collé sur la peau, comme si elles étaient allées se baigner. Peut-être que nous étions tout près d'y arriver ?

Eh bien, disons que nous faisons un dernier tour avant la nuit...

Vous ?

Oui, enfin moi. Et vous ?

Je te présente Mani.

Salut, Mani, dit Julio en soulevant son chapeau. L'eau était bonne ?

Nous nous sommes vus hier soir, dit Mani, mais je ne pense pas que tu t'en souviennes. Mina et moi, nous pouvons te raccompagner à ta cabane, si tu veux. Ce n'est pas évident de s'y retrouver, dans ce camp, quand on vient d'arriver.

OK, je vous suis !

Les deux filles marchent de chaque côté de Julio, l'une fine, souple et brune, l'autre blonde et carrée. Je reste tout près derrière, je ne pense pas que ce soit le moment de le laisser seul.

Je suis sûre que tu ne te souviens pas de nous avoir vues hier soir, reprend Mani.

Quand je suis arrivé en taxi-chien ? La mort de cette pauvre bête m'a tellement troublé que je crains de n'avoir pas bien regardé qui était là... Désolé. Mais je ne vous oublierai plus, c'est sûr !

Tu étais plus que troublé, tu t'es évanoui ! Mani et moi, dit Mina, on t'a porté dans ta cabane.

Ah ah ! Je reconnais que le voyage avait été un peu fatigant, mais pas au point de me faire oublier ce genre de choses, si elles s'étaient produites. Vous êtes toujours aussi taquines ?

Tu vois, Mina ? Qu'est-ce que je disais ? Il a tout oublié !

Ce matin quand tu es venu déjeuner avec nous, j'ai cru que tu faisais semblant d'avoir oublié, par pudeur. Mais dis-moi, Julio, tu t'es quand même débrouillé pour me retrouver, non ? Et t'asseoir bien près de moi...

Vous jouez souvent à ça, toutes les deux ?

À quoi ?

À faire marcher les gens ?

Laisse, Julio. On n'a pas voulu te faire de la peine. Mina a cru que c'était toi qui la faisais marcher. Mais moi j'ai bien vu comme tu étais K.O., je lui ai même dit hier soir : je parie que demain il aura tout oublié.

Je vous ai peut-être vues parmi les gens, c'est possible. Je vous ai dit, j'étais fatigué, et surtout troublé par la course en taxi-chien, et par la mort du chien. Un instant j'ai pensé que c'était à cause du sucre que je lui avais donné. Heureusement que ton père, Mina, m'a expliqué qu'il n'en était rien. Ce matin quand je l'ai vu à table, je l'ai reconnu, mais je n'avais pas

spécialement cherché à le revoir. Ça m'a donné le plaisir de faire sa connaissance, et de te rencontrer aussi, et maintenant Mani... C'est très bien, n'en parlons plus !

Donc tu ne te souviens pas que toutes les deux nous t'avons déshabillé, passé sous la douche pour refroidir ton corps bouillant, et ensuite couché.

Non, je ne m'en souviens pas. Pour une bonne raison : ça ne s'est pas produit.

Les deux filles se regardent avec un mélange de compassion et d'inquiétude, comme on fait quand on est en présence d'un fou qu'il ne faut pas contrarier. Mina finit par ajouter :

Il ne faut pas être gêné, tu sais... On a l'habitude, dans notre métier...

C'est quoi, votre métier ?

Préparer les morts, avant de les présenter à leur famille.

Je suis vivant, dit Julio.

Il hausse les épaules, et ils continuent à marcher, en se taisant.

En tout cas ce n'est pas ce soir que Julio et moi contemplerons dans la paix le coucher du soleil sur l'océan. Mina et Mani se sont remises à bavarder, à rire et à pousser des cris, mais je fais abstraction de leurs bruits de volière, pour m'abandonner à la nostalgie de ce moment enfui avant d'avoir eu lieu.

Je me mets à penser qu'au fond, les filles sont survenues sur notre chemin comme survient la pluie quand on est dans le train. Peut-être ne sont-elles pas réellement survenues. Peut-être est-ce nous qui sommes entrés dans l'espace où elles étaient. Mais le train traverse l'espace de la pluie et continue sur son trajet. Tandis que là, pour ainsi dire la pluie nous a fait faire demi-tour. Ou bien c'est nous, Julio, la pluie que les filles traversent. « Atmosphère, atmosphère, est-ce que j'ai une gueule d'atmosphère ? »... « Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre ? »... disent des voix qui filtrent par des replis de l'espace-temps. Nous sommes loin de Paris et de ces époques, mais elles sont toutes proches pourtant, comme tout le reste.

Demain peut-être, qui sait ? Julio et moi verrons le ciel s'embraser au-dessus de la mer.

Sur terre le futur existe, mais dans le sable ?

Faut-il dire dans le sable, ou sur le sable ?

Marcher sur le sable comme un messie sur l'eau. Sans couler.

Ça ne t'ennuie pas de faire un détour ?, dit Mina.

Pour aller voir la sculpture des Artistes, dit Mani.

Quels artistes ?

Les Artistes. C'est leur nom.

Ils n'ont pas de nom ?

Je ne sais pas, on s'en fiche. On y va ?

Le soir tombe, il est tard.

On y est presque.

Je ne vois plus rien.

La voilà.

Qui ?

La sculpture. Donne-moi la main. Voilà, touche. Tu sens ?

On dirait que la nuit mélange vos voix. Je ne sais plus qui parle.

C'est moi.

Et moi aussi.

On est là toutes les deux, on te parle, on te tient la main, sois tranquille.

C'est de la toile de jute ? Remplie de sable ?

Oui, continue, fais le tour, touche. Ça représente quoi, d'après toi ?

Je dirais, un éléphant. C'est ça ?

On ne sait pas. On ne peut y accéder que la nuit. Ceux qui l'ont vue à la lumière de la lune disent que c'est une baleine.

Ou une maison.

Ou un vaisseau spatial.

Ou une caverne.

Quel dommage que je n'aie pas de papier !

On ira en chercher demain. Ne parle pas trop fort. Ils dorment dedans.

Les artistes ?

Écoute bien, Julio. Tu veux faire une expérience avec nous ?

C'est ce que je fais, il me semble.

Nous pouvons entrer dans le rêve de ceux qui dorment dedans. Il suffit de coller tous les trois notre oreille à la sculpture. Tu es prêt ?

Allons-y.

Main dans la main, nous nous accolons ensemble à la paroi de jute et de sable. L'air est doux, plein de l'énorme et paisible murmure de la mer. Le sang aussi roule en vagues calmes,

d'un corps à l'autre et derrière les tympanes. D'abord nous percevons les souffles. Les nôtres. Pour la première fois depuis le début de cette mission, je ressens la beauté d'être humain. En communion. L'éléphant semble se mettre à respirer. C'est la respiration des dormants, à l'intérieur. Nous sentons que nos yeux s'unissent et se démultiplient, deviennent puissants comme une torche qui éclairerait l'intérieur de la sculpture. Et nous voyons.

Le rêve s'interrompt, tout se referme comme un rideau noir. Terrifiées, Mina et Mani nous lâchent les mains, partent en courant. Julio se remet en marche, en marche sur l'océan de sable sombre. Presque aussitôt apparaît la tache claire de notre cabane de pin, au milieu d'une multitude de petites flammes suspendues à travers l'espace comme les yeux d'un troupeau de chevaux dans la nuit noire. C'est la lumière des bougies allumées dans les cabanes, diffractée par toutes leurs minuscules fenêtres.

Il nous faut du papier. Nous nous mettons à frapper aux portes et à demander du papier. Personne n'a de papier. Julio demande où se trouve la direction du camp. Il veut aller à la direction, et demander du papier. S'il n'y en a pas, il demandera à partir. Il ne peut pas rester ici sans papier. Julio explique cela aux gens, qui le prennent pour un fou. « Écoutez, dit-il, c'est très sérieux. Pour nous tous. Si je n'écris pas, les fantômes vont se mettre à proliférer. Il y a beaucoup trop longtemps que vous restez ici sans personne qui écrive. Tout se dérobe, vous ne le voyez pas ? La vie ici tombe en miettes. Il faut que quelqu'un rassemble le réel, le remette en forme avant qu'il ne tombe complètement dans le néant. »

Julio et moi continuons à avancer dans l'obscur cimetière, au milieu des feux-follets. Nous essayons de convaincre, de réveiller. « Va voir le Dr Lustron demain, disent les gens. Lui et le Pr Kastron. C'est à eux que nous nous en remettons. Tu ne sais rien, mais eux ils sauront te guider. Tout est en ordre, ils te l'expliqueront. Cesse de semer le trouble dans le camp. Tu crois qu'on ne t'a pas vu, errer toute la journée ? Mettre le camp sens dessus dessous, à force de déplacer le sable avec tes errements indécentes ? Es-tu venu ici pour semer le désordre ? Et même le soir, tu veux nous empêcher de nous reposer un peu ? »

« Au contraire, disons-nous, soyez assurés de notre bonne volonté. Nous n'avons de plus cher désir que de nous mettre à votre service. Donnez-nous du papier, et vous verrez votre vie se redresser comme les murs joyeux d'une nouvelle maison. Faites-nous confiance, tout ira bien. »

« Nous n'avons pas besoin de toi, disent les gens. C'est insupportable à la fin, disent-ils en se grattant ou en étant pris de tics nerveux. Et puis il est l'heure de se coucher, laissez-nous. »

Et les bougies dans les cabanes s'éteignent les unes après les autres.

« Écoutez, dit Julio, écoutez, voyez ce que je fais ! »

Nous nous mettons à tourner sur nous-même dans la nuit, au milieu des cabanes, bras ouverts en croix, une paume tendue vers le ciel, l'autre vers la terre pour y reverser la grâce et la bénir. À chaque tour nous grandissons, une hélice qui se déploie. De loin maintenant nous dépassons la forêt, notre tête perce les nuées rendues visibles par la lune qui vient d'apparaître. Elle baigne de blanc le sommet des arbres, qui frémissent tout du long et se tiennent par les branches pour faire la ronde autour de la clairière. Tous les anges sont là. Les astres s'allument et froufroutent comme un ballet de petites danseuses en tutu, un archet invisible glisse sur le violoncelle du ciel, de la gorge décollée de la lune s'écoule le chant, lalala. Des myriades de petites fleurs de cerisiers venues du profond de l'espace traversent l'atmosphère, se répandent, se dispersent et s'unissent dans toute la clairière. Nous continuons à tourner, nous sommes montés si haut qu'une galaxie nouvelle s'est formée, mise en orbite gracieuse autour de notre chapeau rouge. Tandis que notre caleçon, plongé dans la rivière de la Voie Lactée, la fait rougeoyer du sang, du raisin et du vin de l'amour.

Aimantés, les gens ressortent de leurs cabanes, rallument leurs bougies les unes aux autres, et deviennent eux-mêmes autant de toutes petites lanternes qui dansent à la fête de l'univers des univers.

Le matin venu, Julio retrouve du premier coup le chemin des tables. Le temps a tourné, au lieu de la chaleur écrasante de la veille un vent chargé d'eau souffle de l'océan. Comme tout le monde, nous avons revêtu le long ciré jaune à capuche fourni par la direction du camp, qui enveloppe chacun des chevilles à la tête. Des parasols-parapluies ont été déployés au-dessus des tables de camping. Sous les auvents, dans les cuisines communes, les cafetières, les théières et les bouilloires de fer grésillent sur les braseros. Encapuchonnés jusqu'aux yeux, les gens vont et viennent, mangent et boivent en silence dans le bruit de la pluie sur les toiles, les tôles et les tuiles.

Sans hésiter, nous nous installons à la première place venue, faisons le service pour les autres et pour nous-même, sans un mot. Personne ne parle, tout se passe avec des hochements de tête, des esquisses de sourires, des gestes qui préservent la paix surnaturelle qui règne sur le camp.

Puis nous décidons de partir à la recherche de papier. Avant de nous mettre en route,

accroupis devant notre cabane nous dégageons un espace dans le sable, en repoussant de la tranche des mains les aiguilles de pin. Et nous essayons d'y tracer un plan du camp, d'après ce que nous avons pu en voir la veille. Le doigt de Julio imprime des lignes dans le sol mouillé, par traits libres et rapides, comme un dessinateur de manga. Très vite il nous faut agrandir le cercle de sable vierge, entouré d'aiguilles de pin comme le camp est entouré de pins. Car notre dessin s'étend à la façon d'un fractal, avec une infinité de variations et de reprises qui en repoussent sans fin les limites, tant vers l'extérieur que vers l'intérieur. Quand même l'ongle du petit doigt devient trop épais pour continuer le tracé de notre structure gigogne, du plat des mains doucement nous l'effaçons. Nous nous relevons, et nous mettant en chemin, remplaçons notre éphémère mandala par l'empreinte de nos pieds.

Si nous n'avons pas trouvé la direction dans la clairière, c'est sûrement qu'elle est dans la forêt. Et vers l'est, plutôt que vers l'ouest où nous avons essayé d'aller la veille, en voulant rejoindre l'océan. D'après ce que nous avons pu comprendre, où se trouve la direction se trouve aussi une boutique. N'est-ce pas là que le vieux bonhomme d'hier a acheté son journal ? Le gars n'avait pas l'air de croire qu'on pourrait aussi y trouver du papier, mais ça ne prouve pas qu'il n'y en a pas. Et s'il n'y en a pas, au pire, nous pourrions aller à la direction, demander qu'on nous dépanne. À la direction, ils doivent forcément en avoir. Ne serait-ce que pour établir les factures. Il est vrai que Julio a payé son séjour à l'avance, depuis chez lui, par internet. Et il est probable qu'il en est de même pour tous les vacanciers. Mais il est bien rare de pouvoir quitter un endroit sans devoir quelque supplément. Et puis l'administration d'un camp tel que celui-ci entraîne forcément, pense Julio, l'établissement de dossiers ; lesquels, en l'absence d'électricité, donc d'ordinateurs, doivent être enregistrés sur du papier. Sûrement ces gens en ont une bonne réserve. Quant à nous, nous n'avons pas oublié de glisser notre portefeuille dans la poche de notre ciré, et nous sommes prêts à payer, officiellement ou officieusement, ce qu'il faudra.

Comme le camp est tout entouré de forêt, il est difficile de s'orienter. Si l'on se dirige en ne quittant pas des yeux les arbres, comment être sûr de ne pas dévier, ou de ne pas tourner en rond, étant donné que les arbres sont partout autour de nous, et partout les mêmes ? Et le problème ne fera que s'aggraver une fois dans la forêt, pense Julio. Au moins tant que nous sommes dans le camp, nous sommes dans le camp. Là où est notre cabane, là où sont les gens, là où se trouve de quoi manger et boire.

Allons, nous verrons, dit-il.

La veille nous nous étions fiés au bruit des vagues et à l'odeur de l'iode. Aujourd'hui il suffit de faire l'inverse, d'aller dans le sens contraire. Le vent nous y aide : puisqu'il souffle de l'océan, nous n'avons qu'à marcher en l'ayant toujours dans le dos.

La forêt est étonnamment pentue. Nous l'avons gagnée sans problème, après avoir serpenté un peu de temps entre les cabanes. D'abord, au bout de quelques pas, nous avons fait demi-tour pour aller mettre les bottes en caoutchouc fournies par la direction avec le ciré, suspendus à un crochet derrière la porte de chaque cabane. Climat océanique oblige ! Lors de notre errance de la veille nous nous étions blessé les pieds aux aiguilles de pin. Ce matin, l'humidité du sol absorbait la douleur. Mais si nous devons traverser la forêt, mieux valait nous protéger.

Je me sens bien, pense Julio. Je me sens très bien.

Nous sentons que nous avançons. Que nous allons vers quelque chose. Que quelque chose va avoir lieu.

Julio est heureux d'avoir aujourd'hui laissé son chapeau et son caleçon rouges à la maison. Cette nuit nous avons touché les étoiles, loin, loin et profond dans le ciel. Nous avons fait danser le camp. Nous avons fait de chaque être humain une petite lanterne en lévitation, et en parfaite communion avec toutes les autres. Et maintenant il est bon de disparaître quelque temps, enveloppé des pieds à la tête, le visage retiré dans la capuche baissée jusqu'aux yeux. Nous savons suivre ce que la Voie demande.

Nous sommes heureux de sentir l'effort de nos muscles dans la pente, de sentir notre cœur battre, notre sang courir, notre souffle faire son office jusqu'au centre caché de notre corps. C'est beau d'être dans un corps. L'oxygène nous transporte dans une douce ivresse. L'iode vivifie nos nerfs. L'odeur résineuse des pins nous donne la sensation d'être comme eux à jamais verts. Certains parmi les plus vieux portent à hauteur d'homme une entaille dans leur épaisse écorce, d'où dégoutte, mi-liquide mi-solide, mi-or mi-sang, leur âpre et purifiante sève.

La pluie tombe moins dense dans la forêt, mais elle s'écoule plus lourde entre les arbres. De temps en temps des oiseaux colorés de bleu vif et de jaune, ou bien de vert et de rouge, volent. Seuls peuplent le silence le bruit de leurs ailes, celui de notre respiration, celui de nos pas sur l'épais tapis d'aiguilles de pin trempé, celui de l'eau qui dégouline.

Et puis soudain, au-dessus de nous, un fracas de branchages. Un cerf immense a surgi du

sommet de la dune, il descend vers Julio. Nous nous arrêtons net. Il fait encore quelques pas et s'arrête aussi. Il nous regarde fixement, tendu comme un arc. Des ondes se propagent depuis sa haute couronne de bois, déchirant l'espace comme une soie. Il n'y a plus de temps.

Qui va là ?, crie une voix.

L'animal nous jette un dernier regard, et détale.

Un homme en treillis et casquette de soldat, portant sur l'épaule un grand sac de jute plein, apparaît sur notre gauche. Nous allons vers lui.

Vous avez vu le cerf ?, lui disons-nous.

Quel cerf ? Vous êtes le nouveau venu, c'est ça ? Je me présente, Pr Kastron, dit-il en nous tendant la main.

Julio, disons-nous en lui serrant la main. Des personnes très bien nous ont parlé de vous...

Oui, Mani m'a dit.

Vous n'avez pas vu le cerf ?

Vous voulez sans doute parler d'un chevreuil. Il y en a dans cette forêt. On en voit fréquemment à la tombée du soir, parfois même à la lisière de la forêt. Mais ils restent sauvages, ils ne s'aventurent pas dans le camp.

Non, c'était un cerf. Il est apparu là, et il a disparu par là, disons-nous en montrant du doigt la forêt, un peu au-dessus de nous. Un cerf véritablement hors du commun. Je n'en avais jamais vu de tel, ni en vrai ni en image. Il était là, à nous regarder... Vous l'avez sûrement entendu...

Ma parole, tu veux dire que tu as vu le cerf fabuleux de Menneval ?

Je parle d'un cerf bien vivant, en chair et en os ! Un cerf géant.

Au milieu du dix-neuvième siècle, on a trouvé, à plus de cinquante mètres de profondeur dans le puits de Menneval, un crâne de cerf mesurant cinquante-six centimètres de long. Il datait du quatrième siècle, et autant que je sache, c'est le seul cerf géant dont nous ayons témoignage dans ce pays. J'en ai justement parlé lors du cours que j'ai donné hier. Il ne me semble pas t'y avoir vu, pourtant. Le puits de Menneval est un puits funéraire, le plus grand, le plus profond que nous connaissions. Au-dessus de ce cerf, les découvreurs du puits trouvèrent des fragments de poterie et d'autres objets d'époque, puis, successivement, d'énormes pierres sous lesquelles reposaient divers squelettes d'animaux, dont certains de très grande taille. Sous l'un d'eux, vers quarante mètres de profondeur, se trouvait une couche de très grosses coquilles blanches de limaçons. À cinquante deux mètres cinquante, était disposé avec soin un énorme squelette de

cerf, et cette tête géante. Au-dessous, encore des coquilles de limaçons et d'autres ossements de cerfs, puis, trois mètres plus bas, encore trois énormes squelettes de cerf. Puis celui d'un homme de près de deux mètres de long, avec deux cavités dans le crâne, dont une partie était sciée. Au-dessous encore, et jusqu'au fond du puits, à plus de soixante et un mètres, encore des bois de cerf, des squelettes de cerfs et d'autres animaux, sangliers, chiens, loups, un tronc, des madriers, et finalement deux cercles de fer, un seau, une semelle de sandale en cuir. Que dis-tu de ça ?, conclut le professeur en déposant son énorme sac de jute par terre.

Tant de choses pour enterrer un homme... C'est impressionnant. À moins que tout ça ne se soit échappé des trous qu'il avait dans le crâne... Mais quel rapport avec notre forêt ?

Tout est en rapport. Quel rapport ? C'est à nous de le trouver. Mais les hommes sont paresseux, ils voient les choses et aussitôt ils ferment les yeux. Ils ne veulent ni chercher, ni savoir. Ou plutôt, ce qu'ils veulent savoir, ils le cherchent, mais la plupart du temps ils ne veulent surtout pas risquer de trouver autre chose.

Oui, dit Julio. Justement je m'en allais à la direction, chercher du papier. Est-ce encore loin ?

C'est-à-dire, tout dépend par où on passe. En tout cas, inutile de te donner cette peine pour aujourd'hui. J'en reviens, c'est fermé. Ça leur arrive de temps en temps. Quelque imprévu... Ils seront ouverts demain.

Vous êtes sûr ?

Tout à fait. Ils ont mis leur panneau habituel, « Nous serons là demain ».

Et il n'y a pas une boutique où je pourrais trouver du papier ?

Elle est fermée aussi. Tout est fermé. Je dois y retourner demain. Veux-tu que je te rapporte du papier ?

C'est très aimable à vous. Mais peut-être pourrais-je vous accompagner, si vous n'y voyez pas d'inconvénient ? J'aurais plaisir à vous entendre parler en chemin, et je serais plus assuré de parvenir au but.

Entendu. Je passe te prendre demain à la cabane. Si jamais je ne venais pas, ne t'inquiète pas, je ne t'oublierai pas pour autant, une fois là-bas je demanderai du papier pour toi, je te l'apporterai en fin de journée. Crois-moi, tu ne ferais pas plus vite seul.

Bon, eh bien... Puis-je vous aider à porter ce sac ?

Ce sont des pommes de pin. Très utile pour allumer les braseros. Je finis ma récolte, je te laisse rentrer. Tu retrouveras bien ton chemin, n'est-ce pas ?, dit-il en chargeant de nouveau le

sac sur son dos et en s'éloignant à grands pas.

Et merci d'avance !, dit encore Julio, ses mains en porte-voix.

Nous sommes restés debout immobile un bon moment dans la forêt, à écouter le silence se réinstaller.

Puis nous avons redescendu la pente, et nous sommes retournés au camp.

La journée doit être bien avancée, car on sent l'odeur de la soupe du soir. Guidé par elle, nous arrivons à la cuisine communautaire. Nous avons faim, nous espérons pouvoir y grappiller un bout de pain. L'air de la forêt, ça creuse ! Des hommes et des femmes s'affairent autour des marmites, et il y a bien sur les tables des paniers de pain, mais nous n'osons pas en prendre, faire les parasites alors que les autres sont en train de travailler pour la communauté. Puisque nous sommes là, nous essayons de participer nous aussi, à la fois pour tromper notre faim et pour montrer notre bonne volonté. Mais chaque fois que nous demandons : « Je peux faire quelque chose ? », nous essayons un refus poli.

La sueur de la marche en forêt est en train de refroidir sur notre peau, et aussi sur la surface interne du ciré, où elle s'est condensée, le transformant en manteau de froid. Au lieu de continuer à tourner en rond dans cette cuisine où nous sommes inutiles, nous décidons d'aller prendre une douche et nous sécher. La douche est froide, nous y restons seulement quelques instants, mais il n'est pas impossible que nous nous endormions un peu en nous séchant, car à notre retour les gens ont presque fini de manger, certains ont déjà quitté les tables et commencent à faire la vaisselle.

Nous tombons sur Mina et Mani, qui étaient en train de s'en aller. Nous leur expliquons que nous n'avons pas mangé. Il n'y a plus rien, disent-elles, mais elles peuvent aller nous chercher un morceau de pain, que nous n'aurons qu'à manger en chemin. En chemin pour où ?, demandons-nous. Alors, se mettant toutes les deux sur la pointe des pieds, elles chuchotent à nos oreilles : « Tu ne veux pas que nous allions écouter la suite du rêve, tous les trois ? »

Il fait nuit noire, nous mangeons notre pain en chemin, nous y allons. Nous nous enfonçons encore un peu dans les ténèbres. Et voici la chose, l'éléphant, la baleine, le château, la caverne, le vaisseau spatial. L'oreille plaquée contre le sac en toile de jute gonflé de sable, immobiles et silencieux, unis, nous écoutons voir le rêve des dormants.

Palet

Chien de berger, elles tricotent,
tes pattes, autour des pelotes
sur gigots ! Bien gardée, la brebis paît
à l'unisson. Je suis en paix,
sa laine dans mes chaussons.

Gaza

Noir.

DORMANT(E) 1 : Tu dors ?

DORMANT(E) 2 : Oui, et toi ?

DORMANT(E) 3 : Oui.

DORMANT(E) 2 : Ah, tu m'as fait peur !

DORMANT(E) 3 : Peur de quoi ?

DORMANT(E) 2 : Je croyais que tu dormais.

DORMANT(E) 3 : Ben oui, pas toi ?

DORMANT(E) 2 : Si. Mais en fait, c'est pas à toi que je le demandais.

DORMANT(E) 3 : À qui, alors ?

DORMANT(E) 1 : À moi.

DORMANT(E) 3 : Tu dors ?

DORMANT(E) 1 : Oui.

DORMANT(E) 3 : Alors, pourquoi tu m'as réveillé(e) ?

DORMANT(E) 2 : Je croyais que tu dormais.

DORMANT(E) 3 : Qui ça ? Moi ?

DORMANT(E) 1 : Ou moi ?

Silence

DORMANT(E) 1 : On est combien ?

DORMANT(E) 3 : A priori, je dirais trois.

DORMANT(E) 2 : Pareil.

DORMANT(E) 1 : Sauf si les autres dorment dans leur sommeil.

DORMANT(E) 2 : Tu veux dire, s'ils se taisent en dormant.

DORMANT(E) 3 : S'ils ne parlent pas dans leur sommeil.

DORMANT(E) 2 : Qui sait ?

DORMANT(E) 1 : Dieu sait mieux.

Silence

DORMANT(E) 1 : Vous avez entendu ?

DORMANT(E) 2 : Non.

Silence

DORMANT(E) 1 : Un souffle.

DORMANT(E) 3 : C'est peut-être le nôtre.

DORMANT(E) 1 : Chut !

Silence. On entend un souffle.

DORMANT(E) 2 : C'est sûrement le chien.

DORMANT(E) 3 : Le chien couché devant l'entrée.

DORMANT(E) 2 : Le chien qui garde la grotte.

DORMANT(E) 3 : Le tunnel, tu veux dire.

DORMANT(E) 1 : Le chien qui nous garde.

DORMANT(E) 2 : Tu crois qu'il dort ?

DORMANT(E) 3 : S'il nous garde, il veille.

DORMANT(E) 1 : Ou bien ce sont les autres dormants.

DORMANT(E) 2 : Qui nous gardent ?

DORMANT(E) 1 : Qui respirent.

Silence. On entend le souffle.

Les DORMANTS, *ensemble, dans un souffle* : Le vent se lève !

Une trouée de lumière apparaît lentement côté jardin, vers le haut. On commence à distinguer les silhouettes des Dormants.

*

Pendant que les Dormants bougent lentement dans la pénombre, on entend une voix de femme, celle de LA PRÉSENCE.

LA PRÉSENCE : J'ouvre ma maison, glaciale de tant de mois d'absence. Je ne vais pas chercher des bûches dans l'abri à bois, je n'allume pas un feu dans la cheminée. Je prends le sac à dos, je mets la corde dedans, je ferme la porte derrière moi, je pars dans la forêt. Je monte longtemps, sans suivre les sentiers, je ne veux pas qu'on me repère. À grimper entre les broussailles, les troncs et les rochers, je suis en sueur, mon cœur bat vite. Tant de vie qui s'accroche. Je cherche le bon arbre, la bonne branche. Assez loin de tout pour que les corbeaux aient le temps de me faire disparaître avant que les hommes ne me retrouvent. Je monte dans ma montagne, je trouve l'arbre dans la forêt, un jeune hêtre avec des branches assez basses encore pour que je puisse y grimper. À bonne hauteur il

y en a une solide, je m'assois dessus à califourchon. Je passe un temps fou à faire des nœuds solides, mais enfin je réussis à passer de l'autre côté de l'écran.

*

DORMANT(E) 1 : T'es réveillé(e) ?

DORMANT(E) 2 : Je crois pas.

DORMANT(E) 1 : C'est pas toi qui as dit que je t'avais réveillé(e) ?

DORMANT(E) 3 : Non, c'est moi. En fait, je crois que je rêvais.

DORMANT(E) 1 : T'as senti le vent, toi aussi ?

DORMANT(E) 3 : Comme si on avait ouvert la fenêtre.

DORMANT(E) 2 : La première chose que je fais en me levant. T'es réveillé(e), toi ?

DORMANT(E) 3 : Je sais pas.

DORMANT(E) 1 : Moi je suis en train de me réveiller.

DORMANT(E) 2 et DORMANT(E) 3 : Pas possible !

DORMANT(E) 1 : Pourquoi pas ?

DORMANT(E) 2 et DORMANT(E) 3 : On est six pieds sous terre.

DORMANT(E) 1 : Six pieds. Donc nous sommes bien trois.

DORMANT(E) 2 : Et le chien ?

DORMANT(E) 3 : Le chien est le quatrième, si nous sommes trois. Ou le sixième, si nous sommes cinq. Ou le huitième...

DORMANT(E) 2 : ... si nous sommes sept. J'ai compris. Tu oublies une chose, c'est que le chien a quatre pieds.

DORMANT(E) 1 : Oui mais il n'est pas sous terre. Il est à l'entrée.

DORMANT(E) 2 : Disons qu'il est entre la terre et la grotte.

DORMANT(E) 3 : Le tunnel. Deux pieds sur terre, les autres dessous.

DORMANT(E) 2 : L'avant-train dans la lumière, l'arrière-train dans l'ombre.

DORMANT(E) 1 : Sauf s'il est tourné vers nous. Tout dépend dans quel sens il nous garde. S'il est tourné vers l'extérieur, pour empêcher d'éventuels intrus d'entrer, ou s'il est tourné vers nous, pour veiller à ce que tout se passe bien.

DORMANT(E) 2 : J'avais pas pensé à ça.

DORMANT(E) 3 : Moi non plus.

Silence

DORMANT(E) 1 : Je pense, donc je suis réveillé.

Silence

DORMANT(E) 2 : Je pensais qu'on était morts.

DORMANT(E) 3 : Moi aussi.

Silence

DORMANT(E) 3 : On est morts ?

DORMANT(E) 1 : Des morts qui parlent et qui pensent, j'appelle ça des vivants.

DORMANT(E) 2 : Ou des dormants.

DORMANT(E) 3 : Des dormants qui rêvent.

DORMANT(E) 1 : C'est simple, il n'y a qu'à sortir de là. On verra bien si on dort, si on rêve, si on est morts ou si on est vivants et bel et bien réveillés.

On entend un coup de vent. Ils se tournent vers le halo de lumière. Un être vêtu de blanc y apparaît, les bras tendus vers eux.

DORMANT(E) 2 : Une houri !

DORMANT(E) 3 : Non, la Vierge Marie !

DORMANT(E) 1 : C'est pareil.

DORMANT(E) 2 et DORMANT(E) 3 : Ah, non !

DORMANT(E) 2 : J'y vais !

DORMANT(E) 1 et DORMANT(E) 3 : Attends !

DORMANT(E) 2 : Quoi ?

DORMANT(E) 2 : Il faut réfléchir.

DORMANT(E) 1 : Que ce soit une houri, la Vierge Marie ou un ange, si c'est là, c'est que c'est de l'autre côté.

DORMANT(E) 2 et DORMANT(E) 3 : Le paradis !

DORMANT(E) 1 : Oui, enfin, bon. Ce n'est pas parce qu'on aperçoit le paradis qu'il faut se précipiter à y aller. N'oublions pas nos enfants, nos frères, nos sœurs, ils ont encore besoin de nous sur cette terre. Vous ne les avez pas oubliés, quand même ?

DORMANT(E) 2 : Attends...

DORMANT(E) 3 : Ça me revient...

DORMANT(E) : Moi aussi...

DORMANT(E) 3 : La guerre... Les explosions...

DORMANT(E) 2 : Le tunnel...

DORMANT(E) 1 : Nous sommes des résistants, mon frère, ma sœur.

DORMANT(E) 3 : Des combattants.

DORMANT(E) 2 : Combien de temps on est restés enfermés là-dessous ? Trois mois ?

DORMANT(E) 3 : Et pourquoi pas trois ans, tant que tu y es ?

DORMANT(E) 1 : Ou trois siècles...

DORMANT(E) 3 : Vous êtes sérieux, là ?

DORMANT(E) 2 : Ben, si on est morts, c'est normal qu'on voie l'ange.

DORMANT(E) 3 : Alors qu'est-ce qu'on a, à discuter, au lieu d'y aller ?

DORMANT(E) 1 : On discute parce qu'on est libres.

DORMANT(E) 2 : Coincés dans le noir, on sait même pas depuis quand, ni ce qu'il y a à l'extérieur. C'est ça que t'appelles être libres ? Libres de quoi ?

DORMANT(E) 1 : Libres de mourir, ou de vivre. Soit on choisit le bout du tunnel avec l'ange, soit on cherche une autre sortie. Une pour retourner sur terre, faire ce qu'il nous reste à faire.

DORMANT(E) 2 : On y va ?

DORMANT(E)S 1 et 3 : Où ça ?

DORMANT(E) 2, *montrant la lumière au bout du tunnel, puis le reste, dans la pénombre* : Par là, ou par là.

DORMANT(E) 1, *tournant le dos à la lumière* : Par là.

*

Pendant que les DORMANT(E)S quittent le sous-sol, LA PRÉSENCE parle. Comme ils avancent dans le sens opposé, la trouée de lumière disparaît. La scène est plongée un moment dans le noir, puis une autre trouée de lumière apparaît, se rapproche à mesure de leur montée, le long d'échelles

doubles successives qu'ils montent et descendent, puis de marches qu'ils franchissent à quatre pattes. Pendant leur trajet, du sable tombe de temps en temps autour d'eux. Un battement de cœur se fait entendre, lointain puis plus proche, s'éloignant et se rapprochant tour à tour tandis que LA PRÉSENCE parle.

LA PRÉSENCE : La mer mugit. De la fenêtre je ne la vois pas, mais son chant de baleine et son odeur iodée m'indique où elle est. Si je m'échappais, cela me ferait une direction vers où aller. Mais par où ? La fenêtre m'attire, je l'ouvre puis je la referme, un accident est si vite arrivé. Le fleuve m'attire, il me porterait à l'océan. Je ne m'en approche pas. Je ne suis pas au bord de l'océan. Je voudrais retrouver l'océan. Je pense à l'océan. Je pense à la montagne. Je pense à l'océan. Je suis en ville, dans un appartement, dans un immeuble, quand on ouvre la porte il n'y a que le palier, l'escalier sombre et vieux, et quand j'entends la pluie, le vent, je me projette là-bas sur les plages, là-haut près des sommets. Ici je manque de vitamine D, il n'y a pas de soleil. J'ai fait la prise de sang, je le sais. Quand mon homme rentrait de quelque part, nos enfants avaient beau tirer sur les manches de sa veste, dans l'impatience d'embrasser leur père, il continuait à me baiser la bouche comme s'il voulait me manger. S'il revenait de la montagne, il me rapportait des bouquets de minuscules fleurs sauvages qu'il avait cueillies et mises à sécher. S'il revenait de la mer, une poignée de tout petits galets multicolores ramassés sur la plage. S'il revenait d'un autre pays, il avait dans son sac des t-shirts pour les enfants, pour moi un habit ou un bijou de là-bas, des épices, du thé... Tout ça est au passé. Il m'en reste deux boîtes en fer de thé anglais, l'une rouge et l'autre bleue, sur lesquelles est écrit : *KEEP CALM AND CARRY ON*. Une grosse bague berbère en argent, faite à la main, en forme de pyramide et portant des signes qui me sont inconnus. Très belle, je la mets chaque fois que je sors. Une dizaine de fins bracelets d'Afrique en minuscules perles noires, à nouer au poignet. Des colliers masaïs, multicolores. Un paréo du Brésil et des foulards d'Égypte... Je marche dans les circuits du temps.

*

Jour. Une grille dans le sol se soulève. Les DORMANT(E)S en sortent, les uns après les autres. Ils se retrouvent dans les sables et les herbes, entre les ruines de la ville.

DORMANT(E) 1, *les mains en porte-voix* : Y'a quelqu'un ?

L'ÉCHO : Y'a quelqu'un... ? ... Y'a quelqu'un... ?

DORMANT(E) 2 : Oui !

DORMANT(E) 3, *simultanément* : Non !

L'ÉCHO : Oui ! Non !

DORMANT(E) 1 : J'ai soif.

DORMANT(E) 2 : J'ai faim.

DORMANT(E) 3 : J'ai mal aux yeux. Toute cette lumière...

L'ÉCHO : soif... faim... mal aux yeux

DORMANT(E) 1 : Vous avez entendu ?

L'ÉCHO : entendu

DORMANT(E) 3 : L'écho... Il n'a pas répété « lumière ».

DORMANT(E) 2 : Ni là.

L'ÉCHO : ni là

DORMANT(E) 1 : Encore. Il n'a pas répété « lumière ». Deux fois de suite.

L'ÉCHO : de suite

DORMANT(E) 2 : C'est un fake.

L'ÉCHO : un cake

DORMANT(E) 1 : J'en étais sûr(e). Il y a quelqu'un qui nous regarde. *Il regarde la salle*. Qui nous surveille, peut-être.

DORMANT(E) 2 : Qui se fait passer pour l'écho.

DORMANT(E) 3 : Tiens, il ne moufte plus.

DORMANT(E) 1 : Hého l'écho ! L'écho graphie ?

On entend le bruit d'un cœur qui bat.

DORMANT(E) 2 : Hé, c'est quoi, ça ?

DORMANT(E) 3 : On est dans la matrice, ou quoi ?

La lumière baisse. Les DORMANT(E)S se mettent à danser lentement la danse des fœtus, tandis que la voix se remet à parler.

LA PRÉSENCE : Il y avait une cuisinière à charbon. Et un moulin à café en bois. Cubique, vernis, surmonté d'un petit dôme en fer et d'une manivelle. Je versais le café en grain par le haut, tournais la manivelle, comme avec les boîtes à musique des enfants, plus tard. Chez nous quand on était petits pas de boîte à musique, ni de manège. Le manège on le regardait tourner, avec les autres enfants dessus, mais pas nous, chez nous il n'y avait pas d'argent. Est-ce que je tenais le moulin à café entre mes cuisses ? Il me semble que oui, et que cela prenait un certain temps. La sensation des grains durs en train d'être broyés se communiquait à la main, avec le bruit que cela faisait. L'odeur se déployait quand finalement on ouvrait le petit tiroir au bas de la boîte pour en retirer le café moulu, le déposer dans le filtre au-dessus de la cafetière en émail et y verser petit à petit l'eau en train de bouillir dans la casserole, sur la plaque en fonte de la cuisinière. Comme on le voit, ça se passait durant la préhistoire, je sortais juste de l'adolescence. La nuit la mer mugissait. C'était il y a longtemps, j'avais dix-huit ans, j'étais toute seule dans la maison isolée au bord de l'océan. Je l'avais louée, meublée, à une vieille dame trop vieille, qui était partie vivre chez ses enfants. Il y avait des thermomètres en fer, dehors et dedans, l'homme dont elle était veuve ayant donné son nom à une marque de ces instruments, qu'il produisait industriellement. Il ne faisait jamais très froid, dès janvier-février les mimosas fleurissaient et je m'étendais sous eux en maillot de bains. Milliers de micro-soleils jaunes suspendus, tandis que dans la maison des boulets de charbon rougissaient doucement dans la cuisinière en fonte, seul moyen de chauffage. En fait c'était seulement une maison de vacances pour la belle saison. Une petite villa bâtie sur la dune, à l'abri des pins. Une allée de sable la bordait, puis c'était directement l'infini, du moins jusqu'aux rives invisibles du Nouveau Monde. Elle avait été construite avant le temps du confort moderne. Plus tard une minuscule salle de bains y avait été introduite, dans le seul espace qu'on avait trouvé : un placard. Cela me rappelait une autre salle de bains miniature que j'avais vue aménagée quelques

années plus tôt, dans un château de Charente Maritime que je visitai lycéenne avec le club d'archéologie, une salle de bains dissimulée derrière le tablier d'une vaste cheminée.

DORMANT(E) 1 : Il fait si chaud !

DORMANT(E) 2 : De plus en plus chaud.

DORMANT(E) 3 : Le ciel se couvre.

DORMANT(E) 2 : Il fait presque noir.

DORMANT(E) 3 : En plein jour !

DORMANT(E) 1 : C'est l'orage. L'orage arrive.

Les DORMANT(E)S se figent. On entend d'énormes gouttes qui commencent à tomber.

Les DORMANT(E)S respirent.

Les éclairs surgissent et se suivent, de plus en plus rapprochés. Le roulement du tonnerre, violent, est presque continu. L'espace est secoué de convulsions incandescentes.

LA PRÉSENCE : Plus tard je vécus à Paris dans un appartement très haut de plafond, qui avait été jadis un couvent. La porte du fond de la cave, verrouillée, donnait, disait-on, sur un réseau de couloirs souterrains, permettant de fuir invisible à travers la ville en cas de persécution.

*

Une tente sur le sable. La lumière de l'aube. Le bruit de la mer.

L'INCONNU(E), pieds nus, accroupi(e), la tête tournée vers le fond, dans la direction de la mer (invisible), est occupé(e) à construire un château de sable.

DORMANT(E) 2, entrant dans le cadre, s'arrêtant un instant, le-la regardant.

L'INCONNU(E), sans se retourner : La ville est complètement ensablée maintenant.

DORMANT(E) 2 : Qui t'a dit ça ?

L'INCONNU(E) : Il paraît que même du sommet de la plus haute dune, aussi loin que le regard porte, on ne voit rien d'autre que du sable.

En colère, DORMANT(E) 2 se dirige vers la tente, passe la tête par l'ouverture, crie :

DORMANT(E) 2 : Qui lui a dit ça ?

L'INCONNU(E) se retourne, dit calmement : Chut ! Laisse-les. Ils dorment.

À son tour DORMANT(E) 2 s'assoit dans le sable, dos à l'Inconnu(e).

L'INCONNU(E) : Ils ont eu une rude nuit. Ils sont obligés de creuser de nouvelles galeries maintenant.

DORMANT(E) 2 : Et moi ? Où crois-tu que j'étais ?

L'INCONNU(E) se lève, s'approche de DORMANT(E) 2, s'agenouille et pose doucement sa main sur son épaule.

L'INCONNU(E) : Tu es fâché(e) à cause de ce qu'ils m'ont dit sur le sable ? Qu'est-ce que ça peut faire ? Le jour où on aura envie de partir, on partira. Ce n'est pas le sable qui me fait peur.

DORMANT(E) 2 : Ce qui me fait peur, moi, c'est qu'on pourrait bien finir par tous pourrir ici.

L'INCONNU(E) : Rien ne pourrit dans le sable.

DORMANT(E) 2 : Alors tu continues.

L'INCONNU(E) : Quoi ?

DORMANT(E) 2 : Tu prends toujours la chose à la légère... Tu ne crois pas à ce qu'on t'a dit, peut-être ?

L'INCONNU(E) : On ne m'a rien dit. Je suis allé(e) voir moi-même.

Silence.

DORMANT(E) 2 : Ne te décourage pas. Nous devons tous rester unis.

L'INCONNU(E) : Il y a si longtemps que je vis ici. Pourquoi serais-je découragé(e) ?

DORMANT(E) 2 : Justement. Parfois j'ai l'impression que tu as perdu tout espoir.

L'INCONNU(E) : S'il y a quelqu'un parmi nous qui garde foi en la vie, c'est bien moi.

DORMANT(E) 2 : Alors tu viendras ?

L'INCONNU(E) : Tu sais bien que ce n'est pas un problème pour moi.

DORMANT(E) 2 : Pas un problème ? Tu veux rester ici toute ta vie ?

L'INCONNU(E) : Je n'ai pas dit ça...

DORMANT(E) 2 : Mais tu ne dis jamais non plus que tu viendras.

L'INCONNU(E) : Écoute, on verra. Pourquoi vouloir toujours tout prévoir ?

DORMANT(E) 2 : Je ne prévois rien. Je prévois juste que j'ai envie de vivre dans un monde normal.

L'INCONNU(E) : Bien sûr.

DORMANT(E) 2 : Et que je ne te laisserai pas ici.

L'INCONNU(E) : On dirait qu'il va faire encore chaud, aujourd'hui. Il faudrait qu'il pleuve un peu. Sinon la réserve d'eau va s'épuiser. S'il faut en plus transporter de l'eau...

DORMANT(E) 2 : De toute façon, bientôt il n'y aura plus d'eau. Il n'y aura plus rien à manger non plus.

L'INCONNU(E) : Ne sois pas si défaitiste.

DORMANT(E)2 se penche de nouveau sur l'ouverture de la tente, crie à l'adresse de ses occupants :

DORMANT (2) : Dites-lui donc, vous, qu'il n'y a plus de provisions ! Dites-lui donc ce qu'on a fait, hier !

Se retournant vers L'INCONNU(E) :

DORMANT(E) 2 : Hier la galerie qu'on avait creusée jusqu'au supermarché s'est effondrée. On a essayé d'en creuser d'autres mais le sol est pourri, tout s'effondre à mesure.

DORMANT(E) 1 et moi, on a failli y passer. *Tout près* : Tu me crois, maintenant ? Tu le comprends qu'il faut partir, vite ?

L'INCONNU(E) : Keep cool and carry on. S'il n'y a plus de provisions, on se débrouillera autrement.

DORMANT(E) 2, *hurlant* : Et comment ?

L'INCONNU(E) se lève calmement, se dirige vers le fond et disparaît derrière la dune.

*

LA PRÉSENCE : Je fais depuis très longtemps des rêves récurrents, dans lesquels j'ouvre une porte de mon appartement – ou de ma maison, ou de mon château – et découvre qu'elle débouche sur beaucoup d'autres pièces. Peut-être, mais je n'en suis pas sûre, cela a-t-il commencé à partir d'une particularité d'un très humble logement où je vécus pendant quelques années à Bordeaux. Il s'agissait en fait d'un grenier, éclairé seulement par des lucarnes, et dans une partie duquel, à cause de la déclivité du toit, on ne pouvait se tenir debout. Sur un côté de la petite pièce principale, une étroite porte en fer était incluse dans le mur, qui devait faire cinquante centimètres de hauteur. Derrière, un espace sombre, dont on ne voyait pas les limites, servait de cave. Même en s'y faufilant avec une lampe de poche, on ne pouvait en distinguer le fond. Et à moins de se résoudre à y ramper à plat ventre, on ne pouvait s'y avancer. Ceci

augmenta ma rêverie sur les passages secrets de cette interrogation : et si certains donnaient sur des univers tout autres, inconnus, sans fin peut-être ?

*

DORMANT(E) 1, *en short et chemise, sort de la tente, encore mal réveillé* : Qu'est-ce qui se passe ?

DORMANT(E) 2 : Rien.

DORMANT(E) 1 : L'INCONNU(E) n'est pas là ?

DORMANT(E) 2 : Qu'est-ce que tu lui veux ?

DORMANT(E) 1 : Hou là là. Il y en a qui se sont pas levés du bon pied, ce matin.

Regardant le ciel : Belle journée !

DORMANT(E) 1 monte au sommet de la dune et, dos à la salle, baisse son pantalon et pisse, avec un long Aaah de satisfaction.

DORMANT(E) 2 : Tu ne pourrais pas pisser plus loin ?

DORMANT(E) 1 : Si j'arrose pas la pelouse, c'est pas le ciel qui va le faire.

DORMANT(E) 2 : Avec la chaleur, ça va encore puer. Est-ce qu'il t'est déjà arrivé de penser que tu n'étais pas seul au monde ?

DORMANT(E) 1 : Très cher(e), j'ai l'impression que tu déprimes. Quand nous serons sortis d'ici, je te présenterai mon psy, il est très bien. Tu sais quoi ? Quand tout va mal, il n'y a qu'une chose à faire.

DORMANT(E) 1 se met à chanter Singing in the rain, en imitant Gene Kelly. Ses pas de danse dans le sable ne produisent aucun son. De l'intérieur de la tente, DORMANT(E) 3 crie :

DORMANT(E) 3 : Moins fort, les claquettes ! On dort !

DORMANT(E) 2 : DORMANT(E) 3, viens, s'il te plaît ! Il faut que je vous parle.

DORMANT(E) 3 sort en bâillant, monte sur la dune à l'endroit où tout à l'heure DORMANT(E) 1 a pissé, hume l'air à pleins poumons.

DORMANT(E) 3, regardant à ses pieds, bondissant et criant : Ah mais, c'est quoi ça ? Mais, mais... mais on dirait du pipi ! Berk ! ça pue, c'est immonde ! *Puis se tournant vers DORMANT(E) 1 et poursuivant son « sketch » d'un ton grand seigneur* : Mon ami(e), vous devriez savoir que les plus élémentaires règles de coexistence imposent le respect du territoire d'autrui.

DORMANT(E) 1, *jouant le jeu* : Qu'est-ce qu'il (elle) a, celui (celle)-là ? Non mais je rêve ? Quel territoire d'autrui ? On n'a plus le droit de pisser en regardant la mer ? Vous savez très bien que c'est ici qu'il me plaît d'évacuer. Qu'y puis-je si c'est ici aussi qu'il vous plaît de contempler ? Et d'abord, je ne suis pas votre ami(e).

DORMANT(E) 2 : Oh non ! Vous n'arrêterez donc jamais, vous deux ?

DORMANT(E) 3 : C'est pas moi, c'est DORMANT(E) 1 qui a commencé.

DORMANT(E) 2, *coupant court* : Écoutez, il faut que je vous parle.

DORMANT(E) 3 : Et L'INCONNU(E) ? Il (elle) est pas là ?

DORMANT(E) 2 : Puisque vous êtes montés tous les deux sur la dune, l'un pour exposer son anatomie, l'autre pour tenter d'y voir la mer, vous l'avez peut-être vu(e)...

DORMANT(E) 1 : Mon anatomie ?

DORMANT(E) 3 et DORMANT(E) 1 remontent sur la dune pour regarder au loin.

DORMANT(E) 3 et DORMANT(E) 1 : Non.

DORMANT(E) 2 : Alors on se passera de lui (elle). De toute façon, il (elle) ne veut rien entendre. Autant pisser dans un violon. DORMANT(E) 3, tu veux bien nous faire un thé, qu'on puisse discuter un peu ?

DORMANT(E) 3 : Et voilà. Qui est-ce qui doit servir tout le monde ? Toujours le (la) même, évidemment. Impérialistes !

DORMANT(E) 1 : Ah ! Le grand mot ! Je l'attendais ! Quand je pense que ce garçon (cette fille) trouble mon sommeil toutes les nuits en n'arrêtant pas de se tourner... d'un côté... de l'autre... d'un côté... de l'autre...

DORMANT(E) 2 : Dormant (e) 1 !

DORMANT(E) 1 : OK, OK.

DORMANT(E) 2 : DORMANT(E) 3, sois sympa. Tu sais bien que c'est toi qui fais le meilleur thé. Et que nous en avons tous besoin, par cette chaleur.

DORMANT(E) 3 : Ouais. C'est bien la seule raison pour laquelle vous m'avez pas encore bouffé(e).

DORMANT(E) 3 disparaît sous la tente.

*

DORMANT(E) 1, DORMANT(E) 2 et DORMANT(E) 3 sont assis autour d'un thé.

DORMANT(E) 2 se lève et prend la parole :

DORMANT(E) 2 : Mes amis, nous n'avons que trop attendu des secours. Aujourd'hui il est clair, je crois, que nous ne pouvons plus nous contenter de vivre de ce seul espoir. Peut-être ne viendront-ils jamais. Chaque jour nous pouvons constater que les sables continuent d'avancer, et rien ne nous permet de croire que quelqu'un se préoccupe de notre sort. Si nous voulons retrouver la civilisation, il nous faudra agir par nous-mêmes. Je vous ai réunis aujourd'hui ... autour de ce thé, car il est temps, vous en conviendrez, de trouver une solution.

DORMANT(E) 1 et DORMANT(E) 3 : Oui !

DORMANT(E) 2 : Voici donc ce que je vous propose : organisons une réunion.

DORMANT(E) 1 : Bonne idée, DORMANT(E) 2. Et maintenant ?

DORMANT(E) 2 : Maintenant... Comment ça, maintenant ?

DORMANT(E) 1 : Nous voilà réunis, non ?

DORMANT(E) 2 : Tu fais si peu de cas de L'INCONNU(E) ? tout de même... tu l'oublies !

DORMANT(E) 1 : L'INCONNU(E) ? Il (elle) est parti(e) faire...

DORMANT(E) 3 : sa gym !

DORMANT(E) 2 (*levant les yeux aux ciel*) : ... (*soupir*) De toute façon, il ne s'agit pas de lui (elle), ni de l'instant présent. Je parle d'une vraie réunion. Une réunion sérieuse, décidée et préparée en commun.

DORMANT(E) 1 : OK. C'est pour nous dire ça que tu nous a réunis ?

DORMANT(E) 2 : Et toi, t'as quoi à dire ? Rien ?

DORMANT(E) 3 : Moi j'ai quelque chose ! Ce que je veux dire, moi, c'est que c'est pas juste !

DORMANT(E) 2 et DORMANT(E) 1 : Quoi est pas juste ?

DORMANT(E) 3 : Non, je veux pas faire d'histoires... Je me suis mal exprimé(e)... Je veux juste dire qu'on devrait établir des tours pour la nuit. Faire des équipes. Deux qui gardent le camp, deux qui vont chercher la bouffe sous le sable.

DORMANT(E) 1 : Garder le camp ? C'est nouveau, ça.

DORMANT(E) 3 : Ben oui, c'est nouveau. Sinon c'est toujours pareil, y en a marre.

DORMANT(E) 2 : Là je suis d'accord, faut que ça change.

DORMANT(E) 1 : Ah ouais. Donc votre idée du changement, c'est de faire semblant qu'on n'ait pas juste une tente, mais tout un campement. Et qu'il faut garder ce campement contre

les ennemis qui nous guettent.

DORMANT(E) 2 : Non.

DORMANT(E) 3 : Ben si, pourquoi pas ? Comme ça on aurait un but dans la vie !

DORMANT(E) 1 : Haha !

DORMANT(E) 2 : DORMANT(E) 3, tu serais gentil(le) d'arrêter de dire n'importe quoi. Ça fait des semaines qu'on est là, on a exploré tout ce qu'on pouvait explorer. À part L'INCONNU(E) qui est arrivé(e) d'on ne sait où, pas une trace, pas un signe, personne à l'horizon.

DORMANT(E) 3 : Tu oublies LA PRÉSENCE, sous le sable.

DORMANT(E) 2 : Ah non. On avait dit qu'on n'en parlerait plus.

DORMANT(E) 1 : J'ai jamais dit ça, moi. On parle de ce qu'on veut, non ?

DORMANT(E) 2 : À quoi ça sert de parler de ça ? Occupons-nous de sortir de là, ça c'est sérieux.

DORMANT(E) 1 : La Présence aussi, c'est sérieux.

DORMANT(E) 2 : Ça nous mène nulle part. Moi je crois à ce que je vois. LA PRÉSENCE, on l'a pas vue.

DORMANT(E) 1 : Mais on l'a entendue.

DORMANT(E) 2 : Le manque d'oxygène, sans doute. Le cerveau est mal alimenté, là-dessous.

DORMANT(E) 3 : Traite-nous de fous, tant que tu y es !

DORMANT(E) 2 : Voilà, ça finit toujours pareil. C'est pour ça que je veux pas en parler. *Se levant.* Bon ben, je vous laisse. Moi je veux pas entendre ça. *Il (elle) s'éloigne.*

*

Nuit. On devine les silhouettes de DORMANT(E) 3 et de L'INCONNU(E), assises près de la tente.

DORMANT(E) 3 : Et bien sûr, c'est à moi de garder le camp.

L'INCONNU(E) : C'est pas drôle non plus d'aller là-dessous.

DORMANT(E) 3 : Oui mais moi je déteste pas. Et puis j'avais envie de voir La Présence.

L'INCONNU(E) : Tu l'as déjà vue ?

DORMANT(E) 3 : Non, mais je sens que je vais la voir.

L'INCONNU(E) : Ah. Ici, peut-être ? Maintenant ?

DORMANT(E) 3, *frissonnant de peur et d'excitation* : Non ! Tu crois ?

L'INCONNU(E) : Bah.

DORMANT(E) 3 : T'es drôle, toi. Jamais rien t'inquiète. N'empêche, avoue qu'on est des bonnes poires, tou(te)s les deux, à garder le camp pendant qu'ils sont là-dessous.

L'INCONNU(E) : Ça t'inquiète que Dormant(e) 2 soit tout(e) seul(e) avec Dormant(e) 3 ?

DORMANT(E) 3 : N'importe quoi.

L'INCONNU(E) : Non, j'veux dire... c'est vrai, c'est risqué... avec ces éboulements...

DORMANT(E) 3 : Ils ont pris les deux lampes, quand même. Heureusement qu'il y a un peu de lune cette nuit, sinon on restait dans le noir complet à garder le camp, nous.

L'INCONNU(E) : Je pense pas que les deux lampes puissent éviter que le sable se casse la figure sur eux. Je voudrais pas t'inquiéter, mais il faut être conscient(e) qu'ils reviendront peut-être jamais. Nous devons nous tenir prêt(e)s à tout assumer, Dormant(e) 3. Je suis prêt(e), c'est pourquoi je suis calme.

DORMANT(E) 3 : Ah ben dis donc. Moi qui pensais qu'on allait parler de trucs sympas, pour passer le temps...

L'INCONNU(E) : Mais oui, très bonne idée. Parlons-en, si tu veux. Par quoi on commence ? Le sport ? Le sexe ? L'actualité ?

DORMANT(E) 3 : S'ils sont pas rentrés au lever du jour, il faut qu'on y aille. On peut pas les laisser dessous sans rien faire. Si ça se trouve ils seront pas encore complètement étouffés. J'ai vu une vidéo, un jour, comme ça... trois jours après le tremblement de terre, on avait trouvé des survivants... un bébé, même...

L'INCONNU(E) : Je te rappelle qu'on n'a pas de lumière, pour aller là-dessous.

DORMANT(E) 3 : On va quand même pas les abandonner ?

L'INCONNU(E) : Pourquoi s'inquiéter ? Ils vont peut-être revenir.

DORMANT(E) 3 : Quelle mort atroce.

L'INCONNU(E) : Quoi ?

DORMANT(E) 3 : Étouffés dans le sable.

L'INCONNU(E) : Arrête de penser à ça.

DORMANT(E) 3 : Mais c'est toi qui m'y as fait penser !

L'INCONNU(E), *innocemment* : Ah oui ?

DORMANT(E) 3 : Oui c'est toi !

L'INCONNU(E) : Tu m'accuses ?

DORMANT(E) 3 : Non, pas du tout. Je dis juste que tu m'y as fait penser. T'as raison, d'ailleurs. C'est vrai, on devrait être plus prudents.

L'INCONNU(E) : Malheureusement, je crois que nous n'avons pas le choix. Il faut bien manger. Et plus le temps passe, plus il faut aller chercher la bouffe loin sous le sable. Et pour ça, creuser toujours plus de galeries. Fatalement, ça nous retombera dessus.

Un silence.

DORMANT(E) 3, *chuchotant* : Oh mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu... *Puis, se reprenant* : C'est pour ça que Dormant(e) 2 veut qu'on se réunisse et qu'on fasse un plan. Pour sortir de là.

L'INCONNU(E) *rit*.

DORMANT(E) 3 : Pourquoi tu ris ?

L'INCONNU(E) : Pour rien.

DORMANT(E) 3 : Tu crois que ça servira à rien ?

L'INCONNU(E) : Non non, je crois rien.

DORMANT(E) 3 : Je crois que Dormant(e) 2 a raison, en fait. Tu sais, je trouve qu'on est un peu ingrats, avec lui (elle). Attends, je dis pas ça pour toi. Toi, c'est autre chose. Mais Dormant(e) 1 et moi... C'est vrai, il (elle) est un peu comme notre grand(e) frère (sœur)... Il (elle) est responsable, voilà ce que je veux dire.

L'INCONNU(E) : C'est pas faux. Si jamais ils ne reviennent pas, il (elle) va nous manquer.

DORMANT(E) 3, *un peu choqué(e)* : Et Dormant(e) 1 aussi.

L'INCONNU(E) : Oui, bien sûr.

DORMANT(E) 3 : N'y pensons plus.

L'INCONNU(E) : Je veux juste dire qu'il faudra qu'on prenne nos responsabilités tout(es) seul(e)s.

DORMANT(E) 3 : Oh ben pour toi, ce sera pas trop difficile. Depuis le temps que tu vis ici... Depuis combien de temps, déjà ?

L'INCONNU(E) : Et vous trois ? Ça fait combien de temps que vous êtes arrivés ?

DORMANT(E) 3 : On sait plus. Les premiers temps, on faisait un trait chaque jour dans le sable, mais il y a longtemps qu'on a compris que c'était pas la peine. *Un silence.* Le vent efface tout à mesure.

L'INCONNU(E) : Alors comment veux-tu que je sache, moi ? Tout ce que je sais, c'est que c'était longtemps avant vous.

DORMANT(E) 3, *sursautant* : Oh !

L'INCONNU(E) : Quoi ?

DORMANT(E) 3 : T'as pas senti ?

L'INCONNU(E) : Non, quoi ?

DORMANT(E) 3 : La Présence. Je suis sûre que c'était elle.

L'INCONNU(E) : Bah.

LA PRÉSENCE : J'explore les passages du temps. Architecture de l'esprit, corps et âme, où je vais la nuit, pénétrant toujours plus avant, ouvrant toujours de nouvelles portes. Le jour est le rêve de la nuit, le réel vit dans la nuit, et de ce réel unique sortent, ahuris comme des nouveau-nés, les agitations et les figures mal-voyantes du jour que les hommes appellent réalité. J'y repensai, assise à une table de la bibliothèque Mazarine – la très belle bibliothèque du prestigieux Institut de France à Paris -, où j'allai un temps tous les jours écrire. Je repensai au mystère des passages secrets, en voyant les bibliothécaires, là-haut sur les coursives en mezzanine, disparaître sporadiquement derrière une étagère de livres qui pivotait, juste le temps de leur passage, et se refermait après leur disparition sans qu'aucun indice ne laissât penser que ces rayons d'ouvrages anciens sagement alignés recelaient un tel dispositif. C'est par là que les morts repassent dans la vie. Collection de livres par où se relèvent les collections d'ossements, comme dans la grande vision d'Ézéchiël.

Palet

Il est peut-être louche, mais il voit droit.
Il sort du bois, ou de la mer ?
Loupé ! Gare au garou, ce loup-là,
velouté, je le porte sur mon nez.

Le goût du sexe

Comment réveiller les âmes mortes ? En réveillant les corps.

Ma chatte a eu neuf vits, si je me souviens bien. Tant mieux, c'est le chiffre des cieux. Paraît-il. J'ai lu ça quelque part. Un jour. Sur internet. Bref. En même temps, c'est assez peu, pour toute une vie. Enfin, toute une vie, c'est vite dit. Elle n'est pas finie !

Vit, en voilà un signifiant dépassé. Sait-on encore ce qu'il signifie ? Le signifié existe encore, autant que je sache, mais si je dis « ma chatte a eu neuf bites », ou « ma teuche a eu neuf teubes », adieu le jeu de mots. C'est juste grossier. Je ne crache pas sur le grossier, il en faut. Je veux dire, du grossier qui s'affiche grossier, celui qui dit la vérité crue. Pas le vulgaire, celui qui veut avoir l'air stylé, celui qui se cache derrière l'alibi de l'art, de la politique ou du luxe. Celui-ci non merci, n'en jetez plus, il y en a partout de cette merde en barre. Pas du shit en barrette, mais de la contrefaçon de drogue qu'on appelle communication & consommation.

Bon. Chatte aussi, c'est un peu daté, il me semble. Pas l'animal, le mot. Des chatons, des chats, des chattes, c'est pas ce qui manque sur internet. Tout le monde les adore. Les lolcats. En gif, surtout (où on n'a pas à supporter l'odeur de la caisse). Et puis maintenant il y a un truc : quand la police, en train d'essayer de choper des terroristes qui viennent d'assassiner un tas de nos pareils, demande aux réseaux sociaux de ne pas divulguer d'informations ni d'images du carnage, alors jusqu'à la fin des opérations les plus citoyens des internautes postent des images de chats. Chats vs attentats. Des chats contre la mort. Ce sont des Belges qui ont inventé ça, si je me souviens bien. Ou d'autres – ce ne sont pas les occasions qui manquent ces derniers temps un peu partout de chercher refuge dans les chats, les chatons, les chattes en train de taper sur des claviers d'ordinateur comme je le fais en cet instant, ou de faire une de ces choses amusantes que font les chats, les chatons, les chattes. Là je veux parler de la chatte des femmes, que les adorateurs de la mort veulent enfermer.

Dans les sociétés modernes on n'a plus tellement l'occasion d'aller aux enterrements, vu que les progrès de la médecine ont bien fait reculer la fréquence de la mort. Mais enfin elle est quand même toujours là. Ce qui fait qu'on va moins aux enterrements, aussi, c'est que souvent on connaît moins de gens que du temps où on vivait dans des villages. Aujourd'hui vous pouvez passer des années dans un immeuble sans savoir qu'un des locataires du

cinquième est mort. Si ça se trouve vous ne l'avez jamais croisé, de son vivant. Et on va rarement aux enterrements de ceux qui disparaissent parmi nos centaines d'amis ou de followers sur les réseaux sociaux, vu qu'on ne les a jamais vus non plus. Où je veux en venir, c'est que les rares fois où il peut vous arriver d'enterrer vraiment quelqu'un, vous pouvez expérimenter, surtout si vous êtes jeune et en couple, que vous avez envie de compenser non pas en postant des photos de chats, mais en faisant l'amour.

Ma chatte est tendre, chaude et dodue comme une couette. Qui n'aime être sous la couette, quand la tempête gémit à la fenêtre ?

Je suis physique. La pensée du plaisir suffit à provoquer mon désir. À me donner du plaisir. Je n'ai pas besoin d'histoires. Je suis moi-même pleine d'histoires, pleine d'histoire. Je suis l'histoire en marche. Ce qui se passe ici et maintenant me suffit. Au lieu même des chairs et de leur rapport avec tout le corps. Le mien, et celui d'un autre si un autre est là. L'autre est encore moi, son corps un prolongement du mien. Je le touche et il me touche comme je me touche, comme il se touche. Quand il jouit il jouit en moi, quand je jouis c'est en lui aussi. Je pratique la confusion des corps dans leur rapport.

Quand je dis corps, je dis cerveau en même temps. Dans l'amour tout mon corps est cerveau, mon cerveau est partout. Il est dans le corps de l'autre aussi. S'il n'y a pas d'autre il y a quand même un autre, l'autre que je suis moi-même.

Mes doigts se glissent entre mes lèvres, mes doigts sont l'autre de mon sexe, mon sexe est l'autre de mes doigts. Ils n'ont pas besoin de s'inventer des prétextes détournés pour songer à jouir, ils ont seulement à se rencontrer. Je suis directe, comme un coup de poing.

Se rencontrer, se faire jouir l'un l'autre, et ensemble, me faire jouir.

Pourquoi jouir ? Pour suivre le goût marqué de la vie pour les variations de paysages et de climats. Être tantôt désert et tantôt jungle, tantôt brise et tantôt tempête, tantôt mer d'huile et tantôt déferlante. Jouir c'est jouer, jouer c'est jouir, vaincre la mort. La mort ne sait pas jouer, quand elle veut jouer elle ne sait que tricher. Je suis vivante, je vainc l'esprit de la mort qui hante le monde et essaie de l'emporter. Au lieu de noyer l'homme, l'océan le déposera sur une plage.

Il faut pourtant des excitations spéciales pour jouir en beauté. Non pas subir un rut que rien n'apaise parce qu'il n'a d'autre objet que le néant, renvoyant le sujet au néant. Mais se

trouver en état de désir et d'accomplissement permanents. Désir et joie de chaque seconde de vie, fût-elle désertique. Désir du grain de sable et du chardon, comme du miel et de l'étreinte. Désir et joie de chaque heure et de chaque saison, désir et joie sous-jacents, paisibles entre deux houles qui les font monter du sexe, de la chair, de la racine, dans tout l'être qu'ils font croître comme un levain.

Clos comme un petit pain fendu sur le dessus. Si les cuisses s'écartent, la fente aussi. Au milieu de la vulve bombée, le sourire vertical de mon sexe est à la fois point d'exclamation et douce promesse. Dessous, c'est vivant comme un cœur d'oiseau.

L'autre cherche en moi son désir. Je cherche en l'autre son plaisir. Affamés, nous nous arrachons l'un à l'autre ce que nous cherchons l'un dans l'autre. Puis nous le dégustons, toujours de nouveau. Parfois le désir de l'autre est comme une colère, et quand il a eu son plaisir, il retourne à sa colère : en fait ce n'était pas cela qu'il voulait, le plaisir. Le plaisir parfois le laisse honteux parce qu'il y a perdu ses mots, son compte d'intellect : il s'y est trouvé réduit aux râles, aux cris de bête.

Je me déploie dans le plaisir. J'ai du plaisir d'un bout à l'autre et au-delà, je suis toujours prête à en avoir de nouveau. Arrive un moment où l'autre ne peut plus suivre. Mes orgasmes sont longs, multiples. Mon corps est en état de grâce permanent. Grâce = tendre orgasme permanent. Je suis langoureuse, je suis nue, rien ne me gêne, ni les convulsions, ni les abandons, ni les mots ni les gestes qui me viennent.

Bien que je sois si aisément et perpétuellement rassasiée, même quand nous ne faisons rien, l'autre est pris de peur à l'idée de ne pouvoir me satisfaire. Ses démons le reprennent, il les rejette sur moi. Fin du regard d'amour, voilà le mauvais regard. Je réplique ou méprise d'un rire, d'un silence. Il part.

Parfois cela se termine autrement : il veut être repris pour sa mauvaise conduite. Il n'en dit rien, mais je le sais. Je m'assois dans le fauteuil où, quand tout est calme, il aime me contempler. En parlant. Il aime parler, contrairement à moi. Je suis comédienne, je sais ce qui sonne, et ce qui parle.

D'autres fois, soudain il s'immobilise et ne se décide ni à partir ni à parler. L'accès de rage intérieure l'a épuisé. Il est malheureux. Je ne peux pas le consoler sans y perdre mon honneur. Alors je m'installe, royale, dans le vaste fauteuil, et légèrement lui tend un pied, nu ou chaussé.

Il le regarde, le fixe comme il fixe toute chose vivante qui excite sa curiosité scientifique. Il s'approche, se penche, s'accroupit, le prend dans ses mains, le baise. Il arrive qu'il se couche. J'écoute sa respiration pour savoir s'il s'est endormi. Tout est paisible. Je songe.

Avant lui, j'étais avec un autre autre. Quelqu'un qui avait la photo, comme lui a la science, et moi le théâtre. Mais eux n'ont pas la peau sombre et ne sont pas des femmes, le monde leur est moins hostile, ils pourront, eux, développer pleinement leur art. Je sens en moi le potentiel d'un jeu neuf, je vois la pauvreté des castings que je passe, j'imagine tout autre chose. Tout autre chose que je pourrais faire, comme actrice et aussi comme ordonnatrice d'un théâtre beaucoup plus vivant, profond, physique, coloré, chantant. Pour l'instant on ne m'accorde que des rôles mineurs, dans lesquels je fais assez sursauter le public en apparaissant. Personne n'a envie de me laisser prendre une autre place, ma pleine place. Dans un autre siècle on me dirait femme vénale, se servant de l'aide de ceux à qui est accordé le droit de gagner leur vie, ou de ceux qui héritent. Mais je gagne ma vie moi-même, je suis indépendante et je vivrai comme je l'entends, quoiqu'on en pense.

J'ai posé nue aux Beaux-Arts. Oui, il y a encore de ces exercices. Cela fait partie de leur apprentissage, et de mon métier. Incarner une présence humaine. Rien n'est moins passif. Je réfléchis constamment sur mon art. En fait, toute ma vie est théâtre. C'est ainsi que je m'extrait de l'iniquité du monde, c'est ainsi que je le fais mien, en le réinterprétant constamment.

Avec l'autre précédent, j'ai eu un vis-à-vis en forme de miroir. Le regarder transformer le monde en images m'a aidée à comprendre ma propre action. Il fait des photos et une image du monde en surgit, beaucoup plus petite que le monde. Ou bien c'est que le monde est bien moins grand qu'on ne croit. Il cherche à sortir l'homme du chaos en faisant son portrait. À le sortir des ténèbres de l'appareil en le mettant en lumière. Je fais de même, mais la chambre noire, c'est mon corps, mon âme. C'est à travers moi-même que cela s'opère, le passage de l'indifférencié à une forme mentale : un personnage, comme on dit. Un être, en réalité.

Ensuite l'autre actuel et moi nous nous sommes élus, réciproquement. Pour aller plus loin dans l'œuvre. Nos corps respectifs sont les premiers lieux par où nous nous approprions le monde. Nous l'habillons comme peut-être, ailleurs, d'autres qui vivent nus le peignent. Nous sortons des codes imposés par la société industrielle, qui transforme les hommes en

objets préfabriqués. J'ai mes costumes de scène, j'ai mes touches de peinture ajoutées sur mes accessoires. Il a son chapeau, ses chaussures aux styles et aux couleurs variées. Nous avons nos vêtements usés, notre dandysme qui transcende les siècles et les cultures. Nous sommes les acteurs de notre propre vie. Il m'a choisie, moi, comme je l'ai choisi, lui. Nulle convention ne nous a poussés l'un vers l'autre, et les mauvais regards ne sauraient nous empêcher d'assumer notre relation. Nous nous aimons.

J'aime mon homme. J'aime tous ceux qui sont passés par moi. J'aime les hommes, j'aime les femmes aussi. Je taille un peu ma fourrure, pas trop. La chair qui s'en approche doit franchir cette lisière, assumer son mystère.

Ma main se glisse entre mes cuisses serrées, dont le désir fait jouer les muscles. Mon pouce appuie contre la vulve, l'attouche à travers la culotte. Combien de temps tiendrai-je sans la baisser pour me donner entière satisfaction ? Cela me presse, mais rien ne presse. On dirait que je vais jouir sans rien faire d'autre.

Je fais une pause dans la pression, je retire mon pouce. Je suis en crue, le barrage que je dois m'imposer à cause d'un manque d'intimité menace de céder. L'appartement est au rez-de-chaussée. Ma fenêtre est entrouverte sur la rue. Il fait plein jour, j'entends le bruit des pas des hommes, des femmes, des voitures, les éclats de paroles, les cris des mouettes. Si je geins de plaisir, qui le remarquera ? Mais si un coup de vent pousse un montant de la fenêtre, aucun rideau ne protégera plus des regards mon plaisir solitaire.

Vais-je me lever pour aller la fermer ? Ma chair est si tendue, je ne marcherais pas droit, quelqu'un qui me verrait, verrait mes jambes serrées et flageolantes, l'ample soulèvement de ma poitrine, et sur mon visage le vertige dans lequel mon cerveau a sombré, quelqu'un qui me verrait me verrait peut-être changée en louve, l'œil allumé, les babines entrouvertes. J'ai peur de leur faire peur, mais je n'ai peur de rien.

Ma main glisse dans ma culotte. Voilà, l'exquise, la chaude douceur de la chair humide. Mes doigts s'enfoncent sous la fourrure, dans la mouillure. Je visualise mon sexe, mes doigts qui y bougent et y pénètrent. Je visualise quelqu'un, quelqu'un que mon délire érotique a rendu ardemment désireux de me servir, de mettre sa langue au service de mon sexe. Les spasmes de mon vagin enserrant mes doigts dans leur étau puissant, je ferme les yeux comme si mes paupières allaient pouvoir masquer l'orgasme sur mon visage. Je jouis.

Le souffle court, la tête renversée sur l'épaule, épuisée, je ne suis pas pressée de me

retirer de moi-même. Je bouge encore doucement mes doigts, il y a encore un peu de jouissance à prendre.

Oh et puis, parfois j'en a assez, de lui. Quand il lui prend de voir le mal partout, et notamment – c'est si commode -, en LA FEMME. Va te faire voir, mathématicien de mes deux, prends-t'en plutôt aux religieux et à leur obsession du péché, qu'ils t'ont transmise, on dirait, comme tu essaies de me l'inculquer. Moi je jouis sans entraves. Et sans entraver les autres. Qui jouit sans peine fait et laisse jouir sans peiner. Je suis de la race de ceux que ta race a déclarés esclaves, mais je suis plus libre qu'eux tous réunis, et plus souveraine que leurs rois. Comment expliques-tu ça ? Tu ne te l'expliques pas, et c'est ce qui t'attire et te révolte en moi. Toi qui es pourtant plus libre qu'eux. Et moins que moi.

C'est un théâtre de la cruauté qu'il faut. Que les gens apprennent quelque chose en allant au spectacle, au lieu de se distraire bêtement. Qu'ils sachent et pensent par l'effet qu'on leur communique directement dans leur chair, par notre chair de comédiens, par une mise en scène crue et raffinée de l'humain.

J'ai une petite amie, Rose. Blonde et dodue, souriante. Appelle-moi Rose avec deux R, m'a-t-elle dit en les roulant quand on s'est rencontrées. J'ai compris qu'elle jouait un rôle, elle aussi, avec un nom de scène accordé à la couleur de ses joues pâles rehaussées, comme celles des poupées, d'un rond de fard.

Rose, en plus d'être étudiante en physique, est ouvreuse dans un théâtre où j'ai joué précédemment. Nous sommes camarades, nous aimons nous amuser ensemble. Dans les moments où je prends de la distance avec Oliban, j'apprécie particulièrement la présence de Rose. Oliban m'appelle son camarade et tout va bien quand il s'en tient à la camaraderie, mais quand il me voit de nouveau en femme, la jalousie et d'autres choses sombres peuvent s'en mêler, tout peut se gâter. Les hommes, pour la plupart, ne savent pas être camarades avec les femmes. Oliban y arrive parfois, comme mon prédécent autre, sans doute faut-il se dire que c'est déjà pas mal. Mais je rêve d'un monde où ce sera ordinaire.

C'est l'été, il fait chaud. Ce soir, quand j'arrive dans la loge, après la représentation, Oliban est là. Il y a quelques jours que nous ne nous sommes pas vus. Moi avec mon maquillage, lui avec son chapeau, nous sommes tous les deux si dissonants que je me mets à

rire. Il s'approche, me dit dans les yeux : « Je rentre avec toi ce soir ». « Non ». « Pourquoi non ? » « Je ne sais pas. Peut-être ». Je me dégage, d'un geste de danseuse. Il est excédé par ma comédie, il se contient.

« Oliban, j'ajoute en m'asseyant devant la coiffeuse encombrée, et lui tournant le dos, « auriez-vous l'obligeance d'aller me chercher ma Rose ? Elle est en train de partir, rattrapez-la et dites-lui que j'ai besoin de la voir. »

Il joue le jeu, lui aussi sait s'amuser et c'est pour ça que je l'aime. Quand ils reviennent, Rose rit et se trémousse comme s'il l'avait lutinée tout au long du chemin – ce qui n'est pas son style. Je les regarde tous les deux. Lui, avec sa curiosité qui monte à mesure que Rose me rejoint, me touche, et toujours avec des mines délibérément outrancières et exaspérantes, entreprend de m'aider à me changer. Elle en rajoute dans la provocation, déboutonnant longuement mon corsage, effleurant mes seins comme par inadvertance puis, lorsqu'ils jaillissent du tissu délacé, les soutenant à pleines mains et s'extasiant : « Oh mademoiselle, vous avez un si beau corps ! »

En Oliban je vois la jalousie et le doute le disputer au désir. À me voir ainsi me laisser manipuler tranquillement, ne dirait-on pas que j'en ai l'habitude ? Rose joue-t-elle la comédie pour l'exciter, ou bien au contraire retient-elle ses gestes à cause de sa présence ? Une violente envie le prend d'être caché, de nous observer depuis quelque cachette en train de nous baiser et de nous lécher, espèces de voraces. N'est-ce pas ce que nous faisons, quand il n'est pas là ? Il voudrait disparaître, là, tout de suite, devenir invisible, oublié de nous totalement, et nous VOIR, voir enfin la vérité, toute nue, sans fard, sans comédie ! Savoir, à la fin, ce que je veux vraiment, ce que veut sa femme indomptable, ce que veulent les femmes !

Le désespoir le tenaille autant que l'excitation, il lui semble que je ne trouverai jamais satisfaction qu'avec d'autres, avec d'autres hommes, ou pire encore, avec des femmes. Il voudrait être lui-même une femme, pour coucher avec moi et me satisfaire. Il bande, il se demande s'il va se déboutonner et nous régler notre compte. Mais quand il sort de sa fascination, je suis déjà changée et rhabillée, je l'entraîne : « On y va ? »

Nous sortons, moi entre eux deux, entre Rose et Oliban, nous tenant par les bras.

Rose est amusante. Elle a fait dans la loge un numéro qui a beaucoup plu à Oliban. De retour à l'appartement, j'ai senti qu'il valait mieux que je le laisse là-dessus. Devant ma

porte, j'ai prétexté que j'étais fatiguée, que je préférais rester seule avec Rose, que nous avions à parler un peu entre filles, et qu'ensuite je me coucherais. Il me regardait fixement, tendu, je sentais combien nous étions extraordinairement complices. Il m'a attirée un peu à l'écart du lampadaire qui jetait sa flaque de lumière sur les pavés humides.

« Demain, a-t-il dit. Demain je veux que tu reviennes avec elle. Moi je serai déjà là, dans le petit bureau. Tu laisseras la porte un peu entrouverte mais tu ne lui diras pas que je suis là. Je veux voir ce que vous faites. » Je n'ai rien répondu, j'ai seulement saisi son sexe, à travers le pantalon. Puis je me suis détournée, j'ai rejoint Rose et nous sommes rentrées, sans lui.

En vérité je n'avais encore jamais couché avec Rose. J'ai bien vu qu'elle avait fait tout ça pour l'exciter. Mais j'ai bien senti, aussi, qu'elle y prenait plaisir, autant que moi. J'ai refermé la porte derrière nous. Dans l'ombre je l'ai enlacée, nous nous sommes embrassées. En soirée, quand tout le monde a bu et devient affectueux, il nous était déjà arrivé d'échanger un baiser sur les lèvres, rapide et léger, en riant, mais là c'était notre premier baiser profond. Je ne raffole pas de ces baisers avec la langue, mais bon, disons que je me suis adaptée depuis longtemps aux mœurs de mon pays. J'avais envie d'elle mais j'ai pensé à Oliban, j'ai pensé que ce serait un meilleur spectacle pour lui si nous nous réservions jusqu'au lendemain.

J'ai expliqué le plan à Rose. Elle a tout de suite été d'accord. Je lui ai dit qu'il faudrait faire comme si elle n'était au courant de rien. Mais la coquine avait du mal à renoncer à son plaisir immédiat. « Je peux rester dormir ici ? » a-t-elle demandé d'une petite voix pleine de supplication et de promesses. « Demain, Rose. Maintenant rentre chez toi, appelle un copain ou une copine si tu veux, ou bien repose-toi en rêvant tranquillement à ce qu'on fera ! » Elle est partie.

Une fois seule, j'ai dégrisé d'un coup. Dans quel fantasme nous étions-nous fourrés ? Les humains sont fous. Les Occidentaux, qui se croient souvent les seuls civilisés, considèrent ceux qui viennent d'ailleurs comme des espèces d'humains de deuxième catégorie. Et moi, parfois, je me demande si je suis vraiment un être humain. J'ai l'impression de venir d'ailleurs. De quelque part dans le cosmos qui n'est pas cette planète.

Pourtant cette Terre je la trouve belle, j'aime la vie qui l'habite. Je m'y sens chez moi, quand même. J'ai fait un grand voyage, et tout au long du voyage, même si tout le monde me regardait comme une étrangère, je me sentais chez moi. Je suis chez moi partout, c'est peut-être cela que les autres ne comprennent pas. Ceux qui s'accaparent tout, les pays, les terres,

les richesses, les autres êtres humains. Ils s'imposent, ils imposent leur religion, leur culture, leur domination. Ils trahissent, volent, exploitent, violent, tuent, pillent. Ils se rendent haïssables, et ils sont haïs. Quand ils n'agissent pas en vivants, mais en serviteurs de la mort. Comme d'autres le font ailleurs, autrement, dans d'autres peuples. Les hommes sont partout les mêmes, naissant innocents puis malmenés par ceux d'entre eux qui se soumettent au mal, d'une façon ou d'une autre.

Les morts-vivants ne sont jamais vraiment chez eux. Ils se persuadent d'être chez eux, ils essaient de persuader tout le monde qu'ils sont chez eux même chez les autres, mais nulle part ils ne pénètrent plus avant que dans le vestibule. Ils s'agitent dans le couloir mal éclairé, jamais ils ne voient les autres pièces, ni la maison entière. Ils ne connaissent pas les profondeurs de leur propre maison. Ils croient être chez eux ici à Paris par exemple, et ils soupçonnent que je n'y suis pas chez moi. Ils se trompent. Ils seront enterrés avant de le savoir mais je le sais.

Quand Rose m'a appelée, le lendemain en fin d'après-midi, je lui ai dit que finalement, je serais prise ce soir-là. Le théâtre faisait relâche, et j'avais quelque chose d'autre à faire absolument. Je lui ai dit de ne pas venir, que je ne serais pas là, et que je voulais être tranquille quand je rentrerai. Elle a fait un peu la gueule, mais bon.

Oliban m'a appelée aussi, mais j'ai fait comme si le plan marchait toujours. Il a sa clé, il pourra venir assouvir son fantasme de se cacher pour nous voir, Rose et moi. Nous ne viendrons pas, il attendra en vain, ça lui fera une expérience.

J'ai pris une douche, j'ai mis ma robe rose et verte bien étroite et j'ai attaché mes cheveux en grosse queue de cheval avec un large ruban de velours rouge trouvé dans un vide-grenier.

Je suis sortie, j'ai marché vers le nord. Je voulais juste marcher, et voir où mes pas me conduiraient. C'était la tombée du jour. Les humains sont dans le monde comme une figure grossièrement taillée dans un papier plié, et qui se déploie en guirlande à volonté.

Assez rapidement, un homme s'est mis à me suivre. Ce n'était pas la première fois. Très souvent quand je sortais seule, il emboîtait mes pas. À croire qu'il me surveillait, ou que quelqu'un me faisait surveiller. Des mois que cela durait. Chaque fois que je faisais volte-face et allais vers lui pour exiger des explications, il s'enfuyait. Puis réapparaissait un peu plus loin.

J'ai pris sur la droite et je l'ai attendu au coin de la rue. Quand il a tourné à son tour, il s'est retrouvé nez à nez avec moi. Je lui ai demandé ce qu'il voulait. Sans reculer devant ma colère, il m'a demandé mon prix. J'ai menacé ce connard de salopard de déposer plainte s'il continuait, et j'ai repris mon chemin.

Il a recommencé à me suivre. Je me suis retournée, il s'est mis à fuir comme d'habitude, je lui ai couru après en lui gueulant dessus afin de lui faire honte. Les passants nous regardaient sans bouger. Il courait toujours, poussivement. J'aurais pu le rattraper quasiment d'un bond, mais il me répugnait. L'idée de me retrouver de nouveau près de son être abject me conduisit à plutôt traverser la rue, et à poursuivre vers le nord sur l'autre trottoir.

L'homme avait cessé de me suivre. Il faisait nuit quand je suis arrivée sur la butte Montmartre. Mes poumons étaient bien ouverts, le sang courait dans mes veines, mes muscles étaient chauds. Dans le ciel bleu sombre, les étoiles de la Grande Ourse, et quelques autres, scintillaient. C'est de l'une d'elles que je venais, peut-être.

Les pavés luisaient sous les réverbères, les petites rues s'entrecroisaient, montaient et descendaient, entrecoupées d'escaliers. Des couples se promenaient, des hommes en bande, plus ou moins ivres déjà, se déplaçaient bruyamment, d'autres, seuls et le regard fuyant, longeaient les murs contre lesquels s'adossaient, immobiles, des femmes en vente.

Je suis entrée dans un café sur la place du Tertre, j'ai commandé un plat et un verre de vin. J'aime le village de Montmartre, son caractère bon enfant. Et il y avait longtemps que je ne m'étais pas accordé une de ces soirées solitaires qui sont ma respiration. Loin d'Oliban et loin de tous ceux qui veulent toujours vous voir jouer un rôle écrit par eux. N'oublie pas que c'est toi qui décides, je me dis souvent. Quand tu es comédienne et quand tu ne l'es pas. Les rôles que tu acceptes et ceux que tu n'acceptes pas. N'oublie pas qui tu es. Qui suis-je ? Qui je suis, qui j'étais, qui je serai.

Ce qu'on appelle civilisation est une sauvagerie. Il suffit, pour s'en rendre compte, d'arrêter d'être en compagnie. De se tenir seul, au moins un temps.

Le café était plein de monde et de bruit, une sorte de poulailler humain, un peu pitoyable mais aussi joyeux et chaleureux. Je songeai à Oliban qui devait être déjà dans la chambre à attendre, prêt à mater derrière la porte entrouverte. Mais personne ne viendrait ce soir. Lui offrirais-je une autre fois le spectacle de nos amours de filles ? J'aime le jeu, et l'idée de faire l'amour avec une femme pouvait être plaisante. Je n'avais pas envie de

m'approcher du sexe d'une autre femme, mais je pouvais en avoir envie. Le fait d'être amoureuse pourrait m'en donner le désir, mais autre chose aussi : le fait de pouvoir exister hors des hommes. Hors des contraintes qu'ils veulent toujours imposer aux femmes. J'aime malgré tout les hommes – du moins les hommes aimables.

J'étais en train de finir mon vin quand je l'ai vu. Trois tables plus loin, assis face à moi, en train de me regarder. Le type qui m'avait suivie au début de la soirée.

Une colère noire est montée en moi. J'ai appelé le garçon, et en payant l'addition, je me suis arrangée pour faire tomber le couteau à viande sous la table. En le ramassant, je l'ai glissé dans mon sac.

Je sors. Je sais maintenant qui est cet homme. Ce vieux plein d'assurance, de sournoiserie et de vice. C'est lui qui a fait de mon père et de ses ancêtres des esclaves. C'est lui qui appelle ma mère et toutes les femmes des prostituées. C'est notre antique ennemi, l'ignoble ennemi de l'être humain.

Je marche vers l'ouest, je quitte les rues populeuses. Voilà le mur du cimetière. Il n'y a plus personne. Plus aucun bruit, hormis ceux de mes pas et des siens. J'ai presque couru tant il me tardait d'arriver ici. Il a dû croire que j'avais peur. Maintenant j'enlève mes chaussures et je me mets à courir vraiment, le manche du couteau serré dans ma main droite. Il n'y a pas assez de lumière pour qu'il puisse le voir, j'entends son souffle poussif à ma suite. L'excitation mauvaise qui innerve son corps de mort-vivant lui fournit l'énergie dont il manque, mais si je cours vraiment selon ma puissance, l'écart sera rapidement si grand entre moi et lui que tout sera fini très vite. Je suis attentive à son souffle derrière moi, au poids de son corps sur ses jambes, je veille à maintenir une allure qui tout à la fois lui permette de me poursuivre, et le fatigue. Ma course ne fait presque pas de bruit, la fraîcheur et la courbure des pavés est bonne sous la plante de mes pieds nus. Je repère un réverbère au bout du mur, je décide que c'est là qu'il doit me rejoindre. Ce qui va se passer, je veux le voir. Je fais mine de tituber, je ralentis. Il est là, tout près, je sens son haleine fétide, l'odeur de sa sueur et de sa folie.

Je me retourne, il lance son sale bras pour me saisir, je le laisse venir s'empaler de tout son poids sur ma lame bien fermement tendue. Sa figure se décompose, il crie, il gesticule, j'ai mal au poignet tant sa carcasse embrochée pèse sur le couteau. Je le lâche, je le laisse tomber au pied du lampadaire. De son foie le sang dégouline, noir, bilieux, puant.

Je retourne en arrière, je récupère mes chaussures. Puis il me vient à l'esprit que s'il survit, il pourra me décrire, et il ne sera pas très difficile de me retrouver. Qu'il me suivait depuis si longtemps, et que je me défendais, comment le prouverais-je ? Ma parole ne vaudra rien contre la sienne. Il faut que je l'achève. Des millions d'esclaves et de femmes crient à travers mon sang : « Achève-le ! »

Il est toujours étendu sous le réverbère. Si Oliban était là, il m'aiderait à retirer le couteau de la plaie et à le lui replanter dans le cœur. Puis à cacher le corps quelque part, peut-être, qu'il ait le temps de pourrir avant qu'on ne le trouve. Je suis seule. J'y vais.

Il râle. Il me dégoûte. Qu'y puis-je s'il s'est précipité sur mon couteau ? N'était-il pas légitime que j'aie pris ce que je pouvais pour me défendre ? S'il doit mourir, qu'il meure tout seul. Je m'en vais. Je marche vers l'île, vers chez moi. Quand j'arrive à la Seine, je m'accoude au pont, à regarder les petites lumières qui dansent sur l'eau sombre, continuellement.

Il s'est mis à pleuvoir. Je me suis rendue compte qu'il faisait froid. Je n'étais qu'à une minute de chez moi, mais je n'arrivais pas à me décider à y rentrer. Si Oliban était là, cela risquait d'être terrible. Il verrait le sang sur ma robe, il m'interrogerait, il se méfierait de tout ce que je dirais, il douterait, je devrais subir son inquisition, il imaginerait que je lui cache des choses, il aurait son accès de jalousie, il ne croirait pas à mes explications, il me dirait folle... Et même s'il me croyait, il ne laisserait pas passer la chose comme ça, elle éveillerait ses soupçons, ses peurs, ses fantasmes... Ou non, il me croirait tout de suite, et alors il voudrait s'occuper de régler l'affaire d'une façon ou d'une autre, appeler les flics pour soi-disant me protéger, comme si les flics allaient protéger une femme qui vient de blesser un homme pour se défendre, et pire encore une femme noire... Ou alors retourner sur place voir si le type était toujours là, alors que je sais très bien qu'en fait je l'ai juste égratigné, il est parti depuis longtemps et ça lui servira de leçon, c'est tout. Non, tel que je connaissais Oliban, il faudrait qu'il se torture avec cette histoire, et qu'il me torture en même temps, tout en se persuadant que c'était moi son tourment.

Je suis passée devant chez moi sans m'arrêter, j'ai continué vers le sud. Le plus simple et le plus court était d'aller chez Rose, qui habite juste de l'autre côté, au début du Quartier Latin. Je l'ai appelée mais elle ne répondait pas, j'ai pensé qu'elle devait encore faire la gueule. J'ai monté les six étages et j'ai frappé, trempée et essoufflée, à sa chambre de bonne.

J'ai appelé, pas trop fort pour ne pas réveiller tout l'immeuble. « Rose, c'est moi ! » J'ai encore frappé. J'ai entendu son pas. « C'est toi ? » - « Oui. Je suis toute seule, j'ai un service à te demander. »

La porte s'est ouverte. « Qu'est-ce qui se passe ? », elle a dit, tenant son t-shirt comme un rideau devant son corps nu. « Laisse-moi entrer, je vais t'expliquer. » - « Je suis avec Pablo », a-t-elle ajouté en reculant pour me laisser passer.

La lampe de chevet faisait jouer la lumière sur le torse glabre et le visage angélique de Pablito. Le comédien qui tenait le premier rôle dans la pièce, un jeune et beau gars avec qui j'avais déjà couché aussi, trois ans plus tôt. Il s'était assis dans le lit, sa tête encadrée de boucles brunes touchant presque le plafond en pente, et le drap à hauteur de son pubis.

Ils me fixaient tous les deux. Soudain je n'avais plus du tout envie de raconter, de replonger dans la chose sordide qui était arrivée contre le mur du cimetière de Montmartre. Seulement d'être nue moi aussi, et de faire l'amour. La vie. Après la mort, la vie réclamait son dû. Je frissonnais dans ma robe trempée. La pluie frappait sur le toit en zinc, juste au-dessus de nos têtes. De l'air s'infiltrait par les fentes de la fenêtre, soufflant dans les ombres de la pièce. Juste le bon moment pour être dans un bon lit en compagnie d'un bon garçon.

« Qu'est-ce qui se passe ? », a dit Rose. Il m'a semblé qu'elle n'était pas complètement ravie de me voir interrompre son intimité avec le beau Pablo. Il fallait que je l'amadou. Je lui ai dit que je m'étais disputée avec Oliban, qu'il s'était mis à crier, que j'avais eu peur qu'il devienne violent. Après tout c'est arrivé, une fois. La nuit où il m'a giflée, je lui ai dit si tu refais ça une seule fois, tu ne me revois plus. Il n'a jamais recommencé. J'ai dit à Rose que j'avais fui sous la pluie, que ma robe était toute mouillée, que j'avais froid, que j'avais juste besoin d'un endroit pour finir la nuit au chaud. Elle a cédé.

« Mets ta robe à sécher sur la chaise, elle a dit. Je vais te prêter un t-shirt, en attendant. »

« Tu veux que je m'en aille ? », lui a demandé Pablo, très gentleman. « C'est comme tu veux, a dit Rose en soupirant. Sinon, on peut se serrer... »

Il est resté, et nous nous sommes mises au lit, le beau Pablito aux yeux doux entre nous deux.

« Le lion se pavane entre les lionnes », dit Pablo, tout sourire au milieu du lit, Rose et moi de part et d'autre de lui.

« Ne faut-il pas dire plutôt : les lionnes mettent à leur disposition un lion ? », réplique Rrose en riant.

La pluie martèle toujours le zinc au-dessus de nos têtes, on dirait que nous sommes au centre de la terre, au creux d'une île entourée d'eaux. Les yeux de biche de Pablo luisent doucement comme des planètes traçant leur route régulière dans l'univers. Il sent bon comme un jardin sauvage trempé après l'orage. Rrose et moi nous nous regardons par-dessus lui, et ensemble, enfouissons notre tête sous les draps.

L'odeur de la chair envahit l'espace étroit, sombre et chaud. Nos doigts se rencontrent sur le bas-ventre du jeune homme, puis nos lèvres. Son souffle, ses gémissements se mêlent aux autres. Nous léchons ensemble son sexe, puis tout en le caressant, l'une allant et venant de la main sur sa queue, l'autre massant les parties et l'entrejambes, nous nous embrassons tous les trois à pleine bouche, goûtant la saveur douceâtre de ses chairs intimes sur nos langues.

Il essaie de se retourner, désireux de nous pénétrer, mais nous voulons encore jouer. Nous retirons le drap. Nus comme au premier jour du monde, tendres, joyeux et indécents, nous nous adonnons à toutes nos fantaisies. Il nous laisse explorer son corps comme si nous étions en train de l'inventer, de le sculpter dans la glaise. Son pénis bien vivant, vigoureux, est doux comme un bouton de rose. C'est encore un jeu de lui enfiler un préservatif, et il continue à exhaler une odeur exquise.

Il nous pénètre maintenant tour à tour, en se retirant chaque fois à temps pour ne pas laisser trop monter son envie d'éjaculer. Comme il a déjà fait l'amour avec Rrose avant mon arrivée, il parvient à prolonger la partie aussi longtemps qu'il nous voit jouir et avides de jouir à nouveau.

Alors que Pablo est en train d'aller et venir dans Rrose étendue sur le dos, je m'accroupis au-dessus du visage de ma camarade et tout en me tenant aux barreaux du lit, j'ondule du bassin pour mieux me faire lécher par elle sur toute la longueur, comme je fais aussi avec Oliban, quand on est tous les deux – il adore ça ! Je frotte mon clitoris sur le petit nez de Rrose, saisis ses doigts pour les enfoncez dans son vagin. Le corps de Rrose se cambre et bouge sous les coups de reins de Pablo, et mon corps fait de même au-dessus de son visage, que je trempe de ma mouillure mêlée à sa propre salive. Notre plaisir monte follement, l'orgasme nous vient en même temps, avec des convulsions, des cris.

Pablo n'y tient plus, il se retire de Rrose et tandis que toutes les deux nous finissons en

nous enlaçant et en nous embrassant, il s'agenouille au-dessus de nous, retire son préservatif et fait gicler son sperme sur nos bouches, nos langues emmêlées que nous tirons pour y goûter.

Je me réveille à l'aube. Un merle chante dans la cour. C'est moi qui suis maintenant au milieu du lit, entre Rrose et Pablo. Une paix profonde règne dans mon corps, dans mon cœur.

Je pense à Oliban. S'il est resté chez moi à m'attendre cette nuit, il va être furieux en me voyant rentrer. Quelle explication donnerai-je ? Je pourrais simplement lui dire la vérité. J'ai poignardé un homme qui me suivait. Je suis allée chez Rrose. J'étais au lit avec elle et Pablo. La vie en moi réclamait sa revanche. J'ai fait l'amour avec eux une bonne partie de la nuit. Nous avons extraordinairement joui.

Je vais tout te raconter, lui dirais-je, à condition que tu te masturbes en m'écoutant. Moi aussi je vais me caresser, en te racontant et en te regardant. Tu pourras me poser des questions si tu veux. Si tu veux connaître certains détails. Oliban, tout ce que j'ai vécu cette nuit, je te le donne, tu veux bien ? Toute ma jouissance je te la donne, tu la veux ? Montre-moi comment tu jouis mon Oliban, fais-le devant moi en écoutant mes mots, fais-le pendant que je le fais, mon ange, décollons tous les deux de ce monde.

Mon Oliban, regarde-toi en moi, que je me voie en toi ! Je suis ta femme qui aime jouir, qui jouit et jouit sans se lasser, qui veut sans se lasser te faire jouir et jouir encore. Je brûle, j'ai fait goûter de mes beignets tout chauds à Pablo et à Rrose, regarde-les, hume-les, admire ma fente écartelée, et quand tu seras prêt, quand tu seras sur le point de venir, viens éjaculer dessus, pendant que je jouirai aussi, et que tu pourras voir sur mon visage se dissoudre en un cri tous les fantômes du désir fou qui s'y seront pressés pendant mon récit.

J'ai enjambé Rrose, je me suis levée et habillée sans les réveiller. J'ai découvert que ma main pleine de sang s'était imprimée sur un pan vert de ma robe. Comme pour me prouver que je n'avais pas rêvé, contre le mur du cimetière. Je suis sortie en fermant doucement la porte derrière moi.

La lumière était radieuse. J'ai retraversé la Seine. Croisé des gens qui venaient de se lever et commençaient leur journée ; d'autres qui finissaient leur nuit et rentraient se coucher. Je ne savais trop dans laquelle des deux catégories me compter. Je suis allée à la boulangerie chercher des croissants tout chauds et je les ai montés chez moi, pour faire bonne impression

si Oliban s'y trouvait.

Il n'y avait personne. Mon portable a vibré. C'était un message de lui, m'informant qu'il m'avait attendue en vain. J'ai répondu « désolée, je t'expliquerai, baisers ». J'ai fait du café et j'ai mangé tous les croissants, un régal. Je me suis mise à l'ordi et j'ai écrit ce que je voulais lui expliquer avant de le revoir.

Les histoires vraies sont parfois incroyables. Me croirait-il ? Peut-être ferais-je mieux de le faire rêver avec d'autres récits, des choses que j'inventerais et auxquelles il pourrait accorder crédit. Car ce que les hommes ne peuvent admettre, cela les met en colère. Peut-être ferais-je mieux de lui raconter autre chose. J'efface ce que je viens d'écrire et je me mets à inventer et développer dans la chambre noire de ma tête une petite histoire qu'il pourrait avoir envie de croire : que j'ai rencontré une jeune femme et que j'ai passé la nuit avec elle.

Je l'ai embrassée sur la bouche et serrée dans mes bras, j'écris. Tu sais que je ne peux pas m'empêcher de faire ça aux gens que j'aime. J'avais mis mon pantalon de théâtre, tu sais. Elle croyait que j'étais un homme et elle a bien voulu. L'étrange garçon que j'étais, et qui lui faisait du bien dans le noir, lui permettait d'accéder à l'homme sans risquer le mal que peuvent faire les hommes.

Nous sommes allées dans sa chambre de bonne, rue de la Clef. Aléa, elle s'appelait. Physiquement, on aurait dit une poupée, avec son joli minois. Toute petite à côté de moi, des cheveux châtain clair qui bouclaient librement dans son dos, un corps harmonieux et agréablement dodu qu'elle habillait dans l'idée de le cacher, plutôt que de le montrer.

Ce qu'elle avait d'extraordinaire ne se voyait pas sur elle. C'était une fille intelligente mais surtout, c'était une fille qui ne cherchait ni à plaire, ni à déplaire. Grâce à quoi nos rapports étaient merveilleusement libres. Tantôt c'était elle qui m'instruisait, tantôt c'était moi qui l'instruisais, nous pouvions être tour à tour maîtresse l'une de l'autre, ou encore deux gamines ensemble, ça n'avait aucune importance, tout était bon.

Dans mes vêtements de garçon je me sentais jeune homme, avec des muscles de panthère. Au crépuscule, j'étais descendue boire au bord du fleuve. Le soir tombait comme des vols d'oiseaux dans les rues, sur l'eau noire embrasée de reflets. Les gens déambulaient lentement sur les quais, dans la moiteur et la paix. J'ai repéré Aléa, toute seule au bout de l'île. Je l'ai abordée. Deux heures après on est allées chez elle.

Je me suis à demi étendue sur le petit lit, dans la pièce unique. Chaleur de forêt vierge. Doucement, je l'ai appelée. Indécise, elle s'est assise à côté de moi. Son trouble était

palpable, je sentais le désir l'empoigner entre les cuisses. Mon corps bandé comme un arc douloureux s'est détendu et je lui ai baisé les lèvres, à la volée. On a ri toutes les deux mais elle elle ne me regardait pas dans les yeux.

Je l'ai prise dans mes bras. Je l'ai serrée contre moi, j'ai senti son petit corps chaud où le sang battait à toute allure pendant qu'elle pleurait, la tête enfouie dans mon épaule. On s'est endormies dans les bras l'une de l'autre, à échanger juste quelques baisers avant de plonger dans le sommeil. J'étais bien.

Aléa s'est réveillée. Un cauchemar. Elle sanglotait, je l'ai calmée avec des mots doux et des caresses dans les cheveux.

Elle a pris ma main, baisé mes doigts. J'ai rallumé la lumière. Déshabille-toi, mon cœur.

Elle a enlevé sa robe, imprimée de fleurettes blanches. Elle avait de beaux seins ronds et menus, que j'ai senti se dresser. Je me suis mise à cheval sur elle et je les ai caressés délicatement, en lui dessinant du bout des ongles des signes, des tétons jusqu'à la naissance du cou. Elle riait un peu, moi aussi. Je les ai empoignés, massés à pleines paumes, à les sentir gonfler. Je me suis penchée toute entière sur elle pour lui baiser la bouche, encore, encore. Elle avait un goût de pain d'épices, la peau de ses lèvres était plus douce que des pétales, ses yeux devenaient de plus en plus humides et brillants, avec la pupille qui n'arrêtait pas de s'élargir. J'ai pensé à sa fente, au coquelicot qu'elle avait comme moi entre les jambes, où le sang devait être en train de monter, comme dans le mien.

J'ai commencé à tirer doucement sa culotte sur son ventre. Elle était marquée, entre les jambes, d'une petite tache d'humidité ovale. Je l'ai faite descendre sous son pubis, tout noir. Un magnifique triangle, bombé, brillant. On aurait dit moi. J'ai posé dessus ma main gauche, comme ça, sans bouger. Sans la lâcher je l'ai regardée dans les yeux et je lui ai dit : « Dis-moi comment je m'appelle. » Sa poitrine enflait comme sous le vent les vagues à l'océan la nuit, quand personne ne les voit. Tu te souviens du bateau sur l'océan la nuit, Oliban ? Elle avait la bouche ouverte, les yeux écarquillés, qui m'imploraient. « Dis-moi comment je m'appelle. » Elle a gémi. Sans bouger ma paume, j'ai enfoui mes doigts. « Dis-moi comment je m'appelle. » Elle a poussé un cri, soulevant le bassin, renversant la tête, les laissant retomber nerveusement sur le lit. Puis elle m'a reprise par les yeux, s'accrochant à moi de son regard plein d'effroi, de supplication.

Je l'ai lâchée, j'ai fini de la déshabiller. Elle avait de jolies jambes bien dessinées, avec

des attaches élégantes, chevilles, genoux, et des cuisses pleines. Oui, elle était faite comme moi, en plus petit et en plus pâle. Je l'ai prise par la taille et couchée sur le ventre. « Appelle-moi », je lui ai dit, en contemplant son derrière adorable, bien rond, rebondi et haut perché, surmonté de deux fossettes, une au creux de chaque rein.

« Oui », elle a dit. Je l'ai prise par les hanches, et je l'ai disposée, la tête dans l'oreiller, dos tendu à l'oblique. À genoux devant sa riche vallée, j'ai passé ma langue de bas en haut. Elle exhalait le parfum fort et doux d'un bouquet de roses, bonnes à manger. C'était comme si elle se présentait elle-même sur un plateau, et elle avait un goût d'amande un peu amère et de crème un peu sucrée. J'ai recommencé à goûter.

Elle geignait dans son bonheur, en poussant des petits o dans son oreiller, et en se tendant au maximum contre mon visage. J'ai pris sa main droite, j'ai posé ses doigts sur son bouton, qu'elle le masse pendant que je la dégustais. Je sentais le mouvement de son bras, quand il s'est mis à aller de plus en plus vite j'ai glissé ma tête sous elle. Les yeux fixés sur ses terres ouvertes, rouges, brillantes, bien meubles et gonflées sous le soc de sa main qui allait et venait, j'ai planté mon pouce, laissé mes autres doigts épouser le fond de la vallée, qui a gobé le bout de mon majeur. Tout le paysage, avec ses ténèbres, ses failles rouges et ses vallonements pâles, s'est animé de mouvements convulsifs, et là, presque à me toucher, elle m'a arrosé les joues.

« Et toi ? », m'a demandé Aléa, quand elle a repris un peu ses esprits. Pas de souci, je lui ai dit, j'ai eu mon bonheur aussi. Je lui ai montré mon pantalon, mouillé à l'entrejambes. J'ai éteint la lumière et je suis allée m'asseoir par terre, sous la fenêtre ouverte. « Regarde, la lune nous a regardés », a-t-elle dit en me rejoignant. « Tu vois mon visage ? », j'ai demandé. « Oui, je le vois, tu es juste dans sa lumière. » « Tu vois mon corps ? » « Tes épaules. Le reste est dans l'ombre. » « Alors regarde-moi bien, regarde. »

Dans l'obscurité je me suis appuyée contre le mur, je me suis mise nue. Dans l'écart tout sombre de mes cuisses, j'ai senti la caresse de l'air frais. J'y ai mis les deux mains, sans la quitter des yeux. Je m'entendais haleter, on n'entendait plus que ça, qui montait. Au bout d'un moment, elle a commencé à gémir, elle aussi. Je lui ai dit de ne pas poser ses mains sur elle, mais sur moi. Je voulais qu'elle apprenne le plaisir sans se toucher.

Elle s'est approchée, s'est mise à caresser mon corps, à le couvrir de baisers. Elle avait l'air si affamée ! Je tremblais d'excitation, je riais. Ah elle a vite appris, Aléa, elle m'a fait bien patienter avant d'enfoncer sa langue, puis ses doigts, entre mes cuisses complètement

écartées ! Je l'ai laissé m'amener au bord des spasmes à plusieurs reprises, avant d'atteindre le sommet, blanc, aigu.

Nous nous sommes endormies telles quelles, à même le sol, sous la lune, enroulées l'une contre l'autre.

La fraîcheur nous a réveillées un peu avant l'aube. Elle sentait l'amour de partout. La nuit se déchirait, le ciel blanchissait dans un silence difficile comme un bruit de tissu. Je l'ai prise contre moi, dans mes bras. Elle a posé sa tête dans mon cou. J'ai refermé la couette sur nous et je l'ai branlée tendrement, bien à fond, en regardant le jour se lever.

Puis je suis rentrée à la maison, mon Oliban, et voilà je te raconte tout afin que tu n'oublies pas que je peux te révéler plus que tu ne crois, et que je t'aime.

Je l'aimerais mieux si je lui disais la vérité, mais il ne la veut pas. Il la veut, mais pas complètement. Je suis la vérité. J'enlève ma robe, je la mets à tremper. Il se peut que la marque de ma main rouge de sang n'en parte pas, afin que je n'oublie pas le mal qui m'a été fait. Le sang n'est pas saleté. Dans les yeux des autres hommes on ne voit souvent que le négatif, mais cette main rouge est positive. À cause de tout cela il y aura une interruption entre Oliban et moi, il ne peut en être autrement mais nous nous retrouverons.

Je ne tuerai point, sinon le temps.

Palet

Dans leur petit habit de moine,
ils déboulent du ciel, les moineaux,
sur le pain que leur sème,
au jardin, une main qui les aime.

Le goût de l'amour

La chaleur irradie d'entre mes cuisses, en même temps que les visions. Je suis tendue, solide et mouillée comme un arbre à la saison des pluies.

La nuit entre par la cheminée. À force de garder les yeux ouverts dans le noir, elle paraît de plus en plus claire. On pourrait croire que le jour arrive mais non, c'est le cœur de la nuit.

Mon manteau de nuit, ne te déchire pas.

Ta fine fourrure partout sur ma peau nue.

Dans le noir garde-moi bien au doux de ton manteau,
bien au silence, bien à la solitude.

En ces heures tu sais que la plaie s'ouvre,
ne la laisse pas à la morsure du jour, enveloppe-moi, couvre-moi.
ma nuit, ma nuit, ma nuit,
sois longue.

J'entends un léger halètement dans la chambre. C'est le mien.

Parfois je pars. À l'étranger. J'aime marcher et marcher encore dans les villes. Je suis assaillie par la bonne odeur de la sève qui arrive. Ou bien c'est moi le printemps, qui fends le monde comme une grenade mûre, l'ouvre, la pénètre de la bouche et des dents, de toutes les forces de vie qui frémissent et tremblent et s'impatientent de joie en moi. Les oiseaux battent des ailes dans ma poitrine, sifflent dans ma gorge. Je suis l'incarnation même de la vie, je sculpte dans la vie la chair de l'homme.

Penchée sur la cheminée, le jour, la nuit, je sens monter le feu. C'est le signe du réveil. L'espace est extensible comme l'est Alice au pays des merveilles, tantôt immense et tantôt petite. Là dans le noir il devient quasiment aussi vaste que l'univers en expansion, avec tous ses objets célestes qui ne cessent de s'en aller toujours plus loin depuis le Big Bang.

Quelle est la différence entre le Big Bang et un gang bang ? Dans le premier, ils n'étaient qu'un.

Je l'ai trompé avec moi-même, voilà ce que j'ai fait. Avec des illusions dorées. Lui

aussi s'en est allé chercher l'or de la vie sous d'autres cieux. Nous nous sommes tous les deux trompés. Personnellement, et réciproquement. Et notre chemin a cessé d'être un, nos chemins se sont séparés.

Le silence s'est glissé entre nous comme une lame de rasoir parcourant une lettre. Toute certitude envolée, nous avons commencé à douter de l'amour, de notre connaissance de l'autre, de nous-mêmes. Nous avons eu encore de beaux élans qui nous ont poussés dans les bras l'un de l'autre avec une sorte de sauvagerie. Souvent, après, nous avons ri de trouver sur leur corps les traces de nos coups de dents et de griffes, si légers. Nous étions deux lionceaux grandissant inexorablement et profitant de leur ultime enfantillage.

Mais nous rêvions d'espace. L'appartement rétrécissait de jour en jour. Il était loin le début, quand nous ne nous souvenions même plus de lui, quand l'amour l'avait complètement envahi et faisait à lui seul office de temps et d'espace. L'amour était alors un univers chaotique où, dans leur milieu naturel, évoluaient les deux amoureux, et où n'existaient plus ni murs ni heures. Où n'existaient plus ni l'un ni l'autre, les deux semblant avoir fusionné en une seule créature impalpable et comblée. Cette créature est morte le jour où pour la première fois l'un et l'autre, enlacés encore, nous avons éprouvé un sentiment de solitude.

Nous sommes retombés sur nos pieds encore tout étourdis, incrédules et finalement inquiets de repérer les séquelles qu'avait pu imprimer dans notre personnalité l'amour, ce voyage dans un autre monde. L'appartement s'est mis à grogner et menacer de toutes ses cloisons, il s'est fait cage poussiéreuse et asthmatique où l'on étouffait à petit feu, fenêtres closes. Les heures se mettaient à y passer ponctuelles et incorruptibles. Pour éviter les heurts trop fréquents de nos corps indécis dans cet espace rétréci, il est retourné chez lui. Il n'est pas revenu chez moi et moi je ne suis pas allée chez lui.

Je dors et je rêve, le visage collé aux carreaux. J'examine inlassablement les toits, et puis je sors.

La ville dégouline de pluie grise. Maussade le ciel pèse sur les toits et le bitume tout imbibés de sa mélancolie. Des hommes cravatés circulent, bercés par le chant ronronnant de la cité. Sur les trottoirs c'est le ballet des fourmis, à la fois vif et languissant, anarchique et ordonné. Les voitures, les chevaux, battent la mesure. La pluie pleut, obstinément présente, frappant aux carreaux, s'infiltrant sous le col des pardessus, faisant flaque du moindre creux, rigole de tout plan incliné, enveloppant de son humidité maternelle individus et éléments

réunis malgré eux comme autant d'enfants impuissants. La ville dégouline d'une pluie grise qui amortit ses angles et tempère sa vacuité de terre et de feuillages. Ses larmes tièdes nettoient l'âme en douceur et lui peignent un arc-en-ciel secret.

Bercée, hypnotisée presque par le mouvement et la rumeur des rues étouffées d'eau, je marche, avec la sensation à peine perçue de mon corps minci : je crois être un déplacement d'air, transparente, impalpable, intemporelle. La foule des passants n'est plus qu'une cohorte bariolée de parapluies, les vitrines des magasins semblent receler des mondes factices et vertigineux. Je suis seule, un peu perdue, mais j'aime la pluie et la pluie me le rend bien, imprégnant mes cheveux jusqu'à la nuque, se faufilant sous la robe dans l'allée entre mes seins, offrant à mes pas un onctueux tapis.

Longtemps après, le ciel s'est consolé, la pluie éteinte, je rentre chez moi par les pavés mouillés. Sur le palier de l'escalier étroit, une amie m'attend. Tant d'années sans s'être vues ! Nous nous embrassons, nos joues sont fraîches et tendres, nos bouches rient. L'une dans l'autre nous nous contemplons, le miroir du temps ne nous déçoit pas. Entrons ! Sur la table basse je sers un thé brûlant et odorant, elle offre des pâtisseries orientales. Tour à tour graves et enjouées, nous dégustons et nous nous racontons. Les pâtisseries sont fondantes et sucrées, la boisson et les paroles réchauffent le corps et le cœur mouillés de pluie et de tendresse. Heureuses, nous nous serrons l'une contre l'autre sur les coussins du canapé, que la volupté vienne imprégner nos chairs. Une caresse dans les cheveux, un léger baiser sur les lèvres, doucement nous rions, tout ensemble amusées et gênées de notre audace neuve. Et puis nos langues se joignent, nos vêtements tombent, nos mains, nos corps entiers se font plus langoureux, plus inventifs. Jusqu'à la nuit et toute la nuit nous faisons l'amour, nous endormant peau à peau, rêvant, nous éveillant toujours caressantes.

Au matin le soleil est entré sans frapper par la fenêtre que le vent a ouverte. Nous sommes sorties. Nos pas résonnent bien haut, l'air a un parfum de gaieté. À la gare nous nous quittons joyeuses et repues. Le train l'emporte, et j'emporte le souvenir de son visage encadré dans la vitre du compartiment, comme un portrait enfin achevé. Je reprends la balade solitaire de toujours, à mes lèvres l'esquisse d'un sourire. Aujourd'hui une lumière crue frappe les murs, les rues, et les yeux des passants. L'été vient. Aujourd'hui au jardin, assis au bord d'une fontaine au milieu d'une place dorée de soleil, un homme me regarde. La vie est réconciliée. Nonchalante, je vais m'asseoir à ses côtés. C'est lui, Oliban. Plein de mon seul désir.

L'amour commence à nous revenir. Une nuit, il n'y a pas si longtemps, après l'avoir fait (ou c'était avant, je ne me souviens plus), il m'a demandé : « Combien de fois on l'a fait ? Mille ? » J'ai dit : « Oh, beaucoup plus ! » Nous nous sommes mis à calculer, et oui, c'était vraiment bien plus.

Je suis le feu qui brûle sans consumer. Je fais appel à ma mémoire comme on remue les cendres froides pour trouver, dessous, des braises rallumables. Je me rappelle quand je me réveillais au milieu de la nuit et qu'il me semblait l'entendre dans ma respiration, dans mon sang. Nul autre bruit au monde que le feu de mon désir. Nulle autre lumière que la sienne. Étais-je sûre que j'allais le faire ? N'y avait-il pas un moment quelque chose comme la pudeur, qui me faisait hésiter ? Oui, peut-être, mais l'impudeur eût été de ne pas accomplir ce qui demandait à être accompli.

Nos chairs, comme elles faisaient merveilleusement leur vie ensemble, sans nous demander notre avis. L'amour se fait dans la vérité pleine et entière de l'être, ou bien l'amour n'est pas. Le sexe se fait avec amour, ou bien le sexe n'est pas.

Je me rappelle le sexe, celui de mes partenaires et le mien. Je me rappelle qu'ils m'ont dit que je me donnais tout entière. Je me rappelle que je les aime et je bénis ceux qui m'ont donné leur corps, leur chair, leur réel et vrai engagement.

Je sais toujours la souplesse, la douceur, l'élasticité, l'humidité du sexe humain. Comme il roule sous la paume, sur la langue. Je souris en pensant aux poils qui viennent vous sortir de la torpeur fébrile quand ils vous rentrent dans la bouche. Qui vous font rire quand vous les cherchez entre vos doigts pour les sortir de là. Tous les petits incidents de l'amour, qui y portent l'humour.

Je sais toujours le goût des chairs les plus intimes. Leur goût sur la langue, sur le palais.

Souvent il avait commencé à bander quand j'en arrivais là. Parfois dur, parfois légèrement, parfois pas encore. Ainsi sont les choses vivantes.

Il faisait entièrement noir sous la couette, il dormait, ou à moitié. Est-ce que ses yeux étaient fermés ? Oui. S'il les ouvrait, il ne verrait que les ombres de la chambre. Je pouvais l'imaginer, les yeux ouverts, fixant la pièce qu'il ne voyait pas, concentré sur là où ça se passait, où je m'étais glissée des mains et de la bouche. Puis je le lui retirais. Abandonnant un instant son trésor sur son ventre ou sur sa cuisse ou sur le drap, pauvre petit animal qui réclamait la compagnie.

Je revenais à lui, j'étais la flamme qui le léchait.

Avant de le prendre dans ma bouche, je plaquais son sexe contre mes joues, l'une puis l'autre. Contre mon nez, sur mes paupières, dans mon cou, contre mes oreilles (s'il avait quelque chose à me dire ?) Sur mes lèvres. Fermées, entrouvertes. Au milieu, à leurs commissures. Partout je voulais le sentir, le goûter, le sculpter, l'aimer, peau à peau.

Je le roulais doucement partout sur ma figure, je le tenais bien contre moi comme un petit animal sage. Ma tête tout entière devenait un organe sexuel, avec mon cœur et mon cerveau. Ni mâle ni femelle, mais les deux réunis.

Le sexe de l'homme. Je dirai bitte, à cause des bittes d'amarrage sur les quais du monde. Éternelle voyageuse, bateau ivre de raison, j'y attache ma corde, je m'y laisse attacher, je m'en détache à volonté. Je peux très bien me passer de sexe. Pas seulement parce que je l'ai fait des milliers de fois. Parce que tout dépend. Des moments, des situations, des états dans lesquels on est. Je peux très bien y revenir aussi, revenir au port.

Le bout de sa bitte ressemble à un bouton de rose. Si délicat, si doux, si tendre, si odorant. J'ai envie de le laper comme une petite chatte à l'écuelle. D'y penser, je sens mes lèvres qui gonflent. Celles d'en bas et celles d'en haut.

Mon clitoris aussi est un bouton de rose. Rose, c'est comme ça que je l'appelle. Vous avez cru à mon histoire de petite amie ? Il ne faut pas croire tout ce qu'on raconte. Rose n'existe pas, c'est seulement le nom de mon clitoris. Un iceberg, mais brûlant. Ce qui dépasse, ce qui en est visible, c'est seulement le bout. À l'intérieur du corps se trouve un organe long et érectile comme une bitte. Je ne l'invente pas, je l'ai lu un jour. Et j'ai compris en le lisant pourquoi je pouvais jouir en rêve ou même éveillée sans me toucher. C'est l'iceberg brûlant dans mon corps qui bande et qui fait son office.

D'autres fois, souvent même, c'était lui qui se réveillait et commençait à me faire l'amour, alors que j'étais encore à moitié endormie. C'étaient des sortes de parenthèses dans notre vie amoureuse et sexuelle, car la plupart du temps elle avait lieu au grand jour ou avec la lumière allumée. Des sortes de régression à la fusion originelle, de retours à un état presque indifférencié entre l'un et l'autre, de repos, d'abandon aux bonnes forces de l'obscurité, de l'inconscient, de la pulsion non agressive, de la faim et du rassasiement innocents.

J'étais là, dans la nuit, à m'occuper de son trésor comme si je venais de faire la découverte la plus incroyable du monde, comme une équipe d'archéologues qui s'emploierait à extraire, millimètre par millimètre, des profondeurs de la terre le squelette d'un très ancien ancêtre de l'homme, témoignage extraordinairement précieux de ce que nous sommes. Et son

trésor me nourrissait, m'apportait paix, plénitude, béatitude, en même temps que je les lui apportais aussi. Lui et moi vivions de notre faim l'un de l'autre, cette faim était notre trésor commun. Lui et moi étions l'un pour l'autre trésor.

La nuit sous la couette il fait noir mais tous les sens se mobilisent pour remplacer la vue. Parfois je veux être pénétrée tout de suite, parfois je veux jouer d'abord. La nuit est bonne pour jouer. Une sorte de colin-maillard. Le jour on peut rappeler quelque chose de la nuit en cherchant l'ombre. Sous une table, par exemple. S'agenouiller sous le bureau pendant qu'il ou elle est en train de travailler, c'est affirmer que la vie est plus forte que les obligations que nous nous donnons ou que nous subissons dans l'existence.

Le plus petit effleurement du bout de sa bitte innerve et fait gonfler mes lèvres. Celles d'en haut, celles d'en bas. Les corps ont leurs correspondances, internes et externes, que l'intellect ignore. Je cherche ce contact dans la nuit comme une équipe d'astronomes scrute les profondeurs du ciel. « Tu me crois ? » disais-je à mon premier amour quand je voyais l'avenir. Oui, disait-il pour me faire plaisir. Une nuit, en rêve, je dis : « Savoir, c'est mieux que voir, n'est-ce pas ? » Voir dans la nuit, c'est aller au savoir.

Le moindre contact du bout de sa bitte me propulse au sein des secrets du monde. Est-ce qu'il sent la même chose, au contact de mes lèvres d'en haut ou d'en bas ? Tant de gens voient l'enfer dans le sexe, ou le vivent. Ils se sont trompé de porte.

Le sexe de l'homme a-t-il quelque chose à voir avec l'escargot, quand il sort de sa coquille ? Un peu. Et celui de la femme aussi, quand il brille.

L'éjaculation, la jouissance ont-elles quelque chose à voir avec les pleurs ? Les larmes tombent, le sperme monte, la cyprine suinte et jaillit. Le sperme est un sang blanc. Quand la femme saigne, c'est rouge. Les larmes sont salées, la sueur aussi. L'amour fait pleurer quand on ne le fait pas, et rire quand on le fait bien. Après un bon orgasme, qui fait sortir de soi par saccades, ce qui jaillit en conclusion, c'est le rire.

Mon clitoris est comme le rocher de la Vierge à Biarritz. Dressé face à l'océan de mon vagin qui n'en finit pas de venir. Mon clitoris est un petit phare, il veille vaillamment. Les tempêtes l'éclaboussent, il rit. La marée monte sur lui comme un seul homme, tout frémissant et ferme il envoie ses signaux pendant que le courant s'engouffre dans mon trou. Nous sommes puissants, nous sommes bienheureux, nous sommes tout.

Mon sexe est une feuille bien viride, et pleine de sève, avec sa fente au milieu. Une feuille qui s'ouvre, se déplie comme un livre, le livre infini, le livre de sable de Borges, la

plage et l'océan tout à la fois. Je pense à la peau si douce du sexe de l'homme quand il touche le sexe de la femme comme le pêcheur jette à l'eau son filet. Ou parfois s'y jette lui-même, ainsi que le faisait à l'océan mon petit frère Mohammed.

C'est comme dans cette affaire de Big Bang. On dit Big Bang mais on ne sait pas. Pourtant cela m'apaise d'y penser. Cela me donne une grande paix. Une harmonie. De penser à l'origine de l'univers, ou à la rencontre sexuelle. Je trouve l'univers jeune et fringant. Je sens le sexe de l'homme à l'entrée de celui de la femme. Les chairs tendres, les peaux douces se touchent, s'aspirent, se butinent.

Nous sommes couchés dans notre lit. Moi sur le dos, toi au-dessus de moi. Ou bien toi sur le dos, moi au-dessus de toi. Ou nous sommes étendus dans un buisson. Ou sur un toit. À moins que tu ne sois assis et moi sur toi, face à toi ou dos à toi. Ou bien oui, nous sommes debout, là où ça nous a pris, à la maison ou ailleurs, dans un coin à l'écart, et nous irons vite mais quand même, il est toujours possible de prendre quelques instants pour laisser les chairs aller à la rencontre l'une de l'autre, se goûter l'une l'autre, avant de s'engager en profondeur.

En libérant la matière, le Big Truc aurait causé des froissements dans l'espace-temps, des tremblements, des frissons encore observables aujourd'hui. S'ils sont visibles, la théorie du Big Truc s'en trouve renforcée. Je ne crois pas que tout cela a eu lieu à partir du néant. Je crois que c'est venu de l'amour. Si le Big Truc a eu lieu, ou quoi que ce soit d'autre, cela n'a pas eu lieu sans nous. À partir du moment où cela s'est produit, cela nous a produits, nous y étions, dans cette matière, la connue et l'inconnue, nous en sommes pétris, elle garde en nous la mémoire de ce qui s'est passé, elle l'actualise, nous en sommes les fractals, continuant à la fractaliser. L'espace-temps déferle, se dérouté et se reprend par vagues. Et nous, si petits dans le cosmos, l'un dans l'autre, l'un pour l'autre, nous déferlons aussi.

Les lèvres veulent les lèvres. Elles se cherchent, s'aimantent, s'accolent. Les langues s'y mettent, s'enfoncent, s'enroulent. Les dents réclament leur part, elles happent, mordillent. Les lèvres suçotent les lèvres, suçotent l'oreille, suçotent le cou, suçotent les tétons, descendent dans la vallée du ventre, à coups de petits baisers descendent, descendent. Les mains du partenaire ou de la partenaire se posent sur la tête qui descend le long de son corps, l'accompagnent, lui donnent son assentiment, son encouragement, sa gratitude en même temps. Les cuisses s'ouvrent, le trésor de la femme ou de l'homme, luisant et odorant, attend l'hommage d'une langue, d'une bouche, d'un visage.

Pendant la descente les corps se sont frottés l'un à l'autre, humidifiés l'un à l'autre, innervés l'un à l'autre. L'univers entier n'est plus qu'un appel à leur jouissance. L'espace-temps ondule comme les hanches à la recherche du plaisir, sous les flux du plaisir, dans les élans et les supplications silencieuses du désir, le parler se réduit au mot oui, l'attente du plaisir déborde de plaisir, la bouche de l'un se livre lentement à l'approche du trésor de l'autre, y dépose de minuscules baisers, furtifs ou appuyés, avant de s'en éloigner pour aller agacer l'alentour, les cuisses à leur ouverture, mordiller les fesses que la cambrure dégage, le corps supplicié d'attente et de joie gémit, frémit, se soulève, s'expose, en redemande, peut-être les deux se mettent-ils maintenant tête-bêche pour se remplir et s'honorer l'un l'autre, voici le moment où bouches et trésors, visages et sexes, enivrés l'un de l'autre, les uns des autres, ne savent plus rien d'autre du monde et ne se quittent plus, voici le temps hors du temps, le temps des mouillures, des érections, des excitations tropicales, tout pénètre et tout nourrit, le temps où être simultanément tout entier faim et soif et tout entier rassasié et abreuvé, le visage, la chair et l'esprit plongés en plein cœur des choses.

L'épée de l'un va et vient dans le fourreau de l'autre. Pompe pour l'eau du puits. Les courroies gémissent. Tout l'univers a soif. Pompe, pompe mon amour, il faut lui donner à boire. Ma source est inépuisable.

L'axolotl est-il plongé dans le rêve ? Il dort.

Entrer dans le rêve. Puis en sortir. Toute une affaire.

La nuit est déjà bien avancée. Mon homme dort. Ou non.

J'attends le bon moment, seule loin de lui dans le noir en compagnie de mes pensées.

La nuit, suie.

Dans le seau, des boulets de charbon.

Dedans chacun, une fleur dort.

D'où il vient, il retournera, de par sa belle mort mais aussi de par chacune de ses radieuses petites morts, chaque fois franchie l'étrangeté radicale et fascinante de ces cailloux, arbres, grottes, fruits, fleurs, coquillages, cieux et fonds marins, immobiles et doucement mouvants, paupières closes d'un œil qui l'attend, de l'autre côté du miroir.

Je me laisse glisser de l'autre côté du miroir, dans la fantasmagorie de la nuit, où peut se chevaucher la vérité nue et débridée.

Palet

Blanche et noire elle oscille
sur la partition des toits.
Pie tu cherches ce qui brille
mais si tu jacasses tais-toi.

Zaga

Jour, sur la plage. Anna entre en scène alors que les trois autres sont en train de déplacer la tente, de l'installer à un autre endroit.

Anna : Ben, qu'est-ce que vous faites ?

Ariane : C'est Ève qui nous l'a dit.

Anna : Qui vous a dit quoi ?

Ariane : Ben, tu vois bien. De déplacer la tente.

Anna : Ah bon. C'est Ève qui commande, maintenant ?

Adamov : Personne commande, OK ? Ici on sera plus à l'abri du soleil, c'est mieux.

Anna : Je croyais que tu voulais surtout pas rester ici, Adamov.

Ariane : Ben oui, c'est pour ça qu'on change.

Anna : Tu te fous de moi ? Déplacer la tente de trois mètres, c'est ça que t'appelles changer ?

Ève : Oui c'est changer. Tu sais combien de milliards de grains de sable il y a dans trois mètres de plage ?

Anna : Non et je m'en fous.

Ève : Dommage. Depuis le temps que vous vivez dans le sable, vous n'avez même pas pensé à vous intéresser au sable.

Anna : Excuse-nous, mais je crois qu'on a d'autres choses à penser.

Ève : Quoi par exemple ?

Ariane : Ben moi en tout cas j'en peux plus. Ça fait j'sais pas combien de temps qu'il y a plus rien pour s'épiler.

Un silence. Les trois autres se regardent.

Ève : C'est pas faux. Je suis velue comme un ours en train d'hiberner dans sa caverne.

Anna : On peut parler sérieusement un instant ? Je parle de comment s'en aller d'ici. D'un côté le sable à perte de vue, de l'autre l'océan à perte de vue. Si on va par là (*montrant la salle*), on meurt de soif. Si on va par là (*montrant la dune*) on meurt noyé.

Adamov : Et si on reste ici, on meurt de faim.

Ève : Ce qu'il nous faudrait, c'est des chameaux.

Ariane : Génial ! Bonne idée, Ève ! Avec eux, on pourrait tracer la route, et puis leur instinct les conduirait à l'eau.

Anna : C'est reparti le délire. S'il y avait des chameaux ici, ça se saurait.

Ève : Je reviens à ce que je disais : on le saurait peut-être, si seulement on se donnait la peine d'écouter le sable.

Anna : Mais qu'est-ce que tu racontes ? Ariane s'il te plaît, sois gentille d'aller chercher de l'eau et un chapeau pour Ève. J'ai l'impression qu'elle a chopé une insolation.

Ariane : Ben pourquoi moi ?

Anna : Il faut bien que quelqu'un y aille. Tu veux que je le fasse moi-même ?

Ariane : Non non, c'est bon, j'y vais.

Adamov, à Ariane déjà en chemin : Je peux y aller, si tu veux.

Anna lui fait un doigt, puis : Ça va, j'y suis.

Adamov : Attends, tu peux ramener une bouteille de plus s'il te plaît ? Comme ça il y en aura pour tout le monde...

Ève : Si ça se trouve, les chameaux dorment sous le sable. Ils ont leur réserve d'eau dans leur bosse, ils peuvent attendre.

Adamov : Dépêche-toi, Ariane, je crois qu'Ève a besoin de boire de toute urgence.

Ève : Je plaisante pas. Vous avez jamais remarqué que la plage change de forme, d'un jour à l'autre ?

Anna, parlant comme à une malade mentale : Mais oui, Ève. Le vent déplace le sable, tu as tout à fait raison, le sable est mouvant, c'est tout à fait normal.

Ève : Ou bien ce sont les chameaux qui bougent en dormant.

Adamov : Ah ouais, je vois. Comme Ariane, la nuit. D'un côté, de l'autre, d'un côté, de l'autre...

Ariane, revenant avec deux bouteilles d'eau, en tend une à Ève : Tiens, Ève. Vas-y, bois tant que tu veux, ça te fera du bien. Il y a encore de la réserve, et puis quand y en aura plus on en trouvera d'autre, pas vrai, Anna ? Hein, Adamov ?

Anna et Adamov, au lieu de répondre, se détournent chacun de leur côté, comme s'ils n'avaient pas entendu.

Ève, à eux trois : Le problème, c'est que vous ne savez rien, et que vous croyez tout savoir. Vous n'étiez pas là au début, vous.

Ariane : Moi je te crois, Ève. Ne fais pas attention à eux, bois.

Ève : Bah. Vous verrez bien.

Anna : On verra quoi ?

Ève : Le rêveur va vous soulever.

Les trois autres échangent des regards inquiets.

Anna : Quel rêveur, Ève ?

Ève : Le sable. Quand il sera temps il se réveillera, et les chameaux se lèveront.

Adamov, entrant dans le jeu : Et on montera sur leur dos, et ils nous ramèneront à la civilisation.

Ève : Qu'est-ce que la civilisation ?

Ariane, chuchotant : Oh mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu... *Elle se met à pleurer.*

Ève : Le vent aussi.

Adamov : Le vent aussi va pleurer ? Parce qu'on est foutus ?

Ève : Le vent aussi va se lever.

Adamov, imitant la voix et l'accent du personnage qui cite ce vers de Valéry dans le dernier film de Miyazaki : « Le vent se lève, il faut tenter de vivre ! »

*

Nuit. Les quatre s'affairent sur la scène, à la lumière des deux lampes frontales portées par Anna et Adamov.

Anna : Comme ça, plus de problèmes d'insolation.

Adamov : Ni de réunions.

Anna : Ouais, y avait urgence. Tout le monde était en train de péter un câble.

Adamov : De toutes façons la nuit dernière l'expédition a rien donné. Y a plus rien, on a pas le choix, faut partir.

Ariane : On aurait pu attendre le jour, quand même.

Anna : Non, il fait trop chaud le jour. Maintenant que c'est décidé, on va pas en rediscuter, hein ? Faut y aller, c'est tout. C'est bon, tout le monde est prêt ?

Ils se mettent en marche, Adamov et Anna devant, les deux autres suivant dans leur ombre.

Ève : Et puis si on rencontre des bêtes dangereuses, on sera moins visibles qu'en plein

jour.

Ariane : Tu crois qu'il y a des bêtes ?

Ève : J'en sais rien, j'ai juste dit : si jamais il y en a. En plein jour sur la dune, on est comme dans la savane, les fauves nous voient à des kilomètres à la ronde. Pour peu qu'ils aient plus rien à manger eux non plus...

Adamov : On est cuits, si je puis dire. Ils nous bouffent tout crus.

Ève : Et les bêtes qui y voient la nuit ? Vous y avez pensé ? Les hyènes, par exemple ? En plus avec les deux lampes, on voudrait signaler notre présence on pourrait pas mieux s'y prendre.

Anna : Les hyènes mangent les bêtes mortes. On est encore vivants, autant que je sache.

Ariane : Ouais ben moi, je suis morte de peur.

Ève : N'aie pas peur, Ariane. Les fauves sentent la peur de loin, ça les attire autant que l'odeur du sang attire les requins blancs.

Ariane : Oh, putain !

Adamov : Eh ben, Ariane, on se lâche ? Quel vocabulaire ! Bon, écoutez. Je passe devant, j'ouvre la route.

Ève : Quelle route ?

Adamov : C'est pas le moment de jouer sur les mots.

Anna : Ni sur nos nerfs.

Adamov : J'ouvre la route, vous n'avez qu'à suivre. Suivez-moi de bien près, que personne ne se perde.

Anna : Moi je passe derrière, je ferme la route.

Adamov : Comme ça si une bête arrive, je la verrai le premier, j'en fais mon affaire.

Anna : Et si elle arrive derrière, je la sentirai la première, j'en fais mon affaire.

Ariane et Ève : Et si elle arrive sur les côtés ?

Adamov, à Anna : On ferait peut-être mieux de laisser les deux boulets se débrouiller sans nous ?

Ariane et Ève : Quels deux boulets ?

Anna : Bon, ça suffit. Allez, on se tait, et on avance.

Ariane : C'est pas juste, c'est vous qui avez la lumière !

Adamov : Qui m'aime, me suive !

Ariane : Pfff...

Ils avancent en silence, parcourant la scène de long en large et de large en long, plusieurs

fois. Au bout d'un moment :

Ariane : J'ai soif !

Anna : Avance !

Ariane : Hey ! J'ai le droit d'avoir soif, non ? En plus, c'est moi qui porte l'eau !

Adamov : Alors nous fais pas chier, tu prends ton eau et tu bois, comme une grande fille.

Ariane : Je prévenais pour pas ralentir tout le monde, c'est tout.

Anna : Tu ralentiras personne, on continuera à avancer.

Adamov : Tu nous rattraperas.

Ariane : Mais t'as dit qu'on ne devait pas se séparer.

Adamov : Oui, je l'ai dit. Si tu veux te séparer, c'est ta responsabilité, pas la nôtre.

Ève, à Ariane : Fais attention aux serpents, quand même.

Ariane, chuchotant entre ses dents : Serpent toi-même !

*

Nuit, ils marchent toujours.

Adamov, à Anna qui ferme toujours la marche : Anna, ma sœur Anna, ne vois-tu rien venir ?

Anna : J'ai pas des yeux derrière la tête.

Ève : Mais moi je vois pas revenir Ariane.

Anna : Merde, c'est vrai ! Stop, on s'arrête !

Ève, s'en allant : Attendez-moi là, je vais la chercher !

Adamov : Je viens avec toi !

Ève, déjà disparue dans la nuit : Non non, restez ensemble ! Attendez-nous, je la ramène !

Anna : Mais t'as pas de lumière !

Silence.

Anna, à Adamov : Qu'est-ce qu'on fait ?

Adamov : J'y vais.

Anna : Tu pars par là, moi par là ?

Adamov : Ok. Le premier qui les trouve les ramène ici.

Anna : Et si on n'en trouve qu'une ?

Adamov : On la ramène ici, et on repart chercher l'autre.

Anna : Ok.

Ils commencent à partir, chacun de leur côté. Anna se retourne.

Anna : Adamov, attends !

Adamov, se retournant aussi : Quoi ?

Anna : On les ramène ici, mais où çà, ici ?

Adamov : Ben, là.

Anna : Tu vois un truc pour se repérer ?

Adamov : Non.

Anna : Moi non plus.

Adamov : Plus le temps passe, plus il sera difficile de les retrouver.

Anna : Allons-y, on verra bien.

Ils s'éloignent et disparaissent dans la nuit.

*

Anna cherche Ariane, Ève et Adamov, à la lumière de sa lampe.

Anna : Ève... ! Ariane... Ad... vous êtes là ?

Apparaît devant elle Ève, en camisole blanche. Regard pétrifié d'Anna. La lampe torche s'éteint, Anna pousse un cri.

Même scène avec Adamov.

*

Voix d'Ariane : Encore heureux que la lune se lève !

Un peu de lumière pâle tombe d'en haut sur la scène.

Voix d'Ève : Ariane ! Ariane !

Voix d'Ariane : Ève !

Ève, apparaissant : Regarde ce que j'ai trouvé !

Elle avance dans la lumière de la lune, en même temps qu'on distingue Ariane en train de la rejoindre. Ève brandit un grand poisson brillant.

Ariane : Mon Dieu ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

Ève : Ben, ça se voit pas ?

Ariane : Un poisson !

Ève : Exact.

Ariane : Où tu l'as trouvé ?

Ève : J'sais pas, il faisait tout noir. T'étais perdue ?

Ariane : À ton avis ? Vous m'avez bien laissée tomber. Où sont les autres ?

Ève : Ben, comme nous.

Ariane, regardant autour d'elle : Ici ?

Ève : Oui, enfin, tu sais bien ce que je veux dire...

Ariane : Euh... Si tu pouvais préciser...

Ève : Oh là là, ce que vous êtes lourds, vous tous. Là, quoi... Dans la tête du rêveur...

Ariane : Mince alors. Y a pourtant plus de soleil qui te tape sur la tête.

Ève : Le rêveur n'a pas besoin que le soleil lui tape sur la tête.

Ariane : C'est toi, le rêveur ?

Ève : À ton avis ?

Ariane : Il bouge ! Ton poisson, je l'ai vu bouger !

Ève : C'est pour ça que je me dépêche. Il faut le remettre à l'eau.

Ariane : Comment t'as pu trouver un poisson vivant dans le sable ? On n'entend même plus le bruit de la mer ! Et tu veux le remettre à l'eau ? Y a pas d'eau !

Ève : Suis-moi. *Elle fait quelques pas vers l'ombre, suivie d'Ariane.*

Ariane : Le sable est mouillé !

Ève : Ça y est, on est à la rivière. Salut, poisson !

On entend Plouf !

Cri d'Anna.

*

Un désert de sable noir. Silence. Plus de bruit de mer. Debout au centre du désert, Ad se met à tâtonner dans l'espace, cherchant une issue pour s'échapper.

Soudain il s'aperçoit que quelqu'un est près de lui. C'est un Bédouin, monté sur un chameau et tenant une lance dans sa main droite. Sous son bras gauche il serre une pierre, dans sa main un coquillage.

- Vous me reconnaissez ?, dit le Bédouin. C'est moi, le Bédouin. J'ai pour mission de

sauver les arts et les sciences.

Il montre le coquillage. Ad le contemple avec admiration, il est d'une extrême beauté. Puis Ad approche son oreille du coquillage.

Une voix sort du coquillage : « Ek martou sinomoler tajis zotyrian la espolaz te kai pilor. Vaor ! Skersim de louna la eukalistiformagion del donde. Vaorum ! Cantat el sol oveubitchif kai tant valacruch toulo cat la fin shi brek. »

- J'ai entendu la prophétie !, dit Ad. La colère de Dieu ! Toute la terre sera détruite !

- C'est vrai, dit le Bédouin, le déluge approche. Et j'ai une mission à accomplir : je dois sauver les arts et les sciences.

- Alors la civilisation sera sauvée ? Et les hommes ? Que restera-t-il de nous ?

Le Bédouin tend la pierre à Ad. Au moment où ce dernier s'en saisit, la pierre se change en livre.

- La Géométrie d'Euclide !, dit Ad, lisant le titre du livre.

Le Bédouin lui tend maintenant le coquillage, qui se change lui aussi en livre.

- Alors il existe ! Le livre qui contient toute la poésie du monde ! Il y a même le poème que j'ai écrit dans le sable blanc, ce matin !, dit Ad, feuilletant le deuxième livre.

D'un geste, le Bédouin récupère les deux livres, qui se transforment à nouveau en pierre et coquillage.

- Je dois sauver ces deux objets, la pierre et le coquillage, ces deux livres, dit le Bédouin. Il tourne la tête vers le fond, puis se retourne vers Ad, sans le regarder. Le visage du Bédouin a maintenant changé, il reflète un effroi abominable.

Ad regarde à son tour derrière lui et voit une grande clarté qui a déjà inondé la moitié du désert.

Marelle

Clameurs des rafales
elles parcourent la ville
les âmes chancellent

Dans les cheminées
le vent descend, se démène.
Leur tablier tremble.

La vigne rougie,
exposée à tous les temps,
s'accroche au vieux mur.

Des draps sur un fil près de la forêt en feu abandonnés claquent	Au bois des chevreuils couleurs de feuilles mortes s'assemblent invisibles.
--	---

Passage de l'ours
entre les arbres griffés
bientôt la tanière.

Les feuilles descendent, les pages des livres tournent, tout se déshabille	Dans l'ombre l'esprit projeté par la fenêtre fait lever le corps.
--	---

Les âmes chancellent

Le goût de la vie

C'est un rire gigantesque qui me réveille, mon propre rire. Je suis couchée sur le dos comme un cadavre, fiévreuse, encore nageant dans un rêve où j'étais dans une boîte de nuit de campagne, où plein de garçons m'entouraient, on dansait un peu et on plaisantait, l'un d'eux tout en parlant me laissait sentir son sexe dur contre ma hanche, c'était bien, juste gentil. Quelqu'un amenait un grand plat de grosses crevettes décortiquées, je les regardais, très charnues, roses, appétissantes, et pourtant quelque chose en moi suppliait, une pitié. Le garçon racontait qu'au moment de les pêcher l'une d'elles, avant de mourir, s'était dépêchée d'envoyer un mail, cliquant sur la souris. Je m'étais mise à rire si énormément que je me suis réveillée.

Il fait grand jour. De tout ce qui s'est passé la veille, je n'arrive pas encore à démêler ce qui était de la réalité et ce qui n'a existé que dans mes rêves, les délires provoqués par la fièvre. J'ai toujours mal partout, mais ma fièvre est tombée et je me sens mentalement en pleine forme. Car, et c'est le plus important, la mémoire m'est revenue en partie, sur les circonstances dans lesquelles je suis arrivée ici.

J'étais venue en voiture avec Lafaux, le patron de l'agence immobilière où j'avais un job d'été. Nous avions une maison à visiter dans un hameau voisin. Je me souviens, j'avais été contrariée qu'il veuille m'accompagner, comme s'il ne me faisait pas confiance. À un embranchement il s'était trompé, nous nous s'étions rendu compte que cette route était un cul-de-sac. Mais quand j'avais vu l'océan depuis la dune, j'avais dit : si on en profitait pour descendre sur la plage, juste cinq minutes ? On était sortis de la voiture, on avait longé ce bâtiment, le Déesse Klub, un blockhaus sinistre en pente sur la dune mais qui me rappelait un autre blockhaus aménagé où j'allais quand j'étais adolescente. Un endroit qui ne servait désormais plus que de refuge pour nous, adolescents désargentés qui pouvions y passer des après-midi entières en consommant juste un café. Le bonheur de ces années d'enfance me revenant, je m'étais déchaussée et je m'étais mise à courir vers l'eau, vers les vagues qui dansaient dans la lumière.

Mon souvenir de la veille s'arrête là. Je me rappelle avoir été emportée par une vague, oui, mais comment, et que s'est-il passé ensuite ? Je me dis maintenant qu'il a dû arriver quelque chose à Lafaux, aussi. Sans quoi il m'aurait ramenée. Il faut que j'aille voir.

Mes vêtements ne sont pas encore secs. Je remets la robe en laine rouge. Rien d'autre que

le bruit des vagues. La fête est sûrement finie depuis longtemps. Pourquoi Lila n'est-elle pas venue me chercher ? Inutile de compter sur mon téléphone, il est mort. Si seulement j'avais mon appareil photo. Je ne sais pas ce que j'ai photographié mais il faut que je le retrouve pour le savoir, justement. Je me rappelle l'histoire de Cortazar, et le film qui a été fait à partir de cette nouvelle, *Blow up*. Il y a une affaire criminelle cachée quelque part dans la photo, c'est seulement en la regardant beaucoup et en l'agrandissant qu'on arrive à le comprendre.

En descendant l'escalier, j'entends des bruits de chaises dans la salle. Ah, Lila est encore là. J'ouvre la porte, je pousse un cri. Juste derrière il y a, non pas Lila, mais un inconnu.

Ah, tu m'as fait peur, je dis en riant. Est-ce que Lila est là ?

Au lieu de répondre, il me demande qui je suis.

Aya, je dis. Et toi ?

Tu ne sais pas non plus qui je suis ? dit-il.

Ah oui, tu es Oliban. Oh mon amour, je t'ai tant cherché ! C'est juste que... c'est ma tête... je suis tombée à la mer, et Lila m'a prêté sa chambre pour la nuit.

Viens, Lila, dit Oliban. Et il m'emmène dehors.

La lumière d'octobre est si belle. Douce et paisible. J'oublie mes douleurs. Malgré tout ce qui s'est passé, je me sens étrangement bienheureuse.

La marée descend, la bande de sable scintille.

Je vais de l'autre côté, vers la route.

Pieds nus dans le sable frais, blond, liquide.

La voiture de Lafaux n'y est pas. Il n'y a aucune voiture.

Je me demande comment Oliban est venu, et puis je vois une moto derrière le Déesse Klub.

Je m'assois sur la dune, face à l'océan. La brise caresse les oyats, comme mes cheveux. J'essaie de comprendre ce qui a pu se passer, à défaut de m'en souvenir. Comment Lafaux a-t-il pu repartir sans moi ? M'a-t-il crue noyée ? Mais alors pourquoi n'a-t-il pas alerté les secours, ou du moins la gendarmerie, pour qu'ils cherchent mon corps ? Ou bien s'est-il noyé lui aussi ? En tentant de me sauver, peut-être ? Je scrute la plage, voir si la mer n'a pas recraché son corps. Rien.

D'un autre côté, est-il possible que ce soit les vagues qui m'aient fait toutes ces blessures ? Avons-nous été attaqués ? Est-il mort ? L'assassin l'a-t-il laissé quelque part dans les

dunes, avant de repartir avec sa voiture, me croyant morte aussi ? Mais je ne suis pas morte, et peut-être ne l'est-il pas non plus.

Maintenant Oliban est là, près de moi. Je me rends compte à quel point il m'est précieux. Nous nous asseyons l'un près de l'autre dans le sable. Je lui explique ce dont je me souviens, et ce dont je ne me souviens pas. C'est pas lui qui t'a fait du mal ?, il dit. Celui avec qui t'étais ?

D'abord je ne réponds pas. Ensuite je dis : Mais pourquoi il aurait fait ça ?

Et en le disant, je sais que je connais la réponse. Je regarde Oliban, et tout me revient. Quand Lafaux courait derrière moi qui courais vers l'océan. Quand son souffle se rapprochait. Quand il m'attrapait. Quand je me débattais. Quand je m'enfuyais. Quand il me rattrapait encore. Mes griffes, mes dents. Ses coups de poing. Ses coups de pied. Courir, courir encore vers la mer, qu'elle m'arrache à lui. Et la vague qui vient me chercher, qui m'emporte. Le trou noir. Plus tard, ramper sur le sable. Le trou noir, encore. Se retrouver la nuit devant la porte du Déesse Klub.

Oui, Oliban, je m'en rappelle, maintenant.

Je me rappelle qu'il m'a tuée. Il m'a frappée, étranglée, jetée à la mer. Il est parti, il a cru que j'étais morte. Je me suis réveillée à l'hôpital. J'étais vivante, mais je ne me souvenais plus de rien. Oliban est venu, il a dit que nous étions étudiants tous les deux, il a dit que nous étions ensemble. Mais moi je ne me souvenais plus. Après, quand je suis sortie de là, je me suis mise à faire des photos, pour empêcher la réalité de continuer à s'échapper.

Il y a des voix autour de moi. Je voudrais parler, mais je ne peux pas. Il y a des visages penchés sur moi. C'est la nuit, nous sommes au cimetière. Je ne sens pas mon appareil photo contre moi. Il me le faut, pour démêler le vrai du faux, voir où il a pris le crime au filet. Je ne peux pas bouger. Je vois Oliban, je ne savais pas qu'il était là. Je suis contente de le reconnaître. Il dit « Lila ! Lila ! » Mais ce n'est pas une autre qu'il appelle, c'est moi. Alors je me rappelle.

Je déterrerai la terre de mes mains, de mes bras, de mes dents s'il le faut. La fureur du monde finira par fermer sa gueule. Un calme immense m'envahit, c'est celui de ma détermination. De notre détermination. Notre solitude est aussi vaste que notre communion. Nous sommes pleins de déchirures, dont chaque souffrance nous scratche les uns aux autres. Je rassemblerai toutes les pierres écroulées de la *maison Usher* et j'en élèverai une autre.

Quand je me réveille je suis, mais je ne sais plus où ni quand. Ce sont les bruits qui m'informent d'abord. Et les odeurs. Chariot dans le couloir, voix d'infirmières, atmosphère de désinfectant et de médicament. Il me faut quelques secondes encore pour comprendre que je ne

suis pas en train de revivre ma sortie de coma. Mais je ne sais plus si je viens de rêver l'affaire dans le blockhaus ou si ça a été en quelque sorte une NDE, une descente aux enfers dont Oliban m'a ramenée. Orphée a perdu Eurydice parce que sur le chemin de la mort à la vie il n'a pas pu résister à la tentation de se retourner. C'est ainsi qu'on présente les choses. Mais il faut aussi penser à Eurydice, qui du coup est restée prisonnière du royaume des morts. Je suis là, vivante, je vois ma chambre d'hôpital, je vois en tournant la tête ma voisine de chambre qui dort, je distingue dans la nuit par la fenêtre le haut des arbres et d'autres bâtiments. Oliban a donc été meilleur qu'Orphée. Mais maintenant je dois moi-même faire la lumière, sur tout ce qui reste dans l'ombre dans cette histoire. Pas de lumière, pas de vérité. Pas de vérité, pas de justice. Pas de justice, pas de paix. Ni oubli ni pardon. Eurydice, en grec, ça veut dire « ample justice ». Si Oliban m'a ramenée des enfers, moi je dois en ramener Eurydice. Le monde a besoin d'ample justice.

Je suis couchée sur le dos comme dans un cercueil, les mains croisées sur la poitrine. Je suis vivante et j'ai toute ma raison. Je me redresse, je m'assois du côté où ma main droite est reliée par la perfusion à son pied, en m'accrochant à lui je me mets debout. Je suis un peu faible mais tout va bien. Je contourne le lit pour aller jusqu'à l'armoire en métal, je l'ouvre avec la clé qui était posée sur ma table de chevet. La première chose que j'y vois, c'est mon appareil photo. Je l'allume. Il est vide. *No images*. J'ouvre mon sac, mon portable et mes affaires sont dedans, rien n'y manque. Mes vêtements sont pendus. Je cherche mon couteau dans les poches de mon jeans, il n'y est pas. Il n'est pas ailleurs non plus.

Je vais aux toilettes, toujours traînant ma perf. En pissant je me rappelle quand j'ai pissé au fond du cimetière. Je me rappelle de l'escargot. Je me lave les mains, je prends sur la table de nuit mon petit ordi, je me remets au lit. Je me mets à écrire, pour dire et ne pas dire ce qui sort par les trous de la réalité, ce qu'il y avait sur la photo effacée, même si je l'ignore, ce qu'on ne voit pas et qui pourtant à chaque instant change tout.

Je ne m'habitue pas à sa beauté. Je le trouve de plus en plus beau. Quand il est là je suis folle de joie au-dedans de moi. Quand il n'est pas là, j'ai une pointe de désir toujours vive au-dedans de moi, je goûte par avance dans mon cœur le moment qui reviendra d'être auprès de lui. Je me souviens comme si c'était hier du premier trajet que nous avons fait à moto tous les deux, moi collée contre son dos. Du Déesse Klub à l'hôpital où ils m'ont soignée et ordonné trente jours d'arrêt de travail.

Ensuite Oliban m'a accompagnée à la police, pour porter plainte contre Lafaux. Pendant le procès il a témoigné. Dès l'instant où il m'a rendu la mémoire sur le mal qui m'avait été fait, j'ai été au paradis avec lui. Car dès cet instant le mal a tout perdu, il s'est dégonflé comme une vieille baudruche. Puisque Oliban était là. Oliban qui faisait venir la vérité.

Puis nos chemins se sont séparés. Mais sans doute était-il écrit que nos chemins devaient finir par n'en faire plus qu'un. Nous nous sommes retrouvés par hasard, comme on dit, une nuit à Paris, dans un bar de Montparnasse, dernière étape d'une virée avec quelques amis. Assise sur la banquette rouge, je l'ai vu arriver sur la minuscule scène. Il a commencé à scander son rap, et je me suis mise à chanter une musique pour l'accompagner, sans bouger de ma place, doucement.

Le bar était plongé dans la pénombre, tout juste éclairé par les dernières lampes allumées, qui diffusaient une lumière orangée. Il n'y avait presque plus personne, c'était l'heure de la fermeture, ceux qui restaient avaient des gestes lents.

Oliban m'a entendue, il a continué à rapper en me regardant. Je me suis mise à faire une autre voix, plus basse, pour l'accompagner.

Le chant a pris fin, le bar de nuit a tiré son rideau de fer, les derniers sont sortis.

Le vieux monde est en train de mourir, pensais-je en marchant dans les rues de Paris.

Chacun rentrant chez soi, les uns et les autres se sont séparés. Je me suis retrouvée accompagnée par Oliban, qui allait dans la même direction, chez un ami qui l'hébergeait, à quelques rues de la mienne. Mais au lieu de rentrer directement, nous nous sommes promenés.

Nous sommes arrivés à la Seine. Par ce froid, des gens vivaient dans des trous ou des cabanes de carton, sous les ponts. Peut-être certains d'entre eux se sentaient-ils pourtant une place en ce monde, et évitaient-ils ainsi la plus grande misère. Je ne sais pas. Je sais que la plus grande misère s'étend.

Le fleuve, les toits, le ciel de Paris. En les regardant, j'ai eu l'impression qu'il suffirait que je me cambre pour tomber en arrière dans le vide. Mais ça ne risquait plus de m'arriver, maintenant.

L'eau était d'un noir brillant, plume de corbeau liquide traversée de longues tiges rouges, jaunes, bleues, argentées, reflets vibrants des lampadaires. Il m'a dit qu'il avait fait une étrange expérience. Il a essayé de me la raconter, mais son récit est resté confus, morcelé. Il parlait de neige, de quelque chose dans le ciel. J'ai senti qu'une pudeur l'empêchait de dire complètement

ce qu'il en était. Qu'il ne comprenait pas lui-même ce qui était arrivé, qu'il préférait l'évoquer avec prudence.

Tu as déjà entendu parler du Refuge ?, il a dit.

Non, pourquoi ?

J'ai vu en rêve une sorte d'hôtel dans le ciel, il s'appelait comme ça.

Et la neige ? C'était dans ton rêve aussi ?

La neige, elle arrive, il a dit. Ses yeux luisaient, les traits de son visage évoquaient un paysage lointain. J'ai eu envie de l'embrasser. La lune suspendue entre les immeubles était en train de se fondre dans l'aube naissante. Nous sommes repartis. Quand nous sommes arrivés devant chez moi j'ai eu un vertige, j'ai dû m'appuyer contre la porte. Le ciel blanchissait comme s'il allait neiger. Rien d'autre ne s'est passé, je suis montée, il est parti.

La neige. Immobile dans mon lit, je regardais les flocons tomber doucement à la fenêtre. Pure merveille. Comme si les anges descendaient du ciel pour appeler toute la ville à se prosterner dans son cœur et à rendre grâce. La première neige de l'hiver !

Je me suis relevée. J'avais envie de retourner dehors, sous la neige annoncée par Oliban. J'ai enfilé jeans, pull, bottes et manteau. Pris mes gants, enfoncé sur ma tête un bonnet de laine, entouré mon cou d'une écharpe. Je suis descendue.

Sur les trottoirs, dans les rues, c'était la féerie. Ceux qui se rendaient au travail marchaient doucement, à cause du sol glissant. Les voitures roulaient au ralenti. Des flocons larges comme des miettes de pain continuaient à tomber du ciel. On aurait dit que les humains étaient des oiseaux auxquels une main invisible distribuait sa nourriture, une nourriture de grâce et de joie pour l'esprit et le corps. Le sang courait chaud sous ma peau !

Au milieu de tout ce blanc, les toits verts de la mosquée semblaient signaler une oasis. Je montais la rue en pente le long de ses murs blancs quand j'ai vu venir, la descendant face à moi, en blouson foncé et bonnet rouge, Oliban. Nous nous sommes rejoints devant la porte.

Le monde est petit, j'ai dit.

Nous avons ri. La neige continuait à tomber autour de nous.

Tu vas à la mosquée ?

En fait je marche dans le quartier depuis que je t'ai quittée. Je passais là par hasard.

Comme moi. On entre ? Ça doit être beau, sous la neige.

Allez !

La mosquée était déserte. Il y avait peut-être des gens, mais personne ne circulait sous les arcades. Nous avons fait le tour du patio. Le jardin intérieur, la fontaine, les petits carreaux turquoise, tout était couvert de blanc très doux, immaculé, sans traces. Il régnait une paix divine.

Nous sommes allés voir le petit jardin à l'olivier.

J'ai passé l'entrée la première, et j'ai sursauté. Je me suis arrêtée net et j'ai entendu Oliban s'exclamer derrière moi à voix basse : « regarde ! » Au milieu du petit terrain, un magnifique élan était en train de manger l'herbe qu'il dégageait en creusant dans la neige avec son sabot. Il releva la tête et nous regarda paisiblement, fixement. Ses cornes immenses semblaient soutenir le monde, un monde en suspension. Puis il a fait volte-face, et d'un bond prodigieux, est passé par-dessus le mur.

Mon Dieu ! j'ai dit. Comment c'est possible ? Nous avons repris notre souffle. Viens !, a dit Oliban. Il faut le retrouver !

Nous sommes sortis de la mosquée, nous en avons fait le tour. Nous avons arpenté les rues pendant plus d'une heure, mais il avait disparu.

À la fin, comme nous étions tout près de chez moi, je l'ai invité à prendre un café. J'ai dit on va regarder sur internet, peut-être qu'ils en parleront ?

On a monté mes sept étages à pied. J'ai ouvert mon ordi et nous avons cherché sur Google actualités, sur le web, partout... rien. La preuve que tout ce qui arrive ne se retrouve pas sur internet. Est-ce qu'il s'était échappé d'un zoo ? Nous nous sommes dit qu'il était peut-être déjà dans une forêt, il y a de grandes forêts aux portes de Paris.

Nous nous sommes mis à la fenêtre et nous avons contemplé la ville : tour Montparnasse, tour Eiffel, Panthéon, tout au loin Sacré-Cœur, tour Saint-Jacques, minaret de la Mosquée, à l'ouest minuscules deux ouvriers au sommet d'un toit, buissons de cheminées, ciel blanc... en face, trois étages au-dessous ma fenêtre, antennes en forme de flèches, toits en terrasse à verdure, toits à verrières, vasistas, bruits lointains de circulation, timides cris d'oiseaux, fleurs aux balcons, tuiles, zincs, verre, brique, béton... immense ciel traversé de rares vols, rideaux aux fenêtres, un coq sur une girouette, une mouette solitaire, un voisin qui joue du violoncelle, la vibration profonde des cordes graves exquise à vous décoller la peau... La vie n'a pas de prix.

Les flocons, des gros des petits des moyens, faisaient comme des gens qui marcheraient dans une rue verticale, ils se croisaient, allaient de traviole, peut-être y en avait-t-il un qui se demandait en cet instant si celui-ci qui tombait non loin de lui n'était pas le sosie de tel autre, et alors il s'étonnait tout en poursuivant son chemin, il ne saurait jamais, pouvait pas s'arrêter, le

jardin de ma cour l'attendait. J'ai pris un livre sur mon étagère, je l'ai ouvert, j'ai lu à voix haute ce poème de Dôgen :

*Dans la plaine enneigée où toute l'herbe s'abolit
Le héron blanc s'est enfoui
Dans sa propre apparence.*

*

Qu'il est doux de s'éveiller dans un sourire. On croit entendre une pluie légère à la fenêtre mais on découvre, en l'ouvrant, le ciel bleu.

Je regarde le moineau qui picore et sautille dans la cour. Tout est calme sous le soleil discret, rien de nouveau, rien de périmé, c'est ça, l'éternité.

J'ai dû me coucher vers deux heures, à cinq heures tout le monde debout, l'un avec une laryngite, l'autre un rhume. Je les ai soignés, ils se sont rendormis. Je me suis remise au lit aussi. En me relevant, je suis allée les voir dans leur chambre. Ils dorment, mes cœurs.

Je ferme à demi les paupières parce que mes yeux brûlent par manque de sommeil ou par plénitude de veille, c'est dans cette ouverture que le temps se déploie.

Quand je ne suis pas trop fatiguée je me lève avant Oliban, à l'aube. Je m'installe seule là-haut avec une cafetière, et je finis ou commence ou recommence d'écrire ce livre que tu lis. Nous habitons dans un phare abandonné que nous avons récupéré, sur une côte rocheuse. Les gens qui passent, comme tous ceux qui viennent pour la première fois, sont éblouis par la beauté du lieu. Isolement, silence, hauteur, splendeur de l'océan, du ciel, de la plage. C'est chez nous, et c'est chez eux, nos hôtes : une maison dans la nature, et une maison ouverte, le luxe absolu. Quand les enfants en parlent ils ont aussi des flots d'étoiles qui leur sortent par la bouche et les yeux.

Souvent il vente, il pleut. Le temps rend mon corps amoureux. Très. Le vent balaie le ciel, essuie la pluie, les journées sont pleines d'apparitions du soleil revenu, mouillé comme un sourire. Ici vous courez, comme ça, comme courent l'enfant ou l'animal. Pas seulement dans votre tête, avec vos jambes : comme ça, sans raison : de joie, ou même de rien.

Nous avons retapé la maison accolée, nous l'avons repeinte en blanc et rouge, comme la tour du phare.

Le soir souvent, je monte au sommet, profiter plus longtemps de la nuit. Une fois j'ai vu en rêve un grand Africain en train de faire l'appel au milieu des galaxies, des constellations, des quasars et des pouponnières d'étoiles.

Quand Oliban me rejoint dans le lit, je me réveille doucement et je ne me lasse jamais de baiser son visage bien-aimé, ses épaules bien-aimées, son torse bien-aimé, son sexe bien-aimé... toute son âme si juste, humble, courageuse, joyeuse, intelligente et pacifique dans ce corps de chair qui m'est offert comme le mien lui est offert quand son sexe y pénètre. Dans notre refuge sur ce bout de terre, face à l'océan.

Le petit dernier se lève, il m'appelle, il me dit : « Il faut que je t'avoue quelque chose. Jusque là, je croyais que j'avais mille ans. Tu me disais par exemple que j'avais trois ans et demi et je ne disais rien mais je pensais que ce n'était pas vrai, je croyais que j'avais au moins mille ans. »

Et tu avais raison, je lui réponds. Moi aussi je croyais avoir des millions d'années quand j'étais petite, et maintenant je sais que c'est vrai.

Raisin

Temps des cerfs
ma page blanche
vendange.

Ciel

Lila se recueille. Lila fait la vaisselle. Les assiettes, une à une, retrouvent leur belle propreté. Elle frotte, frotte la marmite. Ce soir de nouveau elle préparera un repas, toute la famille mangera, puis il faudra relaver les assiettes et les plats. Ainsi va la vie. Lila rêve parfois d'autres horizons, mais Lila voit que cela est bon. Le travail qui fait vivre l'amour, la vie. Qui se mélange au bonheur. De donner, de partager, d'être ensemble. D'avancer doucement dans le temps, pas après pas, respiration après respiration. Le souffle rend l'avancée légère, fait monter l'âme et le corps au ciel. Lila a eu, Lila aura bien d'autres vies.

Lila étend sous le ciel la lessive. Le linge blanc resplendit au soleil, il sent bon. Il a touché le corps de ses bien-aimés, son propre corps à elle. Corps humain, petit âne fidèle qui porte le sang tout au long du voyage ici-bas. Le linge aussi aime servir, puis aller à l'eau, puis au soleil. Les années l'affinent comme elles affinent la peau des hommes, la rendent de plus en plus fragile. À la fin le tissu laisse tout à fait passer la lumière. Lila dit oui au mystérieux travail du temps. Lila habite au paradis.

Lila sort. En chemin elle sourit, à tout, à tous. Elle n'en revient pas de la beauté du monde. Toujours, c'est comme si elle le voyait pour la première fois. Tout est splendide. L'olivier au bord du sentier poussiéreux. Les pauvres maisons de pierre et de terre. Le chant des oiseaux. Les mouvements d'une nuée. La vie nue des animaux. Et surtout, surtout, les yeux des enfants, des hommes, des femmes. Des puits vivants, où elle voit le ciel. Lila est celle qui dit oui, sauf quand il faut dire non. La douce Lila connaît le combat pour protéger la pureté, et aussi la force d'inertie comme résistance aux violences. Lila songe, et parfois Lila pleure.

Lila se lève la nuit pour l'enfant quand il pleure. Pourquoi pleurent-ils, les petits ? Si c'est de faim, heureux sont-ils, car leur mère les met au sein et ils sont rassasiés. Si c'est de mélancolie, si c'est de sentir les premières douleurs du pèlerinage terrestre, si c'est d'obscur désir de la lumière, heureux sont-ils aussi. Car leur père ou leur mère vient à eux et les prend dans leurs bras. Le mal fait mal, mais tout s'apaise. Et la béatitude se lit sur leur petit visage, se reflète sur celui de qui les regarde. Lila rend grâce.

L'abîme s'ouvre devant le corps de l'innocent assassiné. Lila voit la mauvaiseté des hommes, elle poignarderait les criminels. À cause d'eux elle souffre à mourir, mais elle continue

à vivre. Le cœur de Lila, le coquelicot de sa jeunesse, n'est plus qu'un brasier d'amour. Lila sourit. Ce qu'elle donne à voir, c'est sa joie.

Lila trouve refuge loin du monde au pied du palmier, celui sous lequel elle enfanta. Le palmier continue à lui transmettre la parole du ciel, eau et fruit. Elle parle avec le ciel, où est l'enfant parti. Parfois il s'y fait voir, il y fait signe. Là-haut, ou bien ailleurs. On le sait à quelque chose dans la lumière qui devient vivant, et se met à parler sans paroles.

Lila fait la vaisselle, étend la lessive, s'occupe des petits, des faibles. Et pendant tout ce temps elle converse en secret avec la lumière qui vit, là dans le silence de l'aube, le mouvement de la nuée, la danse des arbres sous la caresse du vent, et surtout, surtout, dans les yeux des enfants, des femmes et des hommes. Lila paisiblement se dirige vers sa dernière demeure ici-bas, la chambre noire du tombeau par où elle passera, et bien avant son heure, bien avant l'heure pour elle de quitter cette terre, c'est au ciel qu'elle est montée déjà et qu'elle vit, étrangère en ce monde qu'il lui est demandé d'habiter. Répondre oui, il y a longtemps qu'elle n'y songe plus. Elle est devenue elle-même le oui.

Joie

Plusieurs fois Joie se retourne dans la lumière étincelante à travers les gouttes de pluie, voir si l'arc-en-ciel n'arrive pas. Et il apparaît. À l'est, par-dessus les toits de Paris et leur petit peuple de cheminées veilleuses. Grâce. Acmé, telle celle où l'aube ouvre la porte de la nuit et sort, voilée de restes de rêves encore, de sa chambre noire.

Ce matin Plaisir s'est réveillé en sursaut, a bondi hors du lit – son appareil génital dansant sous le t-shirt. J'ai fait un cauchemar terrible, a-t-il dit, en regardant Joie comme si elle était une revenante. J'étais dans la montagne. À la lisière de la forêt, soudain je voyais une grande ourse avec ses enfants. Autour d'elle la neige était tachée de sang. Tu arrivais, joyeuse, comme une fleur. Je t'avertissais du danger, je te disais va-t'en. Tu te laissais glisser sur les fesses dans la pente, mais l'ourse pouvait bien te rattraper, nous rattraper, alors je prenais une barre de fer, prêt à combattre. Et je me suis réveillé.

Il était encore dans sa vision de mort imminente, profondément choqué. Joie a ri doucement pour le sortir de là. Un peu après, alors qu'ils prenaient leur café, elle lui a dit : n'aie pas peur, c'était moi, l'ourse qui protégeait ses enfants. Et ça ne se retournera pas contre nous. J'ai des fauves en moi, mais ils sont nos alliés.

Joie aime le papier recyclé de ce cahier neuf dans lequel elle écrit. Le stylo y glisse bien et il n'y a pas de lignes tracées d'avance comme dans les cahiers d'écolier. Dans *Blanche ou l'oubli*, quand Blanche se met à écrire dans un cahier, son mari s'inquiète. Il n'ose pas lui demander de quoi il s'agit. Est-elle en train de lui échapper ? Lui, il est linguiste. La langue d'un côté, l'imagination de l'autre. Imagination : faculté qu'a l'esprit de former des images. Vous m'avez fait former des fantômes, disait Hervé Guibert. Nous sommes nus devant les fantômes, disait Franz Kafka. Inquiétante étrangeté des fantaisies-fantasmes-fantômes créés par l'esprit, en rêve ou en rêve éveillé. Comme des phénomènes célestes. Le moment de l'arc-en-ciel et celui de l'aube, le passage d'une étoile filante : quelque chose se déchire, cela se passe très loin de vous, très loin en vous. L'instant de la beauté et du mystère.

Joie s'est réveillée radieuse. Sans raison. Et malgré une nuit d'insomnie. Même le

type qui est venu frapper à la porte de l'appartement, alors que Plaisir était sorti, pour leur remettre un commandement de payer cinq mois de loyer en retard, n'a pas entamé sa paix et sa joie. Il était un peu gêné en lui expliquant la chose et après son départ elle a pensé qu'il avait dû être étonné de la voir l'accueillir et l'écouter avec tant de sourire. Elle songe avec amusement à leurs meubles, que l'huissier menace de prendre. Presque tous ont été récupérés soit auprès de gens qui s'en défaisaient, soit carrément dans la rue. Leur valeur en argent est quasi-nulle, qu'en feraient-ils ?

Elle est sortie en début d'après-midi, refaire sa provision d'épices et d'herbes chez Tang Frères. Comme ils vendent aussi pour des restaurateurs, elles sont moins chères que partout ailleurs. Ce serait un supermarché ordinaire, sans ses denrées extraordinaires. Elle y va comme au zoo, ou comme dans une galerie d'art. Contempler avec étonnement, malgré l'habitude, tous ces fruits, ces légumes, ces champignons, ces herbes, ces racines exotiques. Autant d'éléments, de formes rappelant l'écriture chinoise. Au rayon épicerie, les produits asiatiques dont elle ne se lasse pas d'admirer les emballages, avec leurs inscriptions en mandarin, en anglais et en français. Elle les tourne sous toutes leurs faces, lit les compositions. Les linguistes disent que la langue et l'écriture sont deux choses différentes. Selon leurs critères le chinois est une langue facile : les mots n'y changent pas de forme, les verbes n'y portent pas de marque de temps. Seule son écriture est difficile mais elle l'était encore plus avant d'avoir été simplifiée. Joie se contente de prendre les produits de base qu'elle prend toujours et qui sont extrêmement bon marché : outre les épices et les herbes en sachet, du thé vert, du lait de coco en poudre pour les currys, des litchis en boîte, parfois un sachet de quatre petites pâtisseries comme celles qu'ils prenaient quand ils avaient encore les moyens d'aller chez le traiteur. Le chinois est une langue poétique, très liée à la nature, contrairement au français qui est attaché à la logique, dit Claude Hagège. Joie, qui est étudiante en Lettres, reste toujours beaucoup plus de temps que nécessaire dans cette caverne d'Ali Baba, à contempler ce qui s'y trouve.

C'est en ressortant qu'elle a vu l'arc-en-ciel. Mais au moment où elle écrit ceci il est deux heures et demie du matin et elle est fatiguée. Plaisir et elle ont fait l'amour puis elle a voulu commencer à dormir mais le désir d'écrire lui a fait rouvrir les yeux. Elle s'est levée, elle a pris le cahier et elle s'y est mise. Peut-être à cause de l'amour.

Elle s'est endormie instantanément, puis réveillée quelques minutes après. Quand son ordi se met à chauffer pendant qu'il regarde un film alors qu'elle essaie de dormir, au lieu de s'agacer elle s'imagine être sur le pont d'un bateau la nuit, en train de trouver le sommeil malgré le bruit du moteur, parce qu'elle est bien fatiguée et parce que c'est le bonheur. Ou bien elle récite la *salat* dans sa tête, avec les gestes et les paroles, une fois ou sans compter. C'est comme ça, souvent, qu'elle se réveille radieuse le matin. L'amour physique est comme une douce tempête, ça vous retourne et ça vous donne envie d'écrire. Hier sous les gouttes de pluie gorgées de soleil elle est restée tête nue puis quand il s'est mis à pleuvoir davantage elle a rabattu son écharpe sur sa tête comme une musulmane intérieure qu'elle est, sans aucun signe religieux extérieur, pas même la prière.

Elle ne s'est pas rendormie et à trois heures quatorze elle s'est relevée pour aller pisser, la faute au chocolat chaud pris à minuit passée. Il est midi et elle est de nouveau dans son lit, pour écrire ces lignes. Elle se dit que l'huissier n'a pas le droit d'enlever les lits, ni la table où on mange. Après tout, elle a déjà plusieurs fois dans sa vie dormi par terre et mangé sur un carton. Ils ne prennent certainement pas les cahiers et les stylos. Les ordinateurs, elle ne sait pas. Après chez Tang, elle est passée à la poste envoyer un chèque réglant une partie des loyers, cela devrait les faire patienter. Grâce à un virement d'aide sociale qui était en train de se faire le jour même sur son compte. Les oiseaux parviennent bien à survivre, jour après jour, pourquoi pas nous ? Si l'hiver est trop rude, il arrive qu'ils meurent. Aux époques glaciaires les hommes de Néandertal qui peuplaient l'Europe étaient d'excellents chasseurs mais leur morphologie massive les soumettait à de très gros besoins énergétiques. Si le gibier venait à se raréfier une saison, toute une tribu pouvait mourir. C'est sans doute ainsi qu'ils ont finalement disparu. Heureusement, Joie et Plaisir se nourrissent de peu.

Le désir d'écrire vient comme le dégel. Dégel d'écrire. Ce qui est amusant dans cette histoire d'huissier, c'est que quelques heures avant qu'il ne frappe à la porte elle avait fait un exposé sur *Les Âmes fortes* de Jean Giono, où elle expliquait le rôle de l'huissier dans cette chronique : en prenant leurs meubles aux Numance, il leur ouvre la porte (l'huis) du paradis. Il est plus facile à un chameau de passer par le chas d'une aiguille qu'à un riche d'entrer au paradis, d'après Jésus Christ. Mais d'après Joie, le meilleur moyen d'entrer au paradis c'est d'y habiter, jour après jour. Ce monde est notre paradis ou notre enfer, c'est selon. La possession ou le désir de possession (d'argent, de biens matériels ou de personnes) le transforment en enfer. Le paradis, c'est jouir de ses dons : la lumière, l'amour, le chant du vent et celui des

oiseaux, tout ce qui s'offre, sans violation ni commise ni subie, à nos sens et à notre intellect. Les caravanes de Joie passent, elle demeure.

Elle a vu en ligne une photo d'un arc-en-ciel blanc, apparu en Écosse. Phénomène rare, qui se produit dans la brume, dont les particules, beaucoup plus fines que les gouttes de pluie, sont trop petites pour diffracter la couleur. Il est sept heures passées, elle jette un œil à la fenêtre, il fait toujours noir. Il faisait déjà sombre hier quand elle est sortie à dix-neuf heures. Elle est assise dans la cuisine, tout le monde dort encore dans l'appartement, elle laisse le café finir d'infuser dans la cafetière à piston. Il lui vient à l'esprit qu'il y a dans la Bible une grande question : qu'est-ce que l'homme ? La question entière dans le texte est : Qu'est-ce que l'homme, pour que tu penses à lui ? (La question s'adresse à Dieu). Un jour elle a appris assez d'hébreu, toute seule à la montagne, pour pouvoir lire le texte en regard des traductions, et elle a elle-même traduit cette question ainsi : Qu'est-ce que l'homme, pour que tu le penses ? Que cela que nous nommons Dieu faute de mieux pense à l'être humain ou le pense, c'est beau à penser, pense-t-elle. Penser que Cela pense à nous, c'est penser que Cela, où que Cela se trouve, a de l'amour pour nous. Que Cela, quoi que Ce soit, se soucie de nous, de notre destinée. Remarque, il y a bien des hommes qui pensent à d'autres de façon obsessionnelle, et sans amour mais pleins de sentiments négatifs comme la haine, le désir de domination, d'exploitation, de diffamation, de spoliation. Mais il est évident que tel ne peut pas être le cas de cela que nous appelons Dieu, car un tel être n'a aucune raison de jalouser quelque être que ce soit. (Joie reprend après s'être servi une tasse de café et manger une tartine de pain grillé à la confiture de framboise). Et si nous pensons que Cela nous pense, n'est-ce pas dire que Cela nous crée, à chaque instant de sa pensée, ou du moins à chaque instant où cela nous pense - car Cela n'a sûrement pas que nous à penser, et ne se peut-il pas que la mauvaiseté vienne des moments où Cela pense à autre chose ? Mais si Cela nous pense, cela ne signifie-t-il pas que Cela nous pense dans un but ? Ne disons-nous pas de ce que nous pensons, nous : cela a été pensé dans tel ou tel but, pour tel ou tel usage ? Nous arrive-t-il de penser absolument, de penser autrement que pour (ou contre) ? Songeons aux plus grands philosophes (Joie jette de nouveau un œil à la fenêtre : ça y est, l'aube est venue ! et dans l'immeuble des voix et des bruits de portes s'entendent, et au-dehors quelques chocs aux sons métalliques, sûrement les ouvriers ravaleurs de façades arrivant pour commencer leur journée sur l'échafaudage d'en face - et Joie continue aussi à échafauder) : leurs pensées, même les plus abstraites, ne sont-

elles pas toujours d'une manière ou d'une autre reliées aux réalités humaines ? N'ont-elles pas toujours, *in fine* et même s'il reste non dit, un but politique ? La pensée si purement philosophique de Socrate n'était-elle pas si politique qu'il en a été condamné à mort ? Les humains libres n'ont-ils pas toujours été persécutés par les hommes engagés dans des systèmes ? Si on troue à chaque instant ton bateau, se disait Joie cette nuit avant de s'endormir, tu n'as d'autre choix que d'essayer de continuer à naviguer, tout en écopant. Raisonnablement, il y a de fortes chances pour qu'on réussisse à te noyer avant que tu n'atteignes la rive, mais il n'est pas exclu que tu y arrives. Avant d'éteindre, elle avait lu ces vers de Mahmoud Darwich :

"Je lui demandai : En as-tu été attristé ?
Il m'interrompit. Mahmoud, mon ami,
La tristesse est un oiseau blanc,
Étranger aux champs de bataille. Et les soldats
Commettent un péché, s'ils s'affligent."

Songeant à Anne Franck, Joie se dit qu'elle pourrait intituler ce qu'elle a commencé à écrire dans ce cahier : *Journal de résistance*. Entre l'enfant et le poète, la voilà pourvue de bonne compagnie pour empêcher la tristesse produite dans le monde par les hommes avides et jaloux, qui empêchent Cela de les penser. Empêcher la tristesse produite par leur manque d'être de ronger et de gagner son cœur. C'est ton devoir aussi, lectrice, lecteur : ne pas laisser gagner le mal. Anne Franck, enfant donc seule par rapport au monde des adultes, est là pour tout le peuple juif comme Mahmoud Darwich est là pour tout le peuple palestinien, comme chaque être épris de justice, même isolé et démuné, est là pour tout le peuple humain. Laissons Cela nous penser, et pensons-y.

Elle s'est endormie aussitôt qu'il a éteint sa liseuse, pelotonnée contre sa présence. Il était largement plus de deux heures du matin. À deux heures quarante-huit, elle s'est réveillée. Elle ne s'est pas rendormie. Même quand il s'est mis à ronfler, cela lui a été en quelque sorte agréable. Elle s'est pelotonnée dans son ronflement aussi, puisque c'était aussi un effet de sa présence. Elle s'est mise à écrire dans sa tête. Et enfin, elle s'est levée, pour écrire dans ce cahier ce qu'elle avait écrit dans sa tête, à commencer par : "Dès qu'il a éteint sa liseuse, je me suis endormie, pelotonnée dans sa présence." Elle a écrit encore beaucoup d'autres choses dans sa tête, pelotonnée dans sa présence, puis elle s'en est arrachée pour écrire dans ce cahier mais il n'en reste vraiment que la première phrase, le reste elle l'a oublié tel que c'était venu une première fois et maintenant c'est autre chose qui vient, ou c'est autrement que cela vient.

Joie se rappelle ce rêve qu'elle a fait il y a longtemps. Elle se promenait dans la ville, après sa mort, et elle était près de ses proches. Dans sa préface aux *Contemplations*, Victor Hugo avertit le lecteur que le livre qu'il va lire est le livre d'un mort. Et elle a envie d'appeler ce cahier : *Journal posthume*. D'abord, en pensant à Anne Franck en train de tenir son journal, elle a pensé à intituler le sien *Journal de Joie*, comme Julio Cortazar a intitulé l'un de ses nouvelles : *La lointaine, Journal d'Alina Reyes*. Et puis il y aurait aussi un peu de Montaigne, qui n'a pas intitulé son œuvre *Les Essais*, comme nous disons aujourd'hui, mais *Les Essais de Michel de Montaigne*. Cela fait une grande différence, que l'auteur mêle son nom à celui de son livre. Comme dit Rimbaud, "C'est la mer mêlée / au soleil" (Joie aime bien cette version, elle la trouve plus érotique que "allée avec", dans le sens et aussi dans la forme. Comme on dit : la vache va au taureau. Et ce rejet de *au soleil*, qui marque l'acmé, le brusque orgasme). Joie constate qu'il suffit d'ajouter deux voyelles à l'intérieur de Je pour s'appeler Joie. *Voyelles, / Je dirai quelque jour vos naissances latentes*. Elle se rappelle aussi un autre rêve, fait du temps de son adolescence, et noté au réveil dans son cahier de l'époque. En marchant, elle arrivait à hauteur d'un chien qui marchait aussi, tenant dans sa gueule une main. Bien que quelque chose l'avertît qu'elle en mourrait, et bien qu'elle ne souhaitât pas mourir, pour ainsi dire sur une pulsion magnétique elle saisissait cette main, qui se transformait alors en feuille de papier. Attendant sa mort annoncée, Joie se rendait alors compte qu'en fait elle était partie pour rester vivante. Et maintenant, en cette nuit de décembre, écrivant à l'ancienne au stylo dans un cahier, sa main appuyée sur lui épouse la feuille et elle est de ces arbres qui traversent les siècles.

En se levant tout à l'heure elle a commencé par faire du café, assez léger pour pouvoir en boire de grandes tasses. Les humains redoutent la vérité. Les méchants parce qu'elle va les détruire, les gentils parce que la méchanceté, le mal, les fait trop souffrir. Joie parle comme une enfant parce qu'elle pense comme une enfant. Picasso dit qu'il faut toute une vie pour apprendre à dessiner comme un enfant. Eh bien, c'est la même chose pour penser. Seulement, les penseurs sont en retard sur les peintres, ils n'ont pas encore compris Cela. Il y a bien les poètes, qui sont des penseurs et qui sont dans l'enfance, mais il faut aller encore plus loin, mêler la pensée à la science, comme la main au papier. Il m'a fallu toute une vie, pense Joie, pour apprendre à sortir du clavier, pour réapprendre à faire des traits, à tracer. Au fait, elle a oublié de dire à quel titre elle a pensé cette nuit pour ce texte en train de s'écrire, alors

qu'elle était pelotonnée dans la présence de Plaisir et juste avant que le désir d'écrire ne la fasse lever : *Journal posthume*. Ou si, elle l'a dit ? Il se peut qu'il ne soit connu qu'après sa mort, si les éditeurs ne veulent pas le publier. Peu importe au fond, car elle ne croit pas à la mort. C'est comme Dieu, Joie n'a pas besoin d'y croire ou d'en douter, puisqu'elle le connaît, puisqu'elle Y est vivante. Connaître la mort vous donne une absolue liberté. C'est de cette connaissance qu'elle écrit, pour transmettre aux humains la liberté. Ainsi qu'elle le fait depuis le début, et elle a au moins des dizaines de milliers d'années.

L'océan assume et surmonte ses tempêtes, elle est en paix. Elle entend la gardienne, en bas, qui sort les poubelles. Elle est heureuse de faire partie du peuple des travailleurs. Tout à l'heure, songeant dans l'ombre et la lueur de la liseuse de Plaisir, avant de s'endormir, elle lui a dit : Fais-moi penser demain à écrire quelque chose sur cette phrase de Kafka : "Dans ton combat contre le monde, seconde le monde." Parce qu'elle venait juste de vraiment la comprendre. Cela lui revient maintenant. Elle ne va pas l'expliquer tout de suite ici, mais il lui revient aussi que juste avant de penser à cette phrase, elle se disait que face à la douleur, face à la souffrance, il ne fallait pas, pour les rendre supportables, s'y enfoncer, soit par l'alcool, soit par d'autres drogues, soit par la folie mauvaise, mais leur faire un pied-de-nez par la folie douce et l'esprit d'enfance. Tiens, Joie le dit : seconde le monde, cela signifie continue à lui donner des gages de la vérité, qui le rendront furieux contre toi. C'est ainsi que tu resteras debout, et qu'il s'effritera. De même que les énormes secrets que tricotent les hommes, ces parques dérisoires, finissent par s'effondrer sur eux-mêmes, dévorés par leur néant. Car tout ce qui est tissé dans le secret, fût-il de polichinelle, est tissé à l'envers. C'est la nuit que Pénélope détisse ce qu'elle a tissé le jour, afin que les prétendants piétinent et n'arrivent à rien, aussi longtemps qu'il le faudra. Mon Ulysse est de retour, je me pelotonne dans sa présence et je me lève pour tisser, à l'endroit.

Les travailleurs intellectuels. C'est la première fois que Joie rencontre cette expression, "travailleurs intellectuels", et elle lui plaît. Les travailleurs intellectuels forment une classe moyenne grandissante, où grandit aussi la précarité et la paupérisation. La paupérisation des travailleurs intellectuels a pour effet de les ranger de plus en plus aux côtés des autres pauvres, et de stimuler en eux une pensée du combat. Mais cette paupérisation s'accompagne d'une invisibilisation, par la falsification médiatique du terme "intellectuel". Les intellectuels médiatiques ne sont pas des travailleurs intellectuels mais des agents du

show-business (disons pour éviter d'employer le terme de spectacle, qui désormais renvoie aussitôt, dans le champ intellectuel, à la pensée de Guy Debord, laquelle, toute pertinente qu'elle soit, sert de pseudo-pensée révolutionnaire à une bourgeoisie intellectuelle qui n'est en réalité attachée qu'à conserver ses privilèges).

De rares petits flocons de neige volettent, mais on ne sait pas si c'est de la neige d'eau ou de vapeur de pollution. L'air est gris. Des soldats en treillis, armés de fusils d'assaut, patrouillent dans les rues. Paris grince sur ses rails comme un funiculaire rouillé, qui hoquette sur place au lieu d'avancer.

Comme Joie dort nue, quand elle se lève la nuit pour pisser et qu'elle aperçoit son corps dans la glace du couloir, dans le mélange d'ombre et de lumière qui s'échappe des toilettes avant qu'elle ne l'éteigne, elle est surprise par ses formes comme par une apparition. Ses courbes de violon. Notre corps, vieux compagnon, cette apparition secrétée par le temps.

Vent et pluie, elle met sa vieille veste en cuir et elle part dans le XVe. Le métro s'arrête avant la station où elle devait descendre, avec un bruit de sirène affreux et une annonce faite à voix si forte qu'on dirait celle d'un ange de l'apocalypse. Tout le monde descend et prend la sortie, corps contre corps. Une fois à l'air libre, elle longe la ligne - aérienne - en se décalant sur le bord du trottoir pour ne pas marcher juste sous cette masse de béton et de ferraille. Tout est gris dans l'intempérie mais le vent est bon. Elle dépasse la station Duplex, voit le bâtiment de la CAF, traverse.

Contrôle des sacs à l'extérieur, grande porte coulissante, vaste hall de fer et de verre où serpente une très longue file d'attente, gens debout les uns à la suite des autres entre les cordons, visages éteints. Joie voit un homme assis à un petit comptoir vers le fond, derrière la queue. Elle se dirige vers lui, lui dit qu'elle a rendez-vous. Il lui désigne la salle d'attente. Là un autre homme, un Noir aussi, vient vers elle, lui dit de s'asseoir et d'attendre d'être appelée de l'un des guichets alignés en arc de cercle devant les rangées de chaises métalliques vides. Joie s'assoit au milieu, devant. Pas de lumière du jour, univers glacé, on se croirait dans un film de science-fiction. Quelques secondes après, une voix venant elle ne sait d'où prononce son nom d'état-civil. Elle lève la tête, de l'autre bout de la salle le grand Noir vigilant lui indique vers quel guichet se diriger.

Une belle jeune femme noire se tient assise en hauteur derrière le panneau de plexiglas, raide et affichant une expression extrêmement morne. Telle une mécanique, elle récite à Joie ses non-droits. Joie était venue s'enquérir d'une éventuelle possibilité de réclamation. Elle avait imaginé un entretien, une discussion. Elle reste debout face à cet humain aussi fermé qu'une porte de prison. L'affaire est close. L'échange, si on peut appeler ça ainsi, n'a duré que quelques secondes. Joie est congédiée. Elle ressort dans le vent et la pluie, qui lui redonnent joie.

En Nouvelle-Zélande, un fleuve a été reconnu légalement entité vivante. Il a désormais deux avocats, celui de la tribu pour lequel il est sacré, et un du gouvernement. Joie est dans la salle d'attente du service Stomatologie de la Pitié Salpêtrière. Elle pense à Sarane Alexandrian, dont le père était stomatologue du roi, et qui passa son enfance à la cour enchantée de Bagdad, avec son palais, ses jardins et ses biches. Joie est là pour l'une de ses dents de lait qui est en partie cassée et qu'il faudrait peut-être remplacer. Elle a pris un ticket, il porte le numéro 534 et le 531 vient d'être appelé, elle n'en a plus pour longtemps à attendre. Elle s'est assise derrière la baie vitrée, le soleil qui passe à travers un pin la baigne, elle n'est pas pressée.

"La racine est très bonne", dit, presque admirative, la doctoresse penchée sur le scanner de sa mâchoire. Et c'est ainsi que sa vaillante petite dent de lait est sauvée de l'arrachage. Tant qu'elle tient, avec sa part de composite remplaçant le morceau parti, elle la garde. Juste à côté, une autre de ses dents de lait, aussi neuve que si elle avait poussé le mois dernier. Avant, Joie rêvait fréquemment de ses dents, ou de dents. Ainsi que de fauves et d'autres bêtes sauvages. Tigres, lions, panthères, baleines, aigles, chouettes. C'étaient ses forces qui se manifestaient à elle en rêve. Les forces contraires se manifestaient le plus souvent sous la forme d'un chien sombre. Le chien a disparu de ses rêves, peut-être l'a-t-elle vaincu, et les dents et les autres bêtes positives n'y viennent plus non plus, peut-être l'habitent-elles maintenant paisiblement sans avoir à se montrer, comme les poètes qui la visitaient aussi en rêve.

Elles sont dans une petite pièce à l'allure poussiéreuse et encombrée, si bien qu'il faut sans cesse se pousser pour se laisser passer les uns les autres. Une autre patiente entre avec deux médecins pour faire une radio, mais il s'avère que la radio ne marche plus. Ils partent, Joie et les autres soignants reviennent dans la pièce. La jeune interne met un gant chirurgical

entre les dents de Joie et le scanner, la protection adéquate faisant défaut. Nous voici, pense Joie, pour ainsi dire dans le gant retourné du rêve. L'interne, la doctoresse spécialiste du scanner et le professeur en blouse maintenant cherchent et scrutent sur l'écran (après avoir tâtonné pour arriver à le faire fonctionner) la petite dent en noir et blanc, avec sa racine en si bonne santé. Joie ressort dans le monde en couleurs, la lumière printanière, et en traversant l'hôpital par son dédale d'allées photographie une pelouse très verte semée de pâquerettes.

À la Halle Saint-Pierre, Joie a entendu Jean Maurel parler de la main dans *Nadja*, et chez Chirico, et chez Nietzsche. Son discours sortait de son corps en réseaux, comme par les synapses du cerveau, en quelque sorte un discours automatique, un discours-poésie, surréaliste. Maintenant un éditeur historique élève ses auteurs en batterie, telles des poules de luxe ponduses de livres commandés et formatés. Des bourgeoises ou filles de bourgeois paient leur formation chez le patron qui continuera à les manipuler une fois qu'elles seront devenues productives, et les lecteurs, formatés eux aussi, ne songeront même pas à exiger une nouvelle réglementation pour l'étiquetage des livres, mentionnant comme pour les produits alimentaires si c'est du naturel ou de l'industriel. Malheureux temps de cerveaux disponible, gavé de saloperies cancérigènes. Heureusement les morts nous regardent et les poètes qui ont visité Joie en rêve, Homère, Rimbaud, Kafka, et même Bouddha, et même Dieu, tous venus l'habiter la nuit et restés là en elle avec ses bêtes et ses dents, sont toujours vivants, sauvages, et sauveurs.

À propos d'œufs et de poules, sommes-nous dans une époque où les gens ont une basse idée de la littérature parce qu'on leur fait avaler de basses œuvres, ou la médiocrité des œuvres mises sur le marché vient-elle de la médiocrité de l'idée que se font les marchands et les clients de la littérature ? D'où viennent les ombres qu'on projette au fond de notre caverne ?

Après avoir écrit ceci, ce dimanche après-midi dans son lit, Joie se rendort. Et se retrouve étendue sur un banc public, dans la lumière filtrant des feuillages au-dessus de sa tête. Bienheureuse, nue comme dans un tableau du Douanier Rousseau. Sa peau est à la fois une peau très douce et une fine douce fourrure. Puis le banc se trouve en suspension dans un immeuble de verre et de fer, et deux mains de femme passent par-dessous entre ses lattes pour la palper. Elle bondit, indignée, l'engueule sans la voir et s'en va, sa colère déjà oubliée, marchant entre des pages en compagnie des mots.

Joie va voir son directeur de thèse dans le village sur lequel elle doit l'écrire. Un très beau site à flanc de colline rocailleuse, avec de vieilles maisons en pierre qui prennent pied dans la terre comme si elles en avaient naturellement poussé, et qu'on dirait prêtes à se mettre en marche, qu'on soupçonne de se déplacer, se promener, aller vers quelque part, quelque but peut-être, la fontaine, la source, la forêt, qui sait ? dès qu'on a le dos tourné. Il lui ouvre la porte, un homme de taille moyenne, d'âge moyen, d'une beauté et d'une énergie vitale proches de celle de Plaisir. Il semble à Joie avoir aperçu la vieille mère de cet homme dans la pièce voisine, une petite femme enveloppée de noir dans son costume de veuve traditionnel, mais ensuite elle n'est plus là.

Je

Je lui ai exposé le plan de ma thèse, en utilisant des cailloux pour mieux le disposer sur la table. Nous étions sur la terrasse, au troisième étage dirais-je, quoique cela ne soit pas facile à déterminer dans ces maisons qui épousent la pente et où le rez-de-chaussée n'est pas au même niveau des deux côtés. De là-haut nous avons une vue plongeante sur ce village où sont passés nombre de surréalistes, et le sujet de ma thèse était donc, à partir de ce cas, le rapport entre la lettre, l'art et le lieu. Soudain il a dit : et si nous faisons faire des fouilles archéologiques, pour déterrer un morceau de l'antique mur d'enceinte ? J'ai été absolument ravie par cette idée. Il est alors descendu aussitôt voir des gens du village, puis il est remonté et nous avons assisté ensemble au dégagement et à l'apparition symbolique du mur : les habitants enthousiastes se disposant eux-mêmes sous nos yeux comme des pierres et retraçant ce qui était en fait moins un mur que deux murets parallèles bordant et créant un sentier. Émue et surexcitée, je me suis retirée à la cuisine. Il m'a rejointe et nous avons parlé encore un peu de mon sujet. Le soir tombait. Nous sommes sortis. La tempête se levait entre les rochers, autour du village, c'était très beau.

En sortant de Crésus, l'association qui m'a conseillé de déposer un dossier de surendettement à la Banque de France, j'ai photographié dans deux petites rues des œuvres de street art que je n'avais encore jamais vues. Sur chaque pilier délimitant l'entrée d'un square, un fauve peint par Mosko : tigre d'un côté, panthère de l'autre. Rayures, ocelles. Musculatures, pelages feu. Regards rentrés, sans peur. À quelques pas, sur toute la largeur d'un rideau de fer, un passereau aux couleurs vives et aux ailes déployées, signé Suacha. Contre la chute sociale, la force animale.

C'était le matin, j'ai marché. Ville jungle et forêt.

Descendant toute l'avenue d'Italie, puis celle des Gobelins. Quartier populaire, étalages et vitrines multicolores de boutiques bon marché. Mendiants roms, femmes, hommes, enfants. Autres sans-abri debout, plus fragiles sur leurs jambes que de grandes marionnettes, n'ayant qu'eux-mêmes pour se soutenir. Sans-abri couchés, formes sans visages enfouies dans des sacs de couchage à même les trottoirs. Ouvriers casqués, barrières de fer, trous,

canalisations, terre, la rue ventre à l'air. Arrachements. Adhésion absolue au fil sur lequel avancer. Suspension.

J'ai remonté mes trois étages par les escaliers de bois, j'ai fait réchauffer le reste de café à la cardamome, il s'est mis à pleuvoir. J'ai hâte de retourner au village. Vont-ils commencer les fouilles sans moi ? J'ai rêvé que j'y allais à la nage. Je voulais m'y rendre cet après-midi mais les jours où je dois m'occuper de formalités sans fin à cause du manque d'argent - entretiens à l'EPI (Espace pour l'insertion), à Pôle Emploi, avec des recruteurs de jobs sous-sous-payés... paperasses et dossiers à remplir etc., me fatiguent. D'abord cet endroit merveilleux m'a rappelé Saint-Cirq Lapopie, que je connais, puis j'ai pensé qu'il ressemblait aussi à Èze, que je ne connais pas.

Je suis finalement retournée au village à la nuit tombée. En sortant de la gare, je me suis demandé ce que je faisais là. Où vas-tu, à cette heure ? Il y a un poème de Federico Garcia Lorca qui demande cela. Un coquelicot me regardait. À cause du froid, les poils de mes bras se hérissaient comme ceux de sa tige. Mais sa couleur m'a rendu de la chaleur.

Les rails luisaient, tout à leur désir de se rejoindre à l'horizon, ce qu'ils faisaient. En face, de l'autre côté de la voie, le coquelicot, petit phare, me regardait toujours droit dans les yeux. Ses pétales se sont mis à bouger comme les lèvres d'une bouche en train de parler. Il faisait tout à fait nuit maintenant, et ces petites flaquas rouges tremblant dans le noir, éblouissantes sous la lumière du lampadaire braquée sur elles, semblaient me crier qu'un meurtre avait eu lieu. J'ai fini par me réveiller, pour ainsi dire, debout au bord du quai, en entendant des voix. Des gens entraient de nouveau dans la gare, c'était l'heure du dernier train qui revenait sur Paris. Je me suis demandé si j'allais monter au village et y chercher un endroit où dormir, ou bien rentrer et revenir le lendemain matin, ce qui paraissait plus raisonnable.

J'ai pris le risque de monter par les rues sombres et j'ai trouvé mon bonheur pour la nuit : une auberge de jeunesse. C'était l'heure du dîner, les gens allaient et venaient dans la salle commune, s'asseyaient sur les chaises autour de la table. Laquelle consistait en une planche posée sur des marmites. En conséquence de quoi, la table était moins haute que les sièges, et il n'y avait rien à manger, la nourriture se trouvant dessous, dans les marmites de fer

blanc. Comme je venais d'arriver, je n'ai pas osé leur faire remarquer qu'ils manquaient de logique et de sens pratique. Ils finiraient bien par s'en rendre compte d'eux-mêmes, la faim aidant.

Je suis montée au dortoir. D'autres étaient là, investissant les lits de fer en y posant leur sac. Ouvrant le mien, j'en ai sorti un long déshabillé en soie et dentelle, que j'ai suspendu à un cintre contre l'armoire en fer. Une agitation s'est faite, et le commissaire est entré.

Je dis le commissaire parce qu'il m'a fait penser aussitôt à Maigret. Pas celui des films ni des séries télévisées, mais celui que chacun peut imaginer en lisant les livres. Et j'ai compris que j'avais bien entendu ce que me disait le coquelicot quand il (le commissaire) m'a demandé de le suivre au bout du couloir.

Le commissaire me demande si je pouvais reconnaître le cadavre. Je l'apercevais par l'entrebâillement de la porte. La blessure était vraiment impressionnante. À partir de la pomme d'Adam jusqu'au dessous du nombril, il était ouvert – comme un livre.

Refait cette nuit ce rêve très ancien et récurrent depuis mon adolescence où je marche dans les airs, me déplaçant à des niveaux variables à plusieurs mètres au-dessus du sol. Cette fois je le faisais avec une virtuosité qui m'a semblé encore plus jouissive que les fois précédentes. À la fin il y avait un danger dans le monde, et je sauvais l'humanité en m'élevant jusqu'au plafond d'un espace très haut, genre palais des congrès, où des gens se trouvaient rassemblés, en m'élevant jusqu'aux lumières, consciente d'un mélange d'ébahissement et d'hostilité de la part de ceux qui me regardaient – raison pour laquelle ma marche dans les airs, tout en portant secours aux autres sans qu'ils le sachent, était aussi une façon de me mettre à distance de leur méchanceté. Je me suis réveillée, comme toujours après ce rêve, avec l'impression que cela venait d'avoir réellement lieu. Toute jeune, cette impression extrêmement forte, plus forte que celles que laissent la plupart des expériences vécues dans la réalité, me restait chevillée au corps pendant au moins un ou deux jours après le rêve. Quelque chose à l'arrière-plan de moi était convaincue que je savais vraiment faire cela, je le sentais (et je le sens) encore dans mon corps. Je me dis maintenant que ce rêve est sûrement revenu à cause de ce qui s'est passé au village, que j'ignore encore et que je reviendrai raconter. Vous savez que notre cerveau est plein de circonvolutions et de réseaux. Je me suis assise à côté de la seule fenêtre ouverte de la bibliothèque si paisible. J'entends les ailes des oiseaux dans les branchages verdoyants de la petite forêt dont, au troisième étage, nous

côtoyons les sommets ; par moments l'air très doux, doré, porte à l'intérieur une exquise odeur de lilas.

« Sur la porte de beaucoup de maisons arabes, s'inscrit, me dit-on, une main rouge, au dessin plus ou moins schématique : la « main de Fatma ». » C'est une note de bas de page de Breton à la suite du passage où Nadja lui demande d'écrire un roman sur elle et ajoute : « Tu trouveras un pseudonyme, latin ou arabe. » Le livre est posé sur la table de la bibliothèque, tel un oiseau vivant entré par la fenêtre ouverte. « La beauté sera CONVULSIVE ou ne sera pas. » Il y a quelques jours, sans savoir que j'allais l'emprunter et le relire, j'ai remis en pendentif la main de Fatma qui me fut offerte par un bijoutier d'Essaouira. Puis, avec qui je vis et je dors, nous sommes allés au château et dans la forêt de Saint-Germain-en-Laye, comme l'ont fait aussi Breton et Nadja. « Qui vive ? Est-ce vous, Nadja ? Est-il vrai que *l'au-delà*, tout l'au-delà soit dans cette vie ? » La Reine, dit Rimbaud, connaît la réponse.

Bientôt une heure que j'essaie de me rendormir, en vain. Le rêve de l'homme qui s'électrocutait parce qu'il devait déménager m'a trop choquée. Retournant dans tous les sens la question de savoir si je dois déposer tout de suite un dossier de surendettement, ou attendre un peu voir si les choses s'arrangent. Maintenant dès le 10 du mois le bâilleur envoie une lettre de relance si le loyer n'est pas payé. Il n'est pas payé. Je dois aussi payer des frais d'huissier démesurés, pour la fois où ils ont fait saisir mon compte, cet hiver. Ces gens-là sont des hyènes. La loi fixe des tarifs, ils les triplent. Sachant qu'il est quasiment impossible à quelqu'un qui est à terre de se défendre contre les détresseurs. J'ai envoyé encore le manuscrit de mon roman *NDE* à des maisons d'édition, de plus en plus petites et récentes à mesure que les autres me rejettent, soit par une lettre type, soit sans même prendre la peine de répondre, six mois après. C'est le sort des travailleurs en ce monde : quand on n'a plus besoin d'eux on les jette, alors qu'on n'aurait pas pu exister sans eux. Il n'y aura pas de démocratie tant que les entreprises ne seront pas gérées démocratiquement par tous ceux qui y travaillent. J'ai répondu, je réponds à toutes sortes d'offres d'emploi, j'ai déposé des candidatures pour des remplacements d'enseignants dans un tas d'écoles privées, j'ai déposé aussi, pour la même chose, des dossiers dans plusieurs académies – mais rien, que des réponses négatives ou pas de réponse du tout.

Quelques heures après avoir relu *Poisson soluble* de Breton, en reprenant ma

relecture de *La Montagne magique* de Thomas Mann où je l'avais laissée, je lis dans le texte : « poison soluble ». Le lendemain, *je m'éveillai de bonne heure. Il faisait encore nuit. Mes yeux étaient ouverts depuis longtemps, quand j'entendis la pendule de l'appartement au-dessus sonner cinq heures. Je voulus me rendormir, mais je n'y parvins pas, j'étais complètement éveillé et mille choses me trottaient en tête.*

Tout d'un coup, il me vient quelques bons morceaux, très propres à être utilisés dans une esquisse, dans un feuilleton ; je trouvai subitement, par hasard, de très belles phrases, des phrases comme je n'en avais jamais écrit. Je me les répétais lentement, mot pour mot, elles étaient excellentes. Et il en venait toujours. Je me levai, je pris du papier et un crayon sur la table qui était derrière mon lit. C'était comme si une veine se fût brisée en moi, un mot suivait l'autre, se mettait à sa place, s'adaptait à la situation, les scènes s'accumulaient, l'action se déroulait, les répliques surgissaient dans mon cerveau, je jouissais prodigieusement. Les pensées me venaient si rapidement et continuaient à couler si abondamment que je perdais une foule de détails délicats, parce que mon crayon ne pouvait pas aller assez vite, et cependant je me hâtai, la main toujours en mouvement, je ne perdais pas une minute. Les phrases continuaient à pousser en moi, j'étais plein de mon sujet.

Mes oreilles sifflaient de joie. Que je garde l'inspiration pendant encore une centaine de pages, pensais-je, et je serais tirée d'affaire. Il m'a semblé entendre chanter Perrette, dévalant les pavés de l'aube avec son pot au lait. Des images de romans ou de films anglais me venaient, de l'heure où les petits laitiers déposent aux portes des maisons des bouteilles blanches comme des pis. J'ignorais que les pis se mangeaient, avant d'en trouver une recette dans un livre de cuisine d'Auvergne. J'ai tiré sur mes chaussettes noires, l'une après l'autre, pour dégager mes orteils des trous par lesquels ils passaient. Je n'ai pas acheté de chaussettes depuis des années, toutes sont trouées. Il n'y a pas de chaussettes dans les friperies, les gens les usent et puis les jettent, il n'y a donc pas de chaussettes bon marché. C'est comme l'îlot de verdure en bas de notre immeuble, pensai-je. Je ne le pensais pas avec des mots, mais en image. Je le revoyais tel qu'il était la première fois que j'étais venue visiter l'appartement à louer, tel qu'il était resté pendant plusieurs années : terre-plein ovale au milieu de la cour de béton fendillé, plein d'un peuple de lilas et de passereaux, et la poule apprivoisée de la gardienne se promenant au sol. Ensuite la sage gardienne était partie, et avait été remplacée par une autre dont l'état mental n'avait fait qu'empirer. Avec un ami à elle, ils avaient tant taillé les lilas qu'ils n'avaient plus jamais refléuri. Maintenant la loge était vide et le terre-

plein désert. La grâce était partie en même temps que la gardienne sage.

J'ai tourné les yeux vers la fenêtre où l'aube se levait, et je m'y suis vue passer. J'ai enfilé mes boots sur mes chaussettes trouées, j'ai mis mon sweat à capuche et je suis sortie me chercher.

La dame que je suivais, développant sa taille élancée dans un mouvement qui faisait miroiter les plis de sa robe en taffetas changeant, entoura gracieusement de son bras nu une longue tige de rose trémière, puis elle se mit à grandir sous un clair rayon de lumière, de telle sorte que peu à peu le jardin prenait sa forme, et les parterres et les arbres devenaient les rosaces et les festons de ses vêtements ; tandis que sa figure et ses bras imprimaient leurs contours aux nuages pourprés du ciel. Je la perdais de vue à mesure qu'elle se transfigurait, car elle semblait s'évanouir dans sa propre grandeur. « Oh ! ne fuis pas ! m'écriai-je...car la nature meurt avec toi ! »

Étais-je la morte, la ténébreuse, ou bien la veuve, l'inconsolée ? *Cette femme, je l'ai connue dans une vigne immense, quelques jours avant la vendange et je l'ai suivie un soir autour du mur d'un couvent. Elle était en grand deuil et je me sentais incapable de résister à ce nid de corbeaux que m'avait figuré l'éclair de son visage, tout à l'heure, alors que je tentais derrière elle l'ascension des vêtements de feuilles rouges dans lesquels brimbalaient des grelots de nuit. D'où venait-elle et que me rappelait cette vigne s'élevant au centre d'une ville, à l'emplacement du théâtre, pensais-je ? Elle ne s'était plus retournée sur moi et, sans le brusque luisant de son mollet qui me montrait par instants la route, j'eusse désespéré de la toucher jamais. Je me disposais pourtant à la rejoindre quand elle fit volte-face et, entrouvrant son manteau, me découvrit sa nudité plus ensorcelante que les oiseaux. Elle s'était arrêtée et m'éloignait de la main, comme s'il se fût agi pour moi de gagner des cimes inconnues, des neiges trop hautes.*

Il m'a donné rendez-vous à la poule d'eau. J'ai encore, en marchant, la sensation de son sexe dans le mien, quelques heures plus tôt. La lumière du printemps plonge la ville dans une baignoire d'or. Il me rejoint au bassin aux roseaux, là où nage et pêche la petite poule d'eau. La plume noire, le bec rouge, jeune et vive sur ses longues pattes jaunes, peut-être l'un des oiseaux sortis des œufs que j'avais vus au même endroit, dans le nid caché au milieu des herbes que ses parents y avaient fait, une année précédente. Certains biologistes pensent qu'il n'y a qu'un seul vivant, animal et végétal compris. Nous parlons, l'amour est bon pour se

soutenir contre les forces de destruction. Nous marchons dans le jardin, la verdure est si abondante qu'on l'entend crier de joie. Des merles, des palombes, des moineaux, des geais, des grives, des mésanges, semblent comme elle jaillis de la terre, la parcourent. Des arbres poussent dans mon corps, pleins de chanteurs ailés. Mes bras ouverts dans l'univers font bouger doucement les étoiles, qui rient comme un bébé dans les vaguelettes qu'on imprime à l'eau de son bain.

Je suis l'amour. Mon amour vit auprès de moi. Je n'ose lui parler de l'autre côté, du village où je fais mes recherches. Il verra bien, et moi aussi, quand mon travail sera fini, ma thèse achevée, me dis-je, tout en songeant que ce ne pourra jamais être fini, heureusement. Je rends grâce pour grâce à la vie. Le lendemain il pleut, tout est mouillé comme mon entrejambes.

Relire des livres lus il y a très longtemps : sortir d'une armoire profonde des draps pliés dedans, reçus en dot dans sa jeunesse et gardés là avec des sachets de lavande, les déplier, les tendre sur son lit et se coucher dedans, se lever, s'en envelopper et s'en aller dedans, nu, pour les imprégner de sa propre odeur retrouvée. *Il parla de voyages en plein hiver à travers l'immense empire, de courses nocturnes par un froid inouï, allongé en traîneau, sous des peaux de mouton, et raconta comment, en s'éveillant, il avait vu luire les yeux des loups au-dessus de la neige, pareils à des étoiles.*

Par ordre d'apparition non référencée dans le texte :

Paul Reverdy, *Plupart du temps*

Knut Hamsun, *La Faim*, traduction d'Edmond Bayle

Gérard de Nerval, *Aurélia ou le Rêve et la Vie*

André Breton, *Poisson soluble*

Thomas Mann (traduction de Maurice Betz), *La Montagne magique*

